Voir livres annoncés →

LA PALETTE D'OR.

Livres de fonds.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo . . . . 8 vol. in-8.
Horace . . . . 3 vol. in-8.
Jeanne . . . . 3 vol. in-8.
Le Prolétaire (*Sous presse*) . . . . 3 vol. in-8.

BALZAC.

Splendeur et Misère des Courtisanes . . . . 5 vol. in-8.
Honorine . . . . 2 vol. in-8.
Un début dans la Vie . . . . 2 vol. in-8.
David Séchard . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg . . . . 2 vol. in-8.
Charles Mandel (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.

Mme LA COMTESSE DASH.

Un Mari . . . . 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique . . . . 2 vol. in-8.
L'Histoire d'un Ours . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle . . . . 2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série*.—**Courtisanne et Sainte**. 2 vol. in-8.
- *Deuxième série*.—**Gabriel Rusconnetz**. 2 vol. in-8.
- *Troisième série*. — **Berthe Frémicourt**. 2 vol. in-8.
- *Quatrième série*. — **L'Enfant sans Mère**. 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies . . . . 2 vol. in-8.
Daniel . . . . 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.
Nicolas Champion (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.
Mathieu le Zéphyr (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.
Stierna (*Sous presse*) . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Chroniques de l'Œil de Bœuf . . . . 8 vol. in-8.
Hélène de Poitiers . . . . 2 vol. in-8.
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée . . . . 2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

S. - HENRY BERTHOUD.

LA

PALETTE D'OR

II

PARIS.
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

LE PHÉNOMÈNE VIVANT.

I.

LA LANTERNE DE ROCHECORBON.

A RAYMOND BRASCASSAT.

15 septembre 1837.

L'année dernière, à cette époque, mon ami, après avoir ensemble parcouru toute la Bretagne, nous revenions à Paris par les

bords de la Loire. Vous aviez hâte de commencer cet admirable *Combat de taureaux*, qui a si justement excité l'admiration de tous; et moi je me sentais triste, j'en fais l'aveu, de quitter la plus délicieuse des contrées pour aller m'asseoir en face de la butte Montmartre qui dresse sur tout Paris sès ailes de moulin à vent et sa crête de télégraphes.

A chaque pas nous laissions derrière nous un site pittoresque, salué d'abord de nos cris de surprise, et qui ne tardait point à se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Un matin, entre autres, nous nous retournions inutilement pour apercevoir encore au loin le panorama de la ville de Tours avec le grand clocher de sa cathédrale et les ailes gigantesques de son abbaye de Saint-Martin, lorsque, tout à coup, un spectacle ina-

tendu et nouveau pour nos regards habitués néanmoins, depuis quelques semaines, à tant de choses inattendues et nouvelles, apparut devant nous. Il doit vous en souvenir encore, c'était sur la route délicieuse qui conduit de Tours vers Amboise. A droite, la Loire coule lentement à travers des sables que ses eaux laissent presque toujours demi-nus; à gauche, s'élèvent d'énormes masses calcaires dont les fronts bizarrement découpés se couronnent de vignes, de champs de blé et de panaches de verdure. Au-dessous de ces clos élevés de plus de 30 mètres, au sein même des roches escarpées, une population nombreuse s'est creusé des demeures ou des aires véritables. On arrive par des sentiers étroits, taillés dans la pierre, à ces étranges logis hissés les uns sur les autres comme les étages d'une maison; seulement, chaque étage

est une maison et a son chemin. A voir les cheminées construites en briques rouges et blanches, partir du sol, se plonger dans les flancs du roc, reparaître plus loin pour se cacher et pour se remontrer encore; à voir leurs étranges têtes dresser une gueule béante au milieu des ceps qu'elles enveloppent de tourbillons de fumée, le regard s'étonne et l'imagination s'émeut. Il semble que l'on a devant les yeux des hydres gigantesques saisies par quelque catastrophe antédiluvienne, et qui se débattent en vain contre les étreintes des sables pétrifiés sur leurs flancs.

De loin à loin, on rencontre des débris de murs crénelés; car là, jadis, parmi ces fortifications naturelles, s'élevait une ville nommée Rochecorbon, détruite par les guerres de la Ligue, et dont il ne reste d'intact au-

jourd'hui qu'une petite église du quatorzième siècle et une tour bâtie en pierre grise, qui dresse, sur le sommet le plus élevé du site, ses flancs minces et les créneaux aériens de sa plate-forme. Elle servait à donner des signaux, les habitants du pays la nomment par tradition la *lanterne*.

Rochecorbon, aujourd'hui détruite et pour ainsi dire effacée de la Touraine, était en 1500 une des places les plus fortes de la Loire et réunissait un grand nombre de calvinistes; car la renommée du marquis de Rochecorbon attirait de toutes parts, autour de lui, les aventuriers qui voyaient seulement dans la réforme un prétexte de guerre et de pillage. Les partisans moins belliqueux de la religion nouvelle qui voulaient pouvoir professer leur foi en liberté, se réfugiaient également dans cette

ville. Personne n'était plus propre en effet que le marquis de Rochecorbon à faire un chef hardi et un protecteur puissant. Vieux soldat qui n'avait point quitté pour ainsi dire, depuis sa plus tendre enfance, le casque et l'épée, il commandait un corps nombreux de volontaires, célèbres par leur féroce bravoure et par les excès dont ils désolaient les pays victimes de leurs excursions. Plusieurs fois, les troupes catholiques avaient tenté de détruire ce repaire dangereux, mais toujours en vain, car les fortifications naturelles de Rochecorbon rendaient impossible un assaut, quand bien même une nombreuse garnison et douze ou treize pièces d'artillerie n'eussent point efficacement défendu la ville. Le duc de Guise, après avoir, pendant un mois, énergiquement attaqué Rochecorbon, dut, malgré les troupes considérables qui servaient sous

ses ordres, signer un armistice qui lui permit sans honte de lever le siége et de ne point risquer sa réputation de grand capitaine devant ce qu'il appelait un nid de vautours. Le marquis de Rochecorbon, énorgueilli par ce succès, se montra plus entreprenant encore. Sûr de l'impunité, il devint le fléau de la Touraine catholique, ravageant les châteaux, attaquant les voyageurs et mettant à pillage et à rançon tout ce qui n'avait point une bible calviniste dans sa poche. « Encore, dit un his-
« torien du pays, ne laissait-il pas toujours
« le temps au pauvre monde de tirer cette
« bible de sa poche et de la lui montrer.
« Souvent il frappait avant d'avoir crié gare !
« sans s'inquiéter si l'on était ami ou ennemi,
« huguenot ou catholique. »

Rochecorbon offrait donc l'aspect d'une ci

tadelle plutôt que d'une ville. Ce n'étaient qu'hommes d'armes chevauchant, patrouilles parcourant les rues et sentinelles gardant les remparts. Chacun des habitants portait le casque et la cuirasse, et ceux qui ne suivaient point le marquis dans les expéditions du dehors, formaient une garnison d'autant plus dévouée qu'elle savait ne devoir espérer aucune merci dans le cas où les catholiques s'empareraient de la place confiée à leur défense. C'était donc seulement après de nombreuses et sûres reconnaissances que l'on abaissait le pont-levis devant un corps de troupes, portât-il les enseignes de la réforme. Le duc de Rochecorbon exigeait que ces importantes formalités fussent remplies même à son égard lorsqu'il revenait d'une excursion lointaine, et comme il avait fait pendre, sans autre forme de procès, un officier qui ne

s'était point strictement conformé à cette partie de la consigne, personne ne s'avisait de la négliger, même dans ses plus futiles exigences.

Aussi lorsque, par un soir de juillet, le capitaine chargé de veiller au pont-levis vit revenir au galop et presque en désordre un corps de troupes au milieu duquel flottait l'enseigne du marquis de Rochecorbon, quoiqu'il reconnût ce chef à la tête des cavaliers et qu'il aperçut un peu plus loin deux ou trois cents lances au moment de rejoindre les partisans de leur chef, il n'omit aucune des nombreuses formalités de la reconnaissance, si bien qu'avant de voir baisser le pont-levis devant eux, les calvinistes avaient dû faire volte-face et livrer à ceux qui les poursuivaient le combat qu'ils avaient refusé jusque-là.

A un signal du marquis, la troupe s'arrêta donc, et par un mouvement brusque et inattendu se tourna vers les assaillants. Tandis que l'on engageait le feu et que les arquebusades s'échangeaient vigoureusement de part et d'autre :

— François, dit le chef des calvinistes en se penchant vers un des officiers qui l'entouraient, tandis que nous tenons tête à cet enragé baron de Montélimart, fais abaisser le pont-levis et conduis dans la citadelle, en lieu de sûreté, cette femme évanouie et l'enfant qu'elle porte dans ses bras. Cela fait, tu te mettras promptement à la tête de tout ce qui se trouve capable de tenir une arme dans Rochecorbon ; tu sortiras ensuite par la porte souterraine qui se trouve de l'autre côté de la ville et tu viendras attaquer par derrière nos

ennemis en même temps que nous les combattons. Va et agis promptement.

François chargea sur ses épaules la jeune femme dont lui parlait son chef, et mit l'enfant sous son bras, non sans rire de la singulière figure qu'il devait faire chargé de la sorte. Ensuite, il passa le pont-levis que l'échange du mot d'ordre venait de faire abaisser, porta son double fardeau à la demeure du marquis, et donna l'ordre, chemin faisant, de rassembler tous les hommes pour la sortie que leur chef avait ordonnée. En un moment, cinquante soldats se trouvèrent prêts, sortirent par une porte souterraine, et tombèrent comme par magie sur les assaillants qu'ils mirent en désordre et taillèrent en pièces... Au bout d'une demi-heure il ne restait plus de cette nombreuse troupe que des cadavres, des blessés,

des prisonniers, et quelques fugitifs poursuivis au loin par l'artillerie des remparts.

Le marquis de Rochecorbon, tout sanglant, qui n'avait cessé de prendre une part active au carnage, s'arrêta enfin. Il leva son épée pour donner aux trompettes le signal de sonner la retraite ; aussitôt les troupes se rassemblèrent autour de leur commandant et rentrèrent dans la ville, ramenant de nombreux prisonniers qui attendaient avec angoisse qu'on décidât de leur sort. Cette décision ne se fit pas longtemps attendre.

— Baron des Adrets, dit le marquis en s'adressant de nouveau à l'officier qui commandait la corvée et auquel il avait confié naguère la jeune femme évanouie, conduisez-

moi tous ces gaillards sur la plate-forme de la lanterne. Là, vous les inviterez à sauter en bas, et si quelqu'un d'entre eux refusait d'obéir à cet ordre, vous le feriez pendre par les bras aux créneaux de cette même lanterne, et vous l'y laisserez jusqu'à ce que la faim ou les oiseaux de proie aient terminé son supplice. Allez.

Le capitaine François de Beaumont, baron des Adrets, sans s'inquiéter des cris de désespoir jetés par les malheureux prisonniers, leur fit gravir l'escalier qui menait à la plate-forme. Arrivé sur cette plate-forme qui s'élevait de plus de cinq cents pieds au-dessus des fossés, il toucha du bout de son épée l'épaule d'un jeune homme et accompagna ce geste d'un signe impérieux de la tête. Le jeune homme frémit et porta sur

l'officier des regards de rage et de désespoir; puis il les abaissa sur ses mains étroitement garottées qui se crispèrent violemment comme pour briser leurs liens.... Il lui fallut néanmoins s'avancer sur les bords du précipice, dont il mesura de l'œil l'épouvantable profondeur. Tout à coup, par un mouvement machinal de terreur, il recula précipitamment; mais un des soldats qui se trouvaient près du capitaine poussa l'infortuné.... On entendit un cri, puis un silence qui dura deux secondes, puis le bruit sourd et flasque d'un corps qui se brisait au fond des fossés, puis rien.

Le capitaine toucha un second malheureux de son épée.

Celui-là se laissa faire machinalement, sans plainte, sans résistance, sans cri.

Il en fut de même des huit ou dix autres; ils cédèrent à cette horrible fascination qui s'empare d'un condamné en présence du supplice, fascination dont les effets tiennent de la mort plus que de la vie, et fait pâlir et chanceler le taureau lui-même quand on l'oblige à se courber sous l'assommoir du boucher.

Il ne resta bientôt plus sur la terrasse de la lanterne qu'un prêtre, un blessé presque sans connaissance et une femme. Le blessé gisait baigné dans son sang, car plusieurs coups de feu lui avaient brisé un bras et percé la poitrine. Le prêtre, à genoux, priait Dieu pour l'âme de ses compagnons qu'il avait exhortés à mourir en chrétiens et en martyrs. La femme se tenait intrépidement debout; à peine une

légère émotion avait-elle altéré la haute couleur de son teint coloré vigoureusement.

L'épée du capitaine se porta sur l'épaule du prêtre ; le vieillard entendit cet appel, et d'un pas rendu tremblant par l'âge, mais non par la peur, il marcha vers le bord de la plate-forme. Avant de se précipiter dans l'abîme il se tourna vers le capitaine et vers les soldats.

— Dieu vous pardonne au jour du jugement comme je vous pardonne à l'heure de ma mort, mes frères, leur dit-il d'une voix douce et le visage serein.

Et il mourut.

Ces paroles et ce courage du vieux prêtre

de Jésus-Christ avaient ému le capitaine plus qu'il n'aurait voulu le laisser paraître, car il se leva en disant :

—Allons, donnez le coup de grâce à ce pauvre moribond et finissons-en de cette besogne.

On saisit le blessé qui n'opposa pas de résistance, mais qui murmura :

— Ma femme ! mon pauvre enfant ! Capitaine, au nom du ciel ! avant que je meure, dites-moi si ma femme et mon enfant ont échappé à la mort ou aux poursuites de votre chef. Je suis le vicomte de Montélimart.

—Monseigneur, répliqua l'officier d'un ton respectueux, madame votre femme et votre

fils n'ont reçu aucune blessure ; je viens tout à l'heure de les conduire moi-même sains et saufs au logis de monseigneur le marquis de Rochecorbon.

— Ils sont ses prisonniers ! Mon Dieu ! j'eusse préféré les savoir morts !... Capitaine, au nom de votre mère, au nom de celle qui vous a nourri de son lait, promettez-moi de protéger ces infortunés ; promettez-moi de ne point les laisser seuls sans aucun appui sur la terre.

— Monseigneur, je vous le jure sur l'honneur. Est-ce là tout ce que je puis pour votre service ?

— Oui, donnez-moi votre main que je la serre. Merci. Adieu !

Alors le duc de Montélimart par un effort surnaturel se dressa sur ses jambes, repoussa les soldats qui voulaient le soutenir et s'élança courageusement.

— Grâce à Dieu, voilà cette damnée besogne finie.

— Point encore, capitaine, répondit un soldat. Il reste encore cette femme.

— Allons, commère, que l'on se dépêche.

La femme, sans hésiter, recula pour prendre son élan ; cependant, quelque résolue qu'elle se fût montrée, elle ne s'arrêta pas moins deux fois au bout de la plate-forme, au moment de se précipiter.

— Fais vite, lui dit le baron, je n'ai pas de temps à perdre. Voilà déjà deux fois que tu te reprends.

— Monsieur le baron, repartit la femme, je vous le donne en mille.

Le baron admira la force d'esprit de la pauvre créature qui pouvait plaisanter en face de la mort et se sentit plus ému que s'il eût entendu des larmes et des cris de désespoir.

— Abjure le catholicisme, lui dit-il, et je te fais grâce.

— Au diable les huguenots! vivent la sainte Vierge et les saints! s'écria-t-elle en s'apprêtant à sauter.

— Halte ! fit le capitaine en l'arrêtant dans l'élan qu'elle prenait ; halte! Eh Dieu ! la gaillarde, on dirait qu'elle court à la danse !... Elle n'a pas seulement pâli ! Allons, commère, descendez avec nous!... Un mot : dans votre intérêt encore plus que dans le mien, retenez votre langue ; ne dites à personne de quel pays vous arrivez, et tâchez d'oublier la singulière cérémonie dont vous venez d'être témoin ; car le marquis pourrait bien vous y faire chanter de nouveau votre partie et vous donner l'ordre de remonter ici pour en descendre autrement que par l'escalier. Maintenant faisons connaissance. Ça, comment vous nomme-t-on, l'intrépide sauteuse ?

— Jeanne Pertuis.

— Eh bien ! Jeanne Pertuis, vous serez ma

gouvernante. J'aime les femmes de cœur, et j'espère que vous vous souviendrez d'aujourd'hui, si jamais la fantaisie vous prenait de me servir de mauvais vin ou de laisser brûler mon rôt.

Jeanne suivit silencieusement le baron dont la pitié venait de lui sauver la vie. Il la mena dans une maison de bonne apparence au dehors, mais qui n'offrait à l'intérieur que le plus déplorable amas de meubles à demi brisés et dans un état de desordre à faire pitié.

— Voilà ton royaume, Jeanne, dit-il, Les émotions et les fatigues de la journée doivent te faire désirer du repos; tu peux te coucher, dormir, et faire tout ce qu'il te plaira jusqu'à demain matin.

— Croyez-vous, repliqua Jeanne qui regardait hardiment en face le capitaine, croyez-vous que j'ai eu peur? Non, par la croix du Christ et la divine mère de Jésus!

— Au diable ces propos papistes! s'écria le baron; si je les entends encore, je te fais remonter d'où tu descends.

— Marchons donc, dit-elle; je ne renierai pas la foi de mes pères. Je préfère le martyre à l'apostasie.

Le baron lui tendit la main.

— Bien parlé, mon héroïne! Au bout du compte, j'aime mieux ce langage qu'une soumission abjecte. Prie donc comme tu voudras

la Vierge et tous les saints, mais au logis seulement, car tu pourrais trouver au dehors des gens qui montreraient moins de tolérance que moi et te mettraient au cou un bon nœud de chanvre pour te faire taire. Prépare-moi donc à souper, je reviendrai dans une heure. En attendant, je vais au château savoir ce qui s'y passe et prendre des ordres de monseigneur le marquis.

II.

BLANCHE ET RAOUL.

Le marquis de Rochecorbon habitait, dans la ville, une maison fortifiée que l'on nommait *le Château* et qui formait une sorte de petite citadelle où l'on aurait pu tenir tête, au besoin, à quelque émeute populaire. De nombreuses sentinelles y faisaient un service ri-

goureusement surveillé, par le marquis lui-même, et quatre petites pièces d'artillerie nommées fauconneaux, montraient leur gueule redoutable à travers les ouvertures crénelées de quatre tourelles qui flanquaient la maison. Enfin un pont-levis baissé pendant le jour, mais que l'on tenait levé pendant la nuit, servait à traverser un fossé qui ceignait tout *le Château* et dans lequel, pendant la saison des pluies et des crues de la Loire, venaient se précipiter des eaux que l'on y gardait, pendant le reste de l'année, au moyen d'écluses.

Lorsque le baron des Adrets se présenta pour pénétrer près du duc de Rochecorbon, les sentinelles lui rendirent le salut militaire, et des témoignages de respect suivirent le vieux officier jusqu'à la galerie voûtée qui conduisait à l'appartement du chef. Un autre

que François n'eût pu s'empêcher d'éprouver un sentiment profond de dégoût à la vue du désordre qui régnait sur son passage et qui donnait aux vastes salles du *château* l'aspect d'un repaire de brigands plutôt que de l'habitation d'un noble seigneur. Après avoir traversé cinq ou six pièces immenses et solitaires, le capitaine entendit les éclats terribles de la voix du marquis, et il hâta sa marche pour prévenir quelque nouveau malheur et sans doute quelque nouveau crime; car le duc de Rochecorbon criait :

— Choisis de sa mort ou de ma main! Hâte-toi, car je l'étouffe.

Le baron ouvrit précipitamment la dernière porte qui le séparait du marquis. Un specta-

cle plein de terreur s'offrit à ses regards. Une jeune femme, la baronne Blanche de Montélimart, celle que François avait amenée pendant le combat chez le seigneur de Rochecorbon, pâle, altérée, mourante, à genoux devant le farouche seigneur, le regardait avec une expression stupide et béante d'effroi, tandis que le féroce soudart, debout et un petit garçon dans une de ses larges mains, élevait le bras comme pour briser la frêle créature contre les dalles de marbre qui pavaient la salle; la présence d'un témoin n'interrompit point le barbare qui répéta sa terrible menace :

— Allons, choisis vite de sa mort ou de ma main.

La pauvre femme porta lentement et avec

une douloureuse anxiété ses regards autour d'elle, comme pour chercher un protecteur, et elle laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

Le baron des Adrets savait par expérience ce qu'il y avait d'imprudence à s'immiscer aux affaires du marquis, surtout lorsque ce dernier se livrait à des accès de colère durant lesquels il perdait quelquefois la raison; néanmoins la pitié l'emporta sur la crainte dans le cœur du vieux soldat :

— Allons, monseigneur, dit-il en essayant d'arracher l'enfant des mains du brutal huguenot, allons, ne faisons point la guerre aux femmes et aux enfants.

Rochecorbon par un geste violent repoussa

François et jeta l'enfant à terre. La pauvre petite créature poussa d'abord de longs cris, puis tout à coup elle se tut et resta sans mouvement sur le marbre ensanglanté.

La pauvre mère le regardait dans une stupeur dont un ogre se fût senti touché, mais le marquis, emporté par la violence de sa rage, leva le pied sur la pauvre petite créature comme pour l'écraser :

— Obéis-moi, s'écria-t-il, ou je le broie sous mes talons de bottes.

Blanche sortit de sa stupeur; elle bondit comme une lionne, s'élança sur le poignard qui pendait à la ceinture du marquis et l'en frappa de cinq ou six coups. Tout cela se fit

si promptement que Rochecorbon n'eut point le temps de se garer et recula plein de surprise et de terreur. Mais il lui suffit d'une seconde pour retrouver sa présence d'esprit; d'un revers de la main il envoya tomber à cinq ou six pas de lui la pauvre femme près de son enfant, et tandis qu'il s'essuyait le visage que la faible main de Blanche de Montélimart n'avait blessé que par des égratignures légères, il allait cette fois broyer sous ses pieds l'enfant; mais le baron des Adrets releva le corps inanimé du petit garçon, le jeta dans les bras de sa mère, et tirant son épée:

— Monseigneur, dit-il, nous allons en découdre si vous continuez.

— Au diable! s'écria Rochecorbon, au dia-

ble! laissez-moi en repos. Je veux que cette femme m'épouse! Elle a de beaux domaines qu'il me faut! Je ne l'ai point enlevée sur la grand'route, je ne me suis point battu deux heures durant, je n'ai point perdu vingt de mes plus braves soudarts pour n'en retirer aucun fruit et me laisser attendrir par des jérémiades de femme! Qu'elle me suive à l'oratoire. Un ministre nous y mariera en bonne forme; ensuite qu'elle aille au diable, elle et son enfant qu'elle fasse ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne cherche point à fuir de Rochecorbon. Est-ce là trop exiger?

Le baron des Adrets hocha la tête par un mouvement qui blâmait et approuvait à la fois.

— Je ne vois là rien que de raisonnable,

dit-il (et il le pensait comme il le disait, je vous l'assure) ; mais il faut, monseigneur, laisser à cette dame le temps de se reconnaître. Il y a une heure elle suivait paisiblement la route de Blois avec son mari, vous avez tué le mari et vous voulez le remplacer à l'instant, voilà ce qui me paraît trop hâté. Donnez à madame quelques jours de répit, et employez pour la réduire des moyens qui sentent un peu moins le soldat. Qu'elle pleure son premier mari pendant une semaine s'il le faut ; je suis sûr ensuite qu'elle vous prendra de son plein gré pour son époux et pour le protecteur de son enfant.

— Baron, je vous ai toujours dit que vous étiez un homme sans énergie, repliqua le marquis dont néanmoins la brutalité s'apai-

sait évidemment. Soit, je consens à ce que vous me demandez. Huit jours de répit; mais malheur à elle si dans une semaine je ne la trouve pas plus docile!... Puisque vous vous érigez en protecteur de femme et en garde d'enfant, emmenez-les tous les deux, désignez une servante, s'il s'en trouve une dans le château, pour servir madame la baronne, et au diable!

En achevant son juron favori, juron que le digne seigneur ne se faisait jamais faute d'entre-mêler à chacune de ses phrases, le duc de Rochecorbon versa dans une large coupe une bottrine de vin et vida le vase tout d'un trait. Puis il sortit en faisant résonner, sous ses pas lourds, les dalles du corridor qui le conduisait vers une autre partie du château.

Francois rengaîna son épée et se tourna vers la baronne. Elle était accroupie dans un coin de l'appartement, toujours pâle, immobile, et regardant avec une morne stupeur son petit garçon qu'elle tenait dans sa robe. Le baron sentit une larme couler de ses yeux.

— Allons, madame, dit-il, les choses ont mieux tourné que vous ne pouviez l'espérer, et quand on a huit jours devant soi, on a toute une vie, comme dit le proverbe. Levez-vous, car il pourrait prendre fantaisie à monseigneur de revenir, et nous n'en serions peut-être point quittes cette fois à si bon compte. Quand le vin l'échauffe, il n'y a rien à en tirer que des coups et des injures. Suivez-moi.

La baronne ne répondit point et resta dans

la même attitude. François la prit par le bras et l'attira vers lui; alors elle se laissa faire, se leva, et tenant toujours le pan de la robe dans lequel elle avait placé son fils, elle suivit machinalement le capitaine, qui l'emmena vers un autre aile du bâtiment et sans trop savoir où s'arrêter.

Après quelques minutes de marche il arriva dans une chambre étroite, mais isolée; cette chambre communiquait avec le reste du château au moyen d'un escalier de pierre clos par une porte formée d'épais madriers et renforcée de barres de fer.

— Voilà bien le nid, fit-il en s'arrêtant, mais il faudrait quelques plumes pour le garnir; autrement dit, je voudrais des meubles,

ajouta le capitaine en souriant de sa métaphore qui lui parut charmante. Où diable les trouver? quand à la femme pour les servir, j'ai mon affaire.... Ma sauteuse de tout-à-l'heure, Jeanne, une compatriote, une femme qui faisait peut-être partie de la maison de la baronne. Voilà des attentions délicates, où je me trompe. On me l'a toujours répété; j'étais né pour réussir près des dames, murmura-t-il en soupirant; et si j'avais tenté la fortune par quelque riche mariage, j'y aurais plus sûrement réussi que par le métier des armes! Mais il est trop tard; me voici vieux et trop habitué au harnais de fer pour porter comme il faut un pourpoint de velours.

En faisant ces dignes réflexions, le capitaine fermait à double tour la porte de l'esca-

lier, se rendait à son logis, et donnait à Jeanne l'ordre de le suivre.

— Connais-tu la baronne de Montélimart? demanda-t-il au moment de se mettre en route?

— Si je connais ma maîtresse, ma noble maîtresse que j'ai suivie du Dauphiné en ce pays? si je connais celle pour le salut de laquelle je tremble en ce moment, et que je voudrais au prix de ma propre vie savoir échappée aux malheurs de cette journée fatale... ?

— Eh bien! tu vas la revoir et la servir!

— Oh ! dites-vous la vérité, monsieur le

baron ? Ma maîtresse est donc en votre pouvoir ? Et son fils, le mien, capitaine ? mon petit Raoul ?... car je suis sa nourrice.

— Tu reverras l'enfant aussi, répliqua laconiquement le capitaine. Mais voyons, ne pleure point à présent comme une petite fille, toi qui naguère regardais en face la mort sans pâlir ; garde tout ton sang-froid, car tu en as besoin pour le service de ta maîtresse... Choisis ici ce qu'il peut s'y trouver de bon pour meubler la chambre qui va vous servir d'habitation à toutes les deux ; je le ferai transporter sur l'heure au *château* par mes valets.

En un instant, et avec une présence d'esprit remarquable, la Dauphinoise parcourut du haut en bas la maison du capitaine, et lui

désigna tout ce qui pouvait être utile à sa maîtresse. Le baron, montrant une bonhomie qui contrastait singulièrement avec sa figure rébarbative, faisait placer chaque objet sur des mulets, et au bout d'un quart d'heure il reprit le chemin du *château,* non sans rire sous sa barbe de la singulière mine qu'il devait avoir marchant ainsi, une femme à ses côtés, et derrière lui trois mulets chargés de meubles. Il ne s'arrêta pas moins encore une fois en chemin pour acheter chez une marchande le linge qui pouvait être utile à la baronne, et il fut d'autant mieux inspiré de s'adresser à cette marchande que Jeanne retrouva chez elle presque tous les effets de sa maîtresse pillés par les soudarts et déjà revendus par eux à la fripière. Huit ou dix pièces d'or jetées sur le comptoir payèrent ces objets; puis le vieux soldat, Jeanne et les mulets reprirent

leur marche vers le château, quelques instants avant que l'approche de l'obscurité n'eût fait lever le pont-levis.

Les sentinelles firent le salut militaire au baron et ne posèrent leur lance à terre qu'après avoir vu passer jusqu'au dernier mulet, non sans échanger entre eux des regards curieux et interrogateurs sur le singulier équipage dont se faisait suivre le capitaine des Adrets.

Après avoir parcouru et fait parcourir à sa suite le plus rapidement possible les cours et les longs corridors du château, le baron, suivi de Jeanne, ouvrit la porte de la chambre où naguère il avait enfermé madame de Montélimart. Le soir commençait à jeter ses ombres

dans cet appartement, mal éclairé d'ailleurs par une petite fenêtre élevée du sol et renforcée de barreaux énormes; personne ne vint au-devant d'eux, personne ne se montra à leurs regards, malgré le bruit des verroux qui se mouvaient avec fracas ; personne, malgré la voix de Jeanne qui répétait :

— Ma maîtresse ! ma noble maîtresse !

— Par les ongles du diable! où donc est-elle passée? hurla le capitaine d'un ton de voix beaucoup moins caressant. Je l'ai pourtant bien enfermée comme il faut et à triple tour de clef. Madame de Montélimart, madame de Montélimart!

Personne ne répondit.

— Monseigneur aurait-il découvert où j'ai logé la baronne et aurait-il pris la fantaisie de l'épouser sur l'heure. Des flambeaux!

Un des domestiques apporta de la lumière, et les clartés éblouissantes d'une énorme torche inondèrent toute la chambre. Alors se fit un léger bruit, tel qu'en fit une biche lorsqu'elle froisse les feuilles d'un hallier pour fuir... Jeanne aperçut madame de Montélimart accroupie dans l'angle le plus obscur de la chambre, et son enfant sur ses genoux.

— Oh! madame, dit Jeanne en venant s'agenouiller elle-même devant sa maîtresse, oh! madame, je vous retrouve enfin!

La baronne la regarda d'un air de terreur;

puis par un mouvement brusque et sauvage elle fit un bond et emporta Raoul dans un autre coin de l'appartement.

— Madame, ne reconnaissez-vous point votre fidèle Jeanne? demanda la nourrice non sans terreur. Laissez-moi prendre soin de notre cher enfant, confiez-le à ma tendresse; on va vous dresser un lit et vous pourrez prendre quelque repos.

La baronne, qui l'écoutait les yeux fixes et la bouche béante, ne fit aucun geste jusqu'au moment où Jeanne voulut s'emparer du petit garçon; alors elle se dressa sur ses jambes, jeta l'enfant derrière elle, et fit mine de se ruer sur la nourrice, non sans grincer des

dents et faire entendre une menace sourde et bizarre.

Le baron des Adrets se sentit tout surpris d'essuyer une larme qui coulait sur ses vieilles joues.

— Elle est folle ! dit-il, pauvre femme !

Puis du ton d'une mère qui veut en imposer à son enfant :

— Allons, ajouta-t-il, soyons raisonnables, madame, ou nous allons voir. Or çà, qu'on donne cet enfant à Jeanne, ou gare à moi !

La baronne recula en trépignant et sans s'apercevoir qu'elle foulait aux pieds son en-

fant. François la saisit dans ses bras robustes, malgré les efforts et la résistance furieuse qu'elle lui opposait, et Jeanne put enfin ramasser le petit garçon, sur la bouche duquel, les yeux pleins de larmes, elle se tint longtemps penchée interrogeant son souffle, et posant ses mains sur le cœur de ce qu'elle craignait trouver un cadavre.

— Monsieur le baron, il respire! Monsieur le baron, je sens son haleine, son cœur bat! un peu d'eau fraîche et je suis sûre qu'il ouvrira les yeux.

Le capitaine tenait toujours serrée dans ses bras la baronne, qui du reste ne lui opposait aucune résistance. A la voix de Jeanne, il ouvrit les rudes étreintes dont il entourait la

pauvre folle et alla quérir de l'eau ; car il ne voulait point que ses valets fussent en rien les témoins de la triste scène qui se passait.

Lorsqu'il rentra, Jeanne tenait l'enfant sur ses genoux et la baronne, agenouillée devant Jeanne, la regardait avec une expression de terreur et d'anxiété.

— Capitaine, regardez, le voilà qui revient à lui. Comme il paraît souffrir! Pauvre chère créature! Raoul, ne pleure pas ainsi, mon enfant ; ta bonne nourrice Jeanne est là pour veiller sur toi et te donner des soins. Elle ne te quittera plus.

— Montrez à la baronne son enfant revenu

à la vie, dit le capitaine, cette vue lui rendra peut-être la raison.

— Regardez, madame, regardez Raoul; il vous cherche de ses regards : il vous appelle.

— Mère! mère! bégayait en effet le petit garçon.

Pendant cela, la baronne regardait autour d'elle avec anxiété. Tout-à-coup elle se jeta sur Raoul comme une lionne sur sa proie et voulut l'arracher des bras de la nourrice. L'enfant jeta des cris douloureux que la pauvre mère parut ne pas entendre, car elle continua ses efforts pour l'attirer à elle. Il fallut encore que le capitaine intervînt avec sa rude voix.

La baronne tressaillit, se courba comme si le bras de l'officier eût été levé sur elle pour la battre et se sauva dans un coin obscur de la chambre, où l'on ne voyait plus que ses yeux étincelants, dont les regards suivaient tous les mouvements de Raoul et de Jeanne.

Profitant de ce court moment de calme, le baron alla prendre des mains de ses valets tous les objets qu'il avait fait apporter, et les jeta lui-même pêle-mêle dans la chambre.

— Jeanne, dit-il quand il eut terminé cette besogne et en s'essuyant le front, je te laisse le soin de ranger toutes ces choses, et pour ma part je viens de faire ce que je n'ai jamais fait en ma vie. Une Bohême qui m'eût prédit ce matin de quelle façon j'emploierais la fin

de ma journée aurait été chassée par moi à grands coups de plat d'épée comme une menteuse impudente. Sur ce, bonsoir, tâche de faire le moins de bruit possible afin de ne point exciter l'attention du marquis, dont la patience pourrait bien ne pas s'accommoder de tout ce manége de femme et surtout des cris d'un enfant. Je reviendrai demain.

Là-dessus, il sortit, ferma la porte à double tour, et alla rejoindre à table le marquis, dont l'état d'ivresse commençait à devenir aussi complet que possible.

Jeanne, restée seule avec la baronne et l'enfant, se mit d'adord à dresser un lit sur lequel elle obligea sa maîtresse à se coucher, moitié par persuasion, moitié par force ; en-

suite elle alluma du feu, fit chauffer de l'eau dans un des vases qu'elle avait emportés du logis du baron, et dépouilla de ses vêtements le petit Raoul qui ne cessait de jeter des cris douloureux. Aucune blessure grave ne se voyait ni sur ses membres ni sur son corps ; cependant il éprouvait des souffrances atroces et qui le faisaient par intervalles se tordre dans les bras de la pauvre femme ; elle ne savait comment l'apaiser. En vain lui présentait-elle des aliments, il détournait la tête, de sa main repoussait la cuillère et retombait comme brisé. La mère, assise sur le lit où l'avait couchée Jeanne, n'osait s'approcher de lui ; mais elle sentait évidemment retentir dans son cœur chaque plainte de la pauvre petite créature. A la fin, néanmoins, l'enfant, vaincu par la fatigue, finit par s'assoupir dans les bras de Jeanne qui le berçait, et la digne femme

elle-même, vaincue par le sommeil, sentit peu à peu ses paupières devenir lourdes et ses yeux se fermer; sa tête s'inclina sur sa poitrine et le bruit fort et régulier de sa respiration ne tarda point à se mêler aux gémissements sourds qui s'échappaient parfois, dans son sommeil, des lèvres du petit Raoul.

Alors un fantôme blanc se glissa lentement et avec des précautions inouïes vers la cheminée. C'était la baronne, demi-nue, les cheveux en désordre, qui rampait vers les aliments dont naguère elle avait refusé sa part aux sollicitations de Jeanne. Elle plongea la main dans le vase de terre où la nourrice avait préparé cette nourriture et laissa échapper un cri qu'elle s'efforça de comprimer aussitôt; puis elle renouvela de nouveau la même ten-

tative et de nouveau la douleur lui fit encore retirer précipitamment la main. Cela dura près d'un quart d'heure, au bout duquel Jeanne, sans s'éveiller tout-à-fait, s'agita sur son siége ; la baronne, plus légère qu'une biche, s'élança vers sa couche, le cœur palpitant et l'oreille aux aguets ; elle resta là, inquiète, jusqu'au moment où tout devint immobile autour d'elle. Bientôt le calme reparut. Alors elle se rapprocha du chaudron, le renversa par un geste capricieux et se mit à dévorer, comme aurait pu le faire un animal sauvage, les aliments épars sur le plancher. Ainsi le malheur avait transmué en idiote cette jeune et belle femme, nièce de l'archevêque de Tours, arrière-petite-fille de Charles-Quint, et naguère enviée de toutes les plus nobles dames du Dauphiné pour son esprit, ses attraits, son immense fortune, son antique

noblesse et son mariage récent, qui l'avait rendue la plus heureuse des épouses et des mères !

III.

UN REVIREMENT DE FORTUNE.

Huit jours s'écoulèrent durant lesquels Jeanne ne cessa de prodiguer à sa maîtresse et au petit Raoul les soins les plus tendres et les plus ingénieux.

Grâce à tant de sollicitude et de persévérance, la baronne devint plus calme et se livra moins fréquemment à des actes affligeants de démence. Elle consentit à se laisser vêtir, elle souffrit que Jeanne peignât et mît en ordre ses longs cheveux, et elle parut même sensible à la tendresse que lui témoignait la nourrice. Mais là se bornèrent les résultats heureux obtenus par Jeanne ; jamais l'insensée ne proféra une parole, jamais elle ne parut reconnaître sa fidèle servante. Les souffrances du petit Raoul devinrent également moins aiguës; mais une pâleur maladive qui se répandit sur son visage, une singulière déviation de forme qui se manifesta peu à peu dans sa taille et dans ses membres, enfin les tortures inouïes dont il gémissait chaque fois qu'il voulait se livrer au moindre mouvement, ne révélaient que trop le mal inconnu dont il dépérissait.

Le baron des Adrets venait tous les matins, mais pour quelques minutes seulement, visiter les infortunés dont il était le protecteur. Il remettait à la nourrice des aliments qu'il apportait lui-même, cachés sous son manteau ; car le marquis ne lui avait point reparlé de ses prisonniers, et il espérait qu'au milieu des orgies quotidiennes et des expéditions militaires qu'il faisait chaque jour au dehors de Rochecorbon, le grossier seigneur ne garderait point souvenir de ces pauvres créatures.

Mais il se trompait étrangement ; car un matin, huit jours après le combat qui s'était livré sous les murs de la ville, le marquis fit appeler le capitaine, dont la surprise ne fut point médiocre en le voyant vêtu d'un pour-

point de velours, au lieu de la casaque de gros drap qu'il portait d'ordinaire sous sa cuirasse.

— François, dit le marquis, c'est aujourd'hui le jour de mes noces; où diable as-tu caché ma femme?

Le baron balbutia, stupéfait de la question.

— C'est assez faire comme cela la femmelette, mon brave soudart; j'ai ri jusqu'à présent de tes ridicules prévenances pour ce bel objet, et je m'y suis prêté, par égard pour toi. Mais je pourrais bien ne plus prendre à l'avenir les choses d'une aussi complaisante façon. Va me chercher la baronne; amène-la dans l'oratoire où j'ai donné rendez-vous à un

ministre protestant, et hâte-toi, par amour pour ta protégée et pour toi-même.

Le capitaine, sans répliquer, alla chercher la baronne qui se laissa conduire dans l'oratoire, machinalement, sans résistance, et toujours en s'obstinant à garder le plus profond mutisme.

— Monseigneur, dit-il quand, après s'être acquitté de ce soin, il alla prévenir le marquis de l'exécution de ses ordres, la baronne vous attend à l'oratoire ; mais je dois vous prévenir que sa raison affaiblie pas les secousses...

— Baron des Adrets, il faut avouer que ta raison à toi-même est bien faible et bien bornée. Que m'importe la raison de cette

femme? crois-tu que je l'épouse pour ses beaux yeux et pour les soins qu'elle donnera à mon ménage? Tu connais mieux qu'un autre mon goût pour les meubles brisés. Que j'aie une table assez solide pour soutenir mon gobelet plein de vin, peu m'importe le reste. Ce que je veux de la baronne, ce sont les beaux domaines qu'elle possède en Dauphiné et dans la Touraine. Nous vendrons tout cela à bons deniers comptants, et les vieilles murailles de Rochecorbon n'y perdront rien ; ou bien, François, si la guerre nous fatigue, nous quitterons ces contrées où nous comptons autant d'ennemis mortels que d'habitants... De corbeaux que nous sommes, nous nous ferons colombes, et nous irons vivre paisibles et sans souci dans les châtellenies de notre épouse bien-aimée. Que dis-tu de ces projets? crois-tu qu'avec de tels avantages

on ne puisse pas bien passer quelque chose à la raison de sa femme? Si ses lubies me gènent, il se trouvera bien dans chacun de mes châteaux une cellule grillée de bons barreaux de fer. Pourvu qu'elle puisse apposer sa croix au bas des actes de cession que je lui demanderai, pourvu que je puisse la montrer une ou deux fois l'an à mes vassaux, pourvu, surtout, qu'elle me donne un héritier qui me vaille tous les droits nécessaires pour ne pas être inquiété dans la possession de ses biens, au diable le reste!

— Quant à ce misérable petit avorton d'enfant que je regrette de n'avoir pas étouffé, nous le convertirons au protestantisme, et nous en ferons un bon ministre, annonçant comme il faut l'Évangile, renonçant aux biens

de la terre, et ne gardant de ses idées papistes qu'une ferme croyance dans la nécessité du célibat des prêtres. Tu vois que mes projets sont habilement conçus, et que le véritable fou dans cette affaire serait l'âne qui reculerait devant un mariage avec cette femme, fût-elle aussi folle que le plus enragé des fous... Allons à l'oratoire.

Le capitaine François, ébahi comme Gargantua aux raisonnements de sa femme Caudebec, suivit le marquis sans trop s'affliger d'un mariage qui lui donnerait sa part de telles aubaines.

— Au bout du compte, j'ai tenu le serment que j'ai fait à ce pauvre diable de baron de Montélimart ; j'ai protégé sa femme et son fils

autant qu'il a dépendu de mon pouvoir; mais je n'ai point juré d'empêcher cette femme de se remarier, et puisqu'il est mort, il faut bien qu'un de ces jours elle prenne un époux. Autant le marquis qu'un autre, après tout! Et puisqu'elle est si riche, je ne vois pas pourquoi le marquis et ses fidèles serviteurs laisseraient échapper une si bonne aubaine.

En ruminant de telles pensées, le baron des Adrets alla prendre place sur l'un des bancs qui garnissaient l'oratoire, à côté de deux autres de ses frères d'armes; car le sire de Rochecorbon n'avait fait appeler à cette solennité que juste le nombre des témoins nécessaire pour lui donner un rigoureux et indélébile caractère de légalité.

Quand tout le monde se trouva rassemblé

dans la chapelle, le ministre protestant sortit d'une pièce latérale et s'avança pour célébrer les cérémonies du mariage. Le marquis fut désagréablement surpris en reconnaissant le docteur Théodore de Bèze qu'il croyait encore dangereusement malade et au lit.

Le célèbre Théodore de Bèze était un des plus ardents et des plus vénérés membres de la communion des calvinistes. Connu, jeune encore, dans le monde des savants par un recueil de poésies latines intitulé : *Poemata juvenilia*, et une tragédie française : *Abraham sacrifiant*, il obtint le prieuré de l'abbaye de Longjumeau qu'il abandonna bientôt pour apostasier la foi catholique et aller se marier à Genève avec une paysanne. Il fit imprimer ensuite une version du Nouveau-Testament qui le plaça parmi les plus célèbres défenseurs

de l'église protestante, et se fit remarquer par l'intolérance de ses opinions, comme l'atteste son traité : *De hereticis a civili magistratu puniendis*. C'était une apologie du supplice de Jean Servet (1). Dès lors les missions les plus difficiles et les plus importantes lui furent confiées par ses co-religionnaires : député en Allemagne au commencement de 1558 pour y solliciter l'appui de plusieurs princes de ce pays, près du roi de France, on le choisit l'année suivante pour recevoir l'abjuration du roi de Navarre, Antoine de Bourbon. Ensuite Théodore de Bèze rentra en France chargé de diverses missions près des chefs huguenots et tomba malade en arrivant dans la Touraine.

---

(1) Servet, dissident calviniste, que Calvin fit condamner au feu et qui subit ce supplice aux portes de Genève.

Réduit à l'impossibilité de continuer son voyage, il vint chercher un asile à Rochecorbon, et quelque désagréable que fût au marquis un pareil hôte et un si rude surveillant, il n'en fit pas moins bon accueil au vieillard, malgré ses blâmes et ses remontrances, dont il se serait débarrassé depuis longtemps sans la certitude de s'aliéner tous ceux qui servaient sous ses ordres et la crainte de s'attirer le courroux de l'amiral Coligny et du roi de Navarre, avec lesquels Théodore de Bèze entretenait une correspondance. Donc, si le soudart eut recours au docteur pour faire bénir son mariage, c'est d'abord, comme nous l'avons dit, qu'il le croyait malade et dans la nécessité de refuser; ensuite qu'il n'osa point s'adresser à d'autres ministres de la ville, tandis que le plus libre et le plus puissant de toute la communion se trouvait à Rochecorbon.

Théodore de Bèze, absorbé par l'impor-portance de l'acte religieux qu'il allait célébrer, se tint quelques instants debout entre le marquis et Blanche sans lever ses regards sur eux.

— Monseigneur, dit-il enfin, en répétant les paroles sacramentelles, choisissez-vous pour votre femme très-haute et très-puissante dame Blanche de Boulène, veuve de monseigneur le baron de Montélimart?

— Oui, répliqua le marquis d'une voix de Stentor.

— Et vous, madame la baronne, choisissez-vous pour époux, de votre libre arbitre,

très-haut et très-puissant seigneur le marquis de Rochecorbon ?

Blanche ne répondit point.

Le ministre répéta ses questions, et surpris du silence que gardait la jeune femme, il leva les yeux sur elle. A l'aspect de ce visage pâle, de cette attitude immobile, de ce regard fixe et insensé, le vieillard ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Madame, dit-il, si la violence entre pour quelque chose dans le mariage par lequel vous allez vous trouver liée, parlez sans crainte, mon devoir est de vous protéger.

Ces paroles ne produisirent aucun effet sur

l'infortunée, qui ne sortit point de sa silencieuse torpeur.

Cependant, le marquis agitait avec impatience les cordons qui garnissaient la poignée de son épée, et deux fois le fourreau de fer de cette arme retentit en grinçant sur les dalles de l'oratoire. Le ministre n'en répéta pas moins ses questions à Blanche.

— Vous voyez que l'émotion l'empêche de vous répondre ! elle consent, maître Théodore de Bèze ! échangez les bagues nuptiales et continuez la cérémonie.

En disant ces mots il retira de son doigt un autre anneau d'or qu'il portait, et prit dans ses mains la main gauche de Blanche, pour en détacher une bague qu'il y voyait.

La main de Blanche se serra nonchalamment par une contraction subite et forte.

Furieux d'une résistance inattendue, le marquis saisit violemment dans ses doigts de fer cette main frêle sans pouvoir néanmoins la forcer à s'ouvrir; seulement il la meurtrit d'une façon cruelle et fit jaillir le sang de l'extrémité des doigts. Blanche ne poussa même pas un gémissement.

A cette vue, Théodore de Bèze se jeta plein d'indignation entre la victime et le bourreau.

— Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, marquis de Rochecorbon. N'ajoutez pas un crime aux cruautés dont le Seigneur vous demandera compte au jour du jugement dernier! Celle-ci

serait la plus funeste de toutes, car elle serait une lâcheté! Malade depuis plusieurs semaines et jeté par la main de Dieu entre la vie et la mort, c'est aujourd'hui la première fois que je quitte mon lit de douleur, et j'ignore comment cette femme se trouve ici et pourquoi vous voulez vous l'unir en mariage! Mais je vous jure que je ne passerai point outre avant de m'être enquis de tout ce qui regarde une semblable union, et que je ne négligerai rien pour remplir dignement les devoirs qui me sont imposés.

— Docteur, ce mariage est trop avancé pour ne point le terminer sur l'heure, interrompit avec violence le sire de Rochecorbon.

— Je ne serai jamais le complice du crime

et l'instrument de la déloyauté, répondit avec une fermeté calme Théodore de Bèze. Sortez du lieu saint, dans lequel vous êtes venu avec des pensées d'oppression et d'impiété.

— Docteur, prenez garde à vous, car d'un signe je vais vous écraser, répondit Rochecorbon éperdu de rage.

— Je suis le serviteur de Dieu! et vous ne ferez pas tomber un de mes cheveux sans la volonté divine! Hors d'ici! vous qui voulez profaner le sanctuaire divin.

— Je vais appeler mes soldats!

— Faites-le! car, au nom du Dieu vivant,

je leur commanderai de protéger contre vous une innocente créature et le ministre de leur foi !

— Emparez-vous de cet homme, baron des Adrets, et vous aussi, messieurs ! Saisissez-le, je vous l'ordonne !

Les officiers ne firent aucun mouvement pour obéir à cet ordre de leur chef et le regardèrent avec embarras.

— Lâches !

Et il s'élança sur le ministre en brandissant sur lui son poignard. Le ministre l'attendit avec calme et sans reculer d'un pas. Le coup porta dans la poitrine et le sang jaillit avec

violence. A cette vue, le baron et les autres officiers se jetèrent entre le ministre et le marquis, dont ils saisirent le bras qui se levait pour frapper de nouveau.

— Sortez, crièrent-ils au docteur, sortez, mon père, et vous, monseigneur, calmez-vous, au nom du ciel, et songez aux conséquences de tout ceci !

Le ministre saisit Blanche par la main, et pâle, couvert de sang, mais sans chanceler; car sa blessure n'était ni profonde ni dangereuse, il se précipita dans la cour du château, au milieu des soldats étonnés et qui l'entourèrent avec sollicitude.

— Voilà comment le marquis de Rochecor-

bon traite les ministres de votre religion ; voilà quel appui trouvent près de ce déloyal brigand ceux que lui confie la protection du roi de Navarre! Vous ne m'avez arraché, mes frères, aux tortures des catholiques que pour me voir succomber sous un fer protestant.

Un murmure sourd d'indignation accueillit ces paroles du ministre qu'ils regardaient comme un saint ; par un mouvement instinctif, tous levèrent leurs épées ; car ces nouveaux convertis étaient encore plus des religionnaires fanatiques que des soudarts avides de pillage ; à leurs yeux, toute la confiance qu'ils avaient en leur chef ne pouvait contrebalancer la puissance de celui qu'ils regardaient comme un apôtre.

— J'ai voulu arracher cette jeune femme à

sa cruauté, continua de Bèze, et il m'a frappé dans l'oratoire même.

En ce moment, Rochecorbon, qui s'était échappé des mains de ses officiers, parut le poignard à la main et vociférant d'horribles menaces contre le ministre.

— Aux armes! aux armes! s'écriait-on de toutes parts. Il faut protéger Théodore de Bèze! il faut le défendre! c'est un saint homme! c'est la lumière de notre communion, sa mort attirerait sur nous la vengeance céleste.

Tandis que les soldats formaient un cercle épais autour du prêtre et de Blanche dont celui-ci n'avait point quitté la main, un trait,

parti d'une arbalète inconnue, siffla dans l'air et frappa le marquis à la gorge. Telle fut la violence du coup que le seigneur tomba raide mort.

A l'agitation et au tumulte succédèrent la stupéfaction et le silence. Chacun se regardait avec une anxiété pleine d'effroi, ne sachant que penser d'un événement aussi subit et si peu prévu.

Théodore de Bèze fut le premier à retrouver sa présence d'esprit.

— Mes frères, dit-il, le doigt de Dieu se montre en tout ceci. Trop longtemps Rochecorbon a été un réceptacle de vices ; trop longtemps notre religion a été souillée des

crimes d'un seul homme qui la déshonorait !... Vous ne manquez pas de capitaines dignes de de vous commander. Il faut en élire un sur l'heure... Voici le plus brave et le plus habile de tous, qui s'avance vers vous, comme si la Providence prenait le soin de venir le désigner elle-même. Vive le baron des Adrets !

— Vive le baron des Adrets ! répéta-t-on, de toutes parts, vive notre chef !

Le baron, entouré, salué, embrassé, ne comprenait rien à cette clameur et à cet enthousiasme qu'excitait sa présence.

De Bèze le prit par la main :

— Soldats et bourgeois, proclama-t-il d'une

voix puissante, reconnaissez-vous pour votre chef et votre seigneur le baron des Adrets?

— Oui! oui! vive le baron des Adrets!

— Lui jurez-vous obéissance sans bornes et en toute circonstance?

— Nous le jurons!

— Alors, c'est à moi à vous rendre le premier hommage, continua le ministre en s'agenouillant. Recevez le serment de fidélité que je prête entre vos mains, monseigneur.

Des Adrets ne comprenait pas encore.

— Le marquis est mort, lui dit rapidement

et à voix basse le ministre, je vous ai désigné comme le plus digne de lui succéder. Saisissez-vous du pouvoir hardiment et avec promptitude avant que les autres capitaines ne cherchent à s'opposer à ce choix. Je me charge de le faire ratifier par le roi de Navarre et par Coligny.

Tandis que de Bèze parlait ainsi, les soldats, les bourgeois et les officiers eux-mêmes, entraînés par le mouvement général, imitèrent l'exemple du docteur et vinrent prêter serment de fidélité au baron des Adrets.

Celui-ci, vivement ému, fit signe qu'il voulait parler :

— Camarades! leur dit-il, j'accepte, mais

à deux conditions : la première, c'est que demain nous marcherons au combat, contre les troupes catholiques qui viennent d'arriver en ce pays, comme la nouvelle nous en a été transmise ce matin ; la seconde, c'est que le digne docteur Théodore de Bèze m'aidera dans le gouvernement de la ville ; car si je suis un bon bras dans la bataille, il est une tête habile dans les conseils.

— Vive Théodore de Bèze ! vive le baron des Adrets ! répondirent des clameurs unanimes.

Les soldats brandirent leurs sabres, et la populace s'empara du corps du marquis dont un regard la faisait trembler naguère, elle alla précipiter ce cadavre du haut de la *Lanterne*.

Quant à Blanche, cause première de tout ce tumulte et de toutes ces commotions, elle demeura dans sa muette impassibilité, et se laissa reconduire machinalement par un des serviteurs du baron dans la chambre où elle fut réunie à son fils et à la fidèle nourrice.

Tandis que Jeanne s'empressait auprès de sa maîtresse qu'elle croyait devenue femme du marquis de Rochecorbon, et s'efforçait de la tirer de sa stupeur en la menant près de la couche de son fils, le baron des Adrets et Théodore de Bèze se retiraient dans un des appartements du château pour aviser aux mesures à prendre en présence d'événements aussi graves, si peu attendus, et dans lesquels ils se voyaient chargés tous les deux des rôles les plus importants et les plus difficiles.

Parvenus au fond d'une tourelle où n'arrivaient plus que faiblement les clameurs de la populace mettant en pièces et traînant dans la boue le cadavre de celui devant lequel, naguère, elle s'agenouillait avec crainte, ils s'assirent l'un devant l'autre et gardèrent quelque temps le silence. Tout-à-coup, le capitaine George se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas.

— C'est notre tête que nous jouons en ce moment, messire le docteur, et nous avons plus d'une chance de perdre la partie. Les chefs huguenots ne voudront point voir dans ces événements le hasard qui ne s'y trouve que trop. Ils nous accuseront de conspiration et d'assassinat... Pour venger la mort du plus brave soutien de leur cause, ils voudront ma

tête, et la vôtre peut-être, à moins que le respect inspiré par votre caractère de ministre ne vous sauve. Quant à moi, je suis perdu.

— Perdu! reprit le ministre, en s'efforçant de faire passer dans le cœur du baron une confiance qu'il était loin de trouver dans le sien; perdu! quand vous êtes proclamé le gouverneur d'une ville puissante et que vous avez à commander aux plus braves gens-d'armes de la France!

—Ils ont pris le goût de la révolte et de l'assassinat, et ne s'arrêteront point en si beau chemin, messire docteur. Quand on a porté cette coupe à ses lèvres, on ne la jette pas sans l'avoir vidée jusqu'au fond. S'ils se sont

révoltés contre le marquis de Rochecorbon, que sera-ce contre le baron des Adrets? Une fois que l'on a mis le pied hors de la discipline militaire, on en sort bientôt le corps tout entier; d'ailleurs n'ai-je point un ennemi dans chaque officier jaloux de me voir devenir son chef? Je dois compter autant de conspirateurs qu'il se trouve de capitaines dans la place. Jugez donc de la belle position où vous m'avez placé, messire le docteur........ Odieusement jugé au-dehors, attaqué à l'intérieur par mille sourdes trahisons et obligé de faire face à des attaques militaires que vont répéter chaque jour les troupes catholiques enhardies par la mort de celui qu'elles regardaient comme invincible, que devenir?

— Eh quoi! c'est le baron des Adrets qui manque de courage à ce point?

— S'il ne s'agissait que de combattre et de me jeter seul dans une mêlée, vous verriez si j'ai peur; mais en face de si redoutables périls et privé des moyens de les conjurer, sans argent, en un mot, je l'avoue, oui, j'ai peur!..... Oh! si j'avais seulement quelques sommes considérables, si je possédais autre chose que la cape et l'épée.... Avec de l'or, avec ce talisman je saurais tout conjurer; mais je n'ai point une maille.

— N'est-il donc aucun moyen de vous procurer de l'argent?

— Aucun; les caisses du marquis étaient toujours vides, et malgré tous ses pillages, il ne pouvait suffire à la paie des soldats et à des besoins sans cesse renaissants. Tous ses biens se trouvent grevés d'emprunts onéreux.

Sur quel gage voulez-vous que j'emprunte ? moi qui ne possède pas au soleil un espace de terre grand comme ce gantelet. C'était pour avoir de nouveaux gages à donner aux juifs et aux usuriers que le marquis voulait épouser la baronne de Montélimart et qu'il avait au préalable attaqué son mari qui venait avec une nombreuse escorte visiter son frère, le comte de Turpenne.

Le ministre sans répondre se promena quelque temps dans la tourelle; fortement préoccupé et comprenant toute l'importance de la réalité des objections du capitaine sur la position difficile où ils se trouvaient tous les deux :

— Monseigneur, dit-il enfin, c'est à cause

de moi que vous vous trouvez jeté dans tous ces périls, c'est à moi à vous en tirer. Il vous faut épouser, ce soir, à l'instant même, la baronne de Montélimart.

— Moi!

— Oui, vous!

— Faire ce qui a causé la mort du marquis!..... Et c'est vous, vous qui me le proposez!

— Oui, c'est moi qui vous le propose! D'abord il y va de votre salut et du salut de notre cause..... Ensuite vous n'êtes pas, vous, l'assassin du mari de cette femme, et

vous n'avez point, comme Achab, ce roi coupable dont parle la Bible, massacré Naboth pour vous emparer de sa vigne. La baronne de Montélimart a besoin d'un protecteur au milieu de la soldatesque effrénée qui l'entoure; son mari, chacun le sait ici, l'a mise en mourant sous votre protection..... Vous devenez donc son époux pour la protéger, pour la sauver... de plus, vous vous attachez les soldats qui vous savent riche et vous vous faites des partisans parmi les seigneurs du parti protestant, dont les vastes domaines de votre femme vous rendent l'égal... Allons, n'hésitons point! le temps est précieux! hâtons-nous!

Le baron des Adrets, abasourdi et qui ne savait plus où donner de la tête au milieu

d'incidents si mêlés et si multipliés, suivit le docteur dans l'oratoire, où la baronne, bientôt ramenée, se laissa marier sans opposer plus de résistance.

La cérémonie terminée, Théodore de Bèze prit par la main les deux époux et vint les montrer à la foule qui les salua de ses applaudissements et de ses acclamations.

IV.

LE BARON DES ADRETS.

Si l'on ne se reportait à la situation étrange de la France en 1561, si l'histoire des guerres de religion n'offrait pas cent exemples d'événements plus bizarres et plus romanesques, on pourrait, sans injustice,

accuser d'invraisemblance les faits racontés jusqu'à présent, malgré les preuves nombreuses et les documents incontestables que le narrateur, s'il en était besoin, fournirait à l'appui de son récit... Cependant, la nouvelle que vint apporter un courrier dépêché par le prince de Condé au docteur Théodore de Bèze, le soir même du mariage de George et de la baronne de Montélimart, dépasse bien autrement en singularité tout ce qu'on a pu lire dans cette histoire.

Voici ce que mandait cette dépêche :

Le prince de Condé au docteur Théodore de Bèze.

« Mon révérend docteur,

« Je vous fais à savoir que Sa Majesté le

« roi Charles IX, prenant en considération
« les troubles et malheurs qui agitent le
« royaume, après de nombreuses conférences
« avec les plus puissants de la cour et des
« nôtres, a résolu ce qui suit :

« Un colloque aura lieu à Poissy, le 3 du
« mois de septembre de cette année, entre
« les plus savants prêtres de la religion ca-
« tholique et les docteurs les plus fameux de
« la réforme, afin de tâcher de s'entendre et
« d'amener chacun à une réconciliation géné-
« rale. Ce colloque se tiendra dans le réfec-
« toire de ladite abbaye de Poissy, en pré-
« sence du roi, de la reine, des princes du
« sang et des seigneurs de la cour.

« Le clergé catholique a désigné pour dé-
« fendre sa cause les docteurs en théologie

« Claude d'Espense et Claude de Xaintes.
« Nous autres protestants, nous ne voulons
« qu'un seul homme pour leur répondre :
« c'est vous, Théodore de Bèze.

« Doncques, voici un sauf-conduit du roi
« de France, pour que vous puissiez voya-
« ger en toute sûreté et vous rendre vitement
« à Poissy, où vous me trouverez, ainsi que
« les plus savants membres de notre religion,
« parmi lesquels vous choisirez à votre gré
« vos assesseurs dans cette importante dis-
« cussion.

« *Le prince* De Condé. »

Théodore de Bèze relut deux fois cette lettre, qui semblait le rendre jouet d'un songe; car il ne pouvait s'expliquer par quel miracle

le roi, qui jusqu'alors n'avait combattu la réforme que par les bûchers et les tortures, entrait tout-à-coup en des voies de conciliation et de mansuétude. Il alla communiquer de si bonnes nouvelles au baron des Adrets, qui s'en réjouit doublement, car elles étaient encore plus heureuses pour lui que pour son parti. La présence de Théodore de Bèze près du roi de Navarre assurait au nouvel époux de Blanche un habile avocat qui présenterait sa conduite sous les apparences les plus favorables et pourrait obtenir l'approbation et la sanction de tout ce qui s'était fait.

Le baron des Adrets ne fut point en effet trompé dans ses espérances : les nouvelles qu'il reçut de Théodore de Bèze et du roi de Navarre lui-même ne lui laissèrent rien à dé-

sirer et lui permirent de mettre à exécution les nouveaux projets qui fermentaient dans sa tête ; car l'aventureux officier de fortune qui n'avait jamais rien possédé jusque-là, se sentait devenir tout autre depuis qu'il se savait possesseur de riches domaines, dans lesquels il pouvait passer sans soucis une existence paisible et douce. Quelques semaines auparavant, la nouvelle de la paix l'eût désespéré; il accueillit avec des transports de joie l'armistice qu'annonçait le colloque de Poissy et plus encore la paix qui suivit une ordonnance royale, accordant aux calvinistes le libre exercice de leur religion hors des villes et une amnistie complète de tous ceux qui avaient pris les armes.

Toutefois, prévoyant que cette paix ne serait point de longue durée, le baron des Adrets

résolut de la mettre habilement à profit et de se préparer une position qui le plaçât désormais à l'abri des guerres civiles. Sous prétexte que l'air natal recommandé par les médecins, devait entièrement dissiper la mélancolie de sa femme, il résilia le commandement de Rochecorbon à un neveu du marquis, et malgré les plaintes et les conseils de Théodore de Bèze, il quitta la Touraine et se rendit dans le Dauphiné. Les vassaux de sa femme, devenus les siens, le reçurent avec des acclamations de joie bien douces à l'oreille de celui qui ne commandait naguère qu'à de féroces soldats sans hommage-lige et surtout sans redevances. Le baron des Adrets joua le grand seigneur à merveille. Juste pour tous, mais sévère et faisant rendre gorge à ses intendants qui restèrent tout ébahis de voir leurs ruses déjouées par un soudart qui savait

à peine lire, le nouveau seigneur s'appliqua non-seulement à se faire payer ce qui lui était dû, mais encore à réparer les dommages que l'absence de l'ancien maître de ces domaines et la nouvelle de sa mort avaient nécessairement causés. Les fermes furent réparées, les jachères remises en culture, et les paysans, sûrs de la protection d'un maître courageux et qui les défendrait contre les invasions des suzerains du voisinage, reprirent leurs travaux avec une ardeur et une confiance qui triplèrent la valeur de la baronnie de Montélimart.

Après avoir rétabli la prospérité intérieure de ses domaines, le baron des Adrets voulut encore s'assurer de leur tranquillité au dehors. Pour cela, il fit un voyage à Paris, où Catherine de Médicis le reçut avec une grande

distinction; car à cette époque, la reine-mère, fatiguée de l'ascendant que les Guise s'efforçaient d'exercer sur elle, cherchait à se créer parmi les huguenots des partisans qu'elle pût opposer comme une digue à la puissance des princes lorrains.

Aussi, quelque temps après son retour en Dauphiné, le baron ne fut-il point étonné de recevoir une lettre de Catherine. Elle lui écrivait « qu'il lui ferait plaisir de s'attacher à « détruire en Dauphiné l'autorité du duc « de Guise; que tout moyen était bon pour- « vu qu'il réussît; qu'il pouvait prendre par- « mi les protestants des forces pour lui op- « poser; que ce n'était point une affaire de « religion, mais de politique; que l'Eglise y « était moins intéressée que le roi; qu'enfin

» elle prenait tout sur elle et le soutiendrait
» partout (1). »

Sûr de pouvoir s'attacher au parti vainqueur lorsque le sort de la guerre aurait décidé du triomphe, le baron des Adrets résolut d'attendre l'issue des événements sans y prendre part. Aussi, lorsque le massacre de Vassy devint pour les chefs protestants un signal de reprendre les armes (2), il n'envoya

---

(1) Bayle, *art. Beaumont des Adrets*; Mézeray, *Treneuil.*

(2) Le 1er mars 1562, le duc de Guise passait par Vassy, en Champagne, ses gens se prirent de querelle avec les Huguenots assemblés au prêche. On en vint aux mains. Le duc accourut pour apaiser le tumulte et reçu un coup de pierre au visage; ceux qui le suivaient se jetèrent alors sur les calvinistes, en tuèrent cinquante et en blessèrent à peu près deux cents.

Cet événement fut le signal d'une guerre civile des plus

au prince de Condé qu'un petit corps de troupes, en témoignant le plus vif regret de ne point les commander lui-même. Outre que

---

cruelles. Les Huguenots, ayant en vain demandé justice du massacre de leurs frères, se mirent en devoir de se la faire eux-mêmes par la voie des armes. Le prince de Condé, reconnu pour leur chef, s'empara le 2 avril d'Orléans qui devint le boulevart du protestantisme. Les Huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de plusieurs des plus riches et des plus considérables villes du royaume, telles que Blois, Tours, Angers, Poitiers, La Rochelle, Rouen, Dieppe, le Havre et Lyon. « Partout où ils dominent, dit l'*Art de Véri-* « *fier les Dates,* les églises sont pillées, les images brisées, « les reliques des saints brûlées, les monastères détruits, « les prêtres et les religieux maltraités et même souvent « massacrés. »

Non contents d'allumer la guerre civile dans leur patrie, les Huguenots appelèrent les Anglais à leur secours, et leur livrèrent le Havre. La crainte que ces ennemis de la France ne s'établissent de nouveau dans la Normandie, fit prendre à la cour le parti d'assiéger Rouen. La ville fut emportée d'assaut, le 26 octobre. Antoine de Bourbon, qui commandait à ce siége, y mourut de ses blessures.

sa femme allait bientôt devenir mère, fit-il dire (car il se garda bien d'écrire), il se trouvait dans la nécessité de tenir en respect, par sa présence, des voisins dangereux qui n'attendaient que son départ pour envahir ses domaines et ruiner ses vassaux. Le fait est que le baron se trouvait trop heureux pour

---

La réduction de Rouen entraîna la soumission des autres villes de la même province. Le prince de Condé, après avoir bloqué Paris durant quelques jours, se replia vers la frontière de la Normandie pour y tenter une nouvelle invasion. Il fut battu près de Dreux et fait prisonnier avec le connétable par le duc de Guise. Dans cette bataille le maréchal de Saint-André perdit la vie et le duc de Nevers reçut une blessure mortelle.

Enfin, le 19 mars 1563, lorsque le parti catholique eut perdu le duc de Guise, assassiné par Poltrot devant Orléans, le roi donna un édit de pacification daté d'Amboise, et le plus avantageux que les Huguenots eussent encore obtenu en France.

trouver encore grand plaisir aux charmes de la vie de partisan et aux fatigues de la guerre; le repos et la fortune lui semblaient trop doux pour qu'il songeât à s'en séparer; rien, en effet, ne manquait à son bonheur. Sa femme, quoique le temps n'eût guère amené de changement dans sa morne folie, venait de lui donner un fils, un fils destiné un jour à posséder tous les vastes domaines de la baronnie de Montélimart; car l'héritier légitime de ces grands biens, le petit Raoul, traînait une existence douteuse entre la vie et la mort, depuis le jour où le féroce marquis de Rochecorbon l'avait brisé contre les dalles de marbre qui pavaient son château. Pâle, contrefait, rachitique, et devenu un objet de dégoût et d'aversion pour tout le monde, Raoul ne croissait que lentement et d'une manière difforme. Sa tête, enfoncée dans sa

poitrine, ne cachait point une énorme bosse formée par l'horrible déviation de sa colonne vertébrale, enfin de longs bras maigres et tordus tombaient presque jusqu'aux longs pieds du petit monstre. La souffrance n'avait pas même respecté les traits naguère charmants de son visage : elle avait élargi sa bouche et laissait à peine à son regard l'expression de mélancolie et d'intelligence qu'il tenait de sa mère. Chacun s'éloignait donc du chétif enfant, sans cesse aux prises avec la douleur, pour lequel les services de la médecine restaient sans puissance et dont le faible souffle devait bientôt s'arrêter. Une seule personne ne l'abandonna point, et l'entoura à elle seule d'une tendresse grande et puissante : c'était sa nourrice Jeanne. Jeanne se dévoua corps et ame à Raoul ; elle ne vivait plus que par lui et que pour lui ; elle ne le

quittait pas d'un instant ; elle veillait sans cesse à ses côtés, soit qu'il restât étendu sur la couche que ses douleurs lui permettaient rarement de quitter, soit que, tenté par un rayon de soleil, il essayât de porter sous les arbres du jardin ses pas chancelants, pleins d'indécision et de lenteur. Elle était là pour apaiser ses cris et pour adoucir ses souffrances ; elle s'était faite l'esclave absolu de ses moindres caprices. Rien au monde n'aurait eu la puissance de l'empêcher de satisfaire la plus fantasque volonté de son petit seigneur Raoul. Comme tous les enfants, celui-ci abusait de la tendresse de sa nourrice et semblait prendre plaisir à la désespérer. Lui qui tremblait rien qu'au bruit des éperons de monseigneur le baron des Adrets, se montrait sans pitié pour la pauvre Jeanne et ne s'inquiétait pas des larmes qu'il lui causait

par son indifférence ou par les mots cruels qu'il lui disait.

Jeanne souffrait tout cela sans se plaindre; une bonne parole, un sourire de Raoul séchait ses larmes, lui faisait oublier des journées de souffrance, la rendait heureuse, et rien ne pouvait lasser ou diminuer son dévouement. Sans cesse à épier ce qui pouvait plaire à l'enfant, elle s'ingéniait de mille tendres façons à trouver les jouets qui pouvaient lui rendre moins longues les heures qu'il passait dans une inaction impérieusement commandée par son état de maladie.

La plus grande joie de Jeanne était de parer Raoul de riches vêtements qu'elle avait façonnés elle-même, et de le porter dans ses

bras jusque sous un berceau de sapins qui se trouvait à l'extrémité du parc, au bord d'un précipice, sur une élévation qui dominait toute la contrée. Là, Raoul, d'ordinaire si morose et si triste, se laissait aller à une puissante exaltation en présence des sites admirables qui se déroulaient devant lui. Il n'était plus le même : sa physionomie s'animait, ses regards devenaient étincelants, sa poitrine se dilatait et il semblait renaître à la vie.

Il n'est pas besoin de dire que Jeanne se trouvait trop heureuse de voir son pauvre maître dans cet état, pour ne pas l'amener chaque jour sous le berceau. D'ordinaire elle travaillait près de lui à quelque oúvrage de couture, non sans interrompre à chaque instant son travail pour jeter les yeux sur la bien-aimée créature.

Un jour que, suivant son habitude, elle veillait sur Raoul, l'enfant témoigna le regret de ne point avoir amené, pour jouer avec lui, un petit chien pour lequel il avait beaucoup d'affection : il dit à Jeanne d'aller le lui quérir. Jeanne lui fit observer qu'il fallait plus de dix minutes pour aller au château et qu'elle ne pouvait abandonner pour si longtemps le petit garçon. Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'enfant dans une colère si violente que la pauvre nourrice, effrayée des convulsions dans lesquelles il se débattait, fut réduite à la nécessité de céder et courut de son plus vite chercher le petit chien.

A peine avait-elle disparu que l'enfant, par un esprit de contradiction et de désobéissance naturel à son âge, eut fantaisie de s'approcher des bords du précipice dont la défense

de Jeanne l'avait toujours tenu si rigoureusement éloigné ; il se glissa donc hors de son fauteuil et, moitié rampant, moitié marchant, il parvint à plonger ses regards dans l'abîme taillé à pic et dont la profondeur effrayante l'étourdit tout d'abord. Tandis qu'il était là, fasciné par mille vertiges, sans avoir la force de se reculer, et jetant des cris de terreur, le baron des Adrets qui se promenait par hasard à quelque distance accourut. Son premier mouvement fut de saisir Raoul et de le replacer près du fauteuil dont l'enfant s'était échappé.

— J'arrive à temps, se dit le seigneur ; quelques secondes plus tard, c'en était fait de l'héritier du baron de Montélimart ; Tout ce beau domaine appartenait à mon fils. Bien des gens n'en auraient pas fait autant à ma

place ; car, au bout du compte, ce misérable bossu peut vivre et venir me réclamer, au jour de sa majorité, l'héritage de son père.

Le baron s'éloignait lentement.

Tout à coup, une horrible pensée le saisit... Par un mouvement brusque, il revint sur ses pas, saisit l'enfant, le jeta dans l'abîme et s'enfuit.

Quelques minutes après, Jeanne ne tarda point à reparaître, haletante et tenant dans ses bras le petit chien. A la vue du fauteuil vide, elle jeta un cri de terreur et de désespoir et tomba sans connaissance, tandis que l'animal s'échappait de ses bras et courait droit aux bords du précipice où il s'arrêta

court, non sans faire entendre des jappements douloureux.

Quand elle reprit connaissance, il était nuit et un orage violent faisait tomber la pluie à grands flots; elle courut vers le château, elle appela du secours et descendit elle-même dans le ravin qui formait le fonds du précipice... Mais toutes les recherches restèrent inutiles; on ne put retrouver le cadavre de Raoul, malgré la somme considérable que le baron des Adrets promit à ceux qui lui ramèneraient l'enfant mort ou vif, et il devint impossible de constater le décès du jeune baron de Montélimart.

On s'épuisa en conjectures sur une disparition si mystérieuse; la version le plus gé-

néralement admise fut que Raoul était tombé dans le précipice et que le torrent qui coulait au fond du ravin, gonflé subitement par l'orage, avait entraîné dans ses eaux les restes du malheureux enfant.

Quoi qu'il en soit, le crime du baron des Adrets se trouva presque inutile et sans fruit, puisque ce seigneur ne put se mettre en possession complète des domaines de celui qu'il croyait avoir assassiné. Un tuteur fut nommé par le roi à la régie des domaines de Montélimart jusqu'à ce que dix ans se fussent écoulés.

Ce temps passé, ajoutait la décision royale, le frère cadet de Raoul deviendrait son héritier.

V.

LA NOYÉE.

Vers le milieu du mois d'août 1572, c'est-à-dire huit années après les événements qu'on a lus dans la première partie de cette histoire, deux hommes se promenaient sur les bords de la Seine en face du Louvre; le plus âgé venait de sortir de ce palais, et un contraste

frappant de physionomie et d'allure existait entre lui et son compagnon. Vieux, haut de taille, le front couvert d'une chevelure épaisse qu'il portait longue, contre l'usage du temps, il ressemblait aux statues d'athlètes que nous ont laissées les anciens, et dont les sublimes formes dépassent, sans qu'on puisse les accuser toutefois d'être exagérées, les proportions vulgaires de la nature humaine. L'autre, au contraire, petit, chauve et narquois, s'élevait à peine jusqu'à l'épaule du géant qui marchait à côté de lui. La même différence se faisait remarquer dans leurs vêtements : le géant portait un pourpoint avec des chausses de gros drap gris, une toque de même étoffe se dressait sur l'espèce de crinière qui couvrait sa tête, tandis que le petit homme étalait gracieusement le velours de son manteau et jouait avec un magnifique collier d'or qui

brillait sur sa poitrine. Il portait en outre l'épée, et les éperons d'or de ses molles bottines de peau annonçaient les prétentions qu'il avait à la noblesse.

— Maître Jean Goujon, disait-il, je ne peux cesser de vous répéter combien votre bas-relief de la *Résurrection* m'a semblé une œuvre accomplie et digne des plus grands éloges. L'idée en est ingénieusement conçue et exprimée avec grâce. Rien surtout n'égale en beauté la *Nymphe assoupie* (1).

Jean Goujon écoutait avec un joie naïve et

---

(1) Ce bas-relief est au Louvre.

dont il ne cherchait pas à se défendre les éloges de celui qui parlait ainsi.

— Vraiment, sire Michel de Montaigne, vous me faites de la joie en parlant ainsi ; l'approbation de connaisseurs tels que vous est d'autant plus douce et chatouillante qu'elle nous vient rarement. Les seigneurs et les muguets de notre époque sont plus affairés de parfums, de poulets et de plaisirs que du grand art de la statuaire. Il n'en était pas de même sous le règne du grand roi Henri II. Son fils ne lui ressemble guère... Mais qui vient à nous ? Le soir qui commence à descendre m'empêche de distinguer bien nettement les objets... Cependant je ne crois point me tromper... C'est Théodore de Bèze, c'est le flambeau de notre communion.

Il courut à la rencontre du ministre protestant qui répondit cordialement à l'accueil qu'il recevait :

— Oui, maître, c'est moi, c'est bien moi. Retenu depuis deux années entières en pays étranger, je viens enfin jouir en paix du triomphe de la réforme; car, grâce à l'édit d'Amboise, nous ne sommes plus persécutés, mais au contraire plus puissants que les catholiques peut-être. Henri de Navarre a épousé la princesse Marguerite, sœur du roi Charles IX; l'amiral Coligny reçoit du monarque le nom de père, et les faveurs tombent sans distinction sur les nôtres comme sur les catholiques. Les temps de persécution et d'épreuve sont à jamais passés, je l'espère.

Michel de Montaigne ne put réprimer un

sourire que le regard perçant de Théodore de Bèze saisit aussitôt.

— Vous ne partagez pas mon opinion, seigneur, demanda-t-il ?

— Messire Théodore de Bèze, j'avais fait élever en mon château un jeune loup et un agnelet qui vécurent en bonne intelligence, car l'agneau se tenait en crainte du loup, s'appliquait à ne jamais rester seul avec lui et restait constamment sous la sauvegarde de quelque valet. Au bout d'un mois ou deux, l'agnelet se relâcha de sa surveillance, rassuré par les blandices du louveteau, qui d'ennemi lui semblait devenu compagnon dévoué ; si bien qu'ils dormaient l'un à côté de l'autre.

Un matin, on ne trouva plus de l'agneau que les pattes, du sang et un peu de laine.

— Il vous est donc avis, messire de Montaigne...

— Il m'est avis que le lieu n'est point sûr pour tenir de tels propos, et que le sire de Montaigne agit en cette circonstance à la façon de l'agnelet de sa châtellenie, interrompit Jean Goujon. Du reste, comme nous autres protestants nous ne sommes point bêtes porte-laine, mais qu'au besoin nous pouvons montrer dents et griffes, dormons en paix ! Il faudra plus d'un coup de dent pour nous étrangler, et à la première morsure nous serons debout et la gueule ouverte. N'est-ce pas, messire Théodore ?...

En ce moment l'entretien fut interrompu par une voix italienne qui semblait appeler à l'aide. Le ministre protestant, Montaigne et Jean Goujon s'empressèrent de courir sur les bords du rivage où s'élevaient ces cris de détresse, et ils trouvèrent un jeune gentilhomme, vêtu de noir et se débattant dans l'eau. D'une main il s'était cramponné à un anneau de fer scellé dans le mur du quai ; de l'autre il soutenait une femme. Tandis que Jean Goujon, sans réfléchir, se précipitait du haut du quai sans songer que son aide ne serait d'aucune utilité aux deux personnes en péril, Théodore de Bèze et Montaigne, mieux entendus dans leur zèle, descendaient un escalier de pierre qui se trouvait à quelque distance de là, détachaient une des barques amarrées au pied de cet escalier, et venaient recevoir l'Italien, la femme et Jean Goujon lui-même.

Pendant qu'à force de rames ils regagnaient l'escalier, l'étranger racontait à ses sauveurs qu'il avait vu, quelques minutes auparavant, une femme marcher sur le bord du quai. Tout à coup cette femme, qui semblait souffrante et se soutenir avec peine, avait trébuché contre une pierre et était tombée dans la Seine. Aussitôt je me précipitai pour la secourir, continua-t-il, et après avoir eu le bonheur de la ressaisir, je m'efforçais de joindre l'escalier que nous gravissons maintenant, quand les forces me manquèrent... J'eus à peine le temps de saisir un anneau de fer que la Providence m'offrit... Vous savez le reste, messeigneurs, puisque je vous dois la vie, puisque ce digne seigneur, comptant pour rien le péril, s'est jeté à l'eau, et, tandis que vous ameniez la barque, a soutenu le fardeau

vivant qui allait m'entraîner au fond de la rivière.

— Vous étiez bien jeune pour mourir, répliqua Montaigne en souriant. A votre âge on compte encore tant de bonnes idées fausses ; tant de croyances douces et mensongères : l'amour d'abord, puis la gloire ; puis...

— Et vous appelez la gloire et l'amour des mensonges ? seigneur !

— L'amour est une passion doucereuse, un appétit déréglé...

— Est-ce bien le moment d'une dissertation philosophique ? demanda Jean Goujon ;

un bon feu brillant et chaud ne serait-il pas plus opportun? Je ne puis vous conduire dans mon atelier du Louvre, les grilles du palais sont fermées ; mais la maison que j'habite n'est pas bien éloignée. Suivez-moi donc rue du Jouarre et transportons-y cette pauvre femme dont je sens le cœur battre. Elle ne tardera pas, j'en suis sûr, à reprendre connaissance.

Jean Goujon et l'Italien, aidés par Théodore de Bèze, chargèrent sur leurs épaules l'inconnue que le hasard venait de leur confier d'une façon si singulière. Quant à Michel de Montaigne il s'arrangea de manière à ne point porter sa part du fardeau et à se tenir à bonne distance de l'eau qui dégouttait sur ses compagnons et qui aurait pu fort bien gâter le

manteau de velours tout neuf dont il était paré.

Arrivé devant la porte de son logis, Jean Goujon tira une clef de sa poche et ouvrit la porte basse et ciselée qui fermait l'entrée de cette demeure ; il aida ensuite l'Italien et de Bèze à déposer la noyée sur le seul lit qui se trouvât dans la grande salle où il avait introduit ceux qu'il amenait ; après quoi il appela un valet endormi sur un escabeau, et qui se leva tout lourd de sommeil et d'ivresse mal dissipée.

— Or çà, drôle, s'écria le statuaire, si tu ne veux périr sous le bâton, tâche de t'acquitter comme il faut des ordres que je vais te donner ; rends-toi de suite chez maître

Ambroise Paré et amène-le sur-le-champ ici. Seigneur Italien, ne pourrait-il pas, en revenant, aller quérir à votre logis d'autres vêtements, car il ne me paraît guère favorable à la santé de grelotter, ainsi que vous le faites, dans un pourpoint et un haut-de-chausse trempés d'eau.

A cette offre le jeune homme sentit son visage se couvrir de rougeur; mais réprimant aussitôt une fausse honte il répondit avec un sourire plein de grâce et de naïveté :

— Je vous avouerai que je n'ai point d'autres vêtements que ceux que je porte. La chaleur de ce bon feu les aura bientôt séchés.

Jean Goujon tendit la main au jeune homme

et Michel de Montaigne glissa la sienne dans la bourse qu'il portait a la ceinture de son juste-au-corps ; mais il n'osa point en tirer les deux pièces d'or qu'il tenait déjà, car le regard qu'il jeta sur le jeune homme suffit pour lui faire connaître qu'une offre d'argent serait mal reçue par ce jeune et beau cavalier de haute mine et de façon distinguée.

Pendant ce temps-là, Théodore de Bèze, penché sur le lit de la noyée, parvenait à la rendre à la vie, grâce au vin que fit chauffer Jean Goujon et dont quelques gouttes ranimèrent la malade. A peine celle-ci eut-elle ouvert les yeux qu'elle les porta pleins de surprise autour d'elle, puis les fixant tout à coup sur Théodore de Bèze :

— C'est le ciel qui vous amène près de

moi, dit-elle de sa voix encore faible et balbutiante. Vous m'aiderez à empêcher un orphelin d'être dépouillé de l'héritage de son père; vous préviendrez un crime dont vous êtes peut-être la cause! Oui, c'est le ciel qui vous envoie vers moi.

Alors elle rappela en peu de mots au ministre protestant le mariage du baron des Adrets avec madame de Montélimart et lui apprit l'étrange disparition de Raoul.

— Il n'en faut pas douter, ajouta-t-elle, si l'enfant n'a point été assassiné (et une voix secrète me dit qu'on a respecté ses jours), on l'a enlevé, on l'a caché dans quelque coin ignoré où la malice du baron des Adrets le

retiendra jusqu'au moment qui fera tomber les domaines de Montélimart dans les mains du baron. Vous êtes puissant, vous, messire de Bèze, et ces seigneurs aussi ; ils m'aideront, ils parviendront à découvrir mon Raoul.

— Tu l'aimes donc bien, cet enfant, tu lui portes donc bien de l'intérêt?

— Si je l'aime! c'est mon nourrisson, c'est mon second fils. Voilà huit ans que, pour découvrir ce qu'il est devenu, je parcours toute la France, à pied, sans ressource, mendiant de porte en porte, et supportant la faim, le froid et les humiliations ; mais une force divine me soutient, et quand je souffre trop, quand je me sens saisie de découragement et accablée sous le fardeau qui me tue, cette

voix me crie : « Il vit encore. » Alors le courage et l'énergie me reviennent.

Le jeune Italien essuya une larme ; Jean Goujon en fit autant, et Théodore de Bèze protesta hautement qu'il servirait Jeanne et l'aiderait dans ses desseins.

— D'autant plus, ajouta-t-il, que le baron des Adrets vient d'abjurer le protestantisme, et qu'il se montrera sans doute maintenant l'ennemi des huguenots. Ce sera rendre service à notre cause que de démasquer le traître.

— Le baron est bien puissant et fortement protégé par la reine-mère.

— Nous aurons pour nous la justice de notre cause.

— Et comment se fait-il, demanda Montaigne en se hâtant de donner une autre direction à l'entretien, comment se fait-il, ma bonne femme, que vous soyez tout à l'heure tombée dans la Seine, où ce jeune seigneur vous a repêchée avec tant de bonheur?

— Je n'avais point mangé depuis quatre jours. On m'avait repoussée de toutes les portes sur le seuil desquelles j'étais allée demander un morceau de pain. Dans les grandes villes on n'est point charitable comme dans les campagnes; là, le mendiant reçoit toujours un peu de secours; ici, l'on se montre sans pitié!... Que vous dirai-je? je souffrais,

je marchais au hasard, je voyais trouble; mes genoux pliaient sous moi. Tout à coup je me suis heurtée contre une pierre, et puis je n'ai plus rien vu, rien senti, jusqu'au moment où je me suis réveillée ici, parmi vous, messeigneurs.

— Maître, dit Théodore de Bèze après avoir rêvé quelques instants, gardez cette femme chez vous, je vous prie, jusqu'à demain matin...

— Jusqu'à demain ; et, si elle le veut, jusqu'au jour où je mourrai, car c'est une digne et noble créature.

— Je crois pouvoir l'aider puissamment dans ses recherches ; le jeune Raoul est peut-

être moins loin d'être retrouvé que les apparences ne le donneraient à croire. Adieu, à demain, ici, s'il vous plaît, à la vesprée. Ne m'accompagnez-vous point dehors, seigneur de Montaigne, et vous aussi, seigneur cavalier?

L'Italien et Montaigne se levèrent pour suivre Théodore de Bèze.

— Un instant, dit Jean Goujon ; avant de nous séparer, prions ce jeune cavalier italien de nous promettre de venir demain à notre rendez-vous, et pour obtenir cet honneur, faisons-nous connaître à lui... Voici messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.

— L'auteur des *Essais*, ajouta l'Italien en s'inclinant.

— Notre second compagnon, reprit le statuaire, est messire Théodore de Bèze, révérend ministre de la religion réformée et l'une des lumières de l'église protestante.

— Je suis un pieux catholique, interrompit le jeune homme, mais j'ai plus d'une fois admiré les éloquents écrits du membre le plus savant de l'académie de Genève, et je sais par cœur les beaux vers des *Poemata Juvenilia* (1).

— Celui chez qui vous vous trouvez, jeune

---

(1) Ouvrage de Théodore de Bèze.

homme qui paraissez si bien connaître les gens de renommée, dit à son tour Montaigne, est le plus célèbre des statuaires dont s'enorgueillisse la France : Jean Goujon.

— Dont à chaque pas on admire dans Paris quelque merveille, surtout la noble et grande *Fontaine des Innocents* (1); Michel-Ange en aurait été jaloux.

Ici l'étranger baissa les yeux et rougit avec grâce ; puis il continua :

— J'ose à peine me faire connaître en si noble et si grande compagnie ; je me nomme

(1) Elle était alors adossée contre une maison de la rue Saint-Denis.

Torquato Tasso, je suis arrivé à Paris à la suite du cardinal d'Este.

— Bienvenue au poète de l'*Aminte*, au chantre de *Renaud* (1) ! jeune homme, je ne m'étonne plus que vous croyiez à l'amour et à la gloire, car l'amour et la gloire vous comblent de leurs faveurs. Et comment se fait-il que le fils des muses, que l'ami de la princesse Eléonore soit assez pauvre pour ne posséder qu'un seul habit ?

— C'est que le poète est fier et ne sait pas mendier la faveur des grands ; il souffre déjà

(1) Poème qui précéda la *Jérusalem* et qui en fut la première idée.

trop quand leur générosité vient le trouver, sans qu'il la sollicite. Mon père ne m'a laissé qu'un pauvre héritage et un nom pur et noble. Avant de quitter l'Italie, il m'a fallu, pour subvenir aux frais de mon voyage, mettre en gage, chez des Juifs, tout mon patrimoine. J'ai presque entièrement épuisé la somme d'argent assez menue de ces usuriers. Le cardinal d'Este ne pense point à moi, il oublie les promesses qu'il m'a faites, et j'ai trop d'orgueil pour aller lui tendre la main.

— Bien agi ! jeune homme, s'écria Jean Goujon.

— Oui, murmura Montaigne en se tournant vers Théodore de Bèze, bien agi pour son

amour-propre... Mais pour son pourpoint et son haut de-chausse?

Ni Torquato Tasso ni le statuaire n'entendirent cette réflexion du philosophe, grâce à l'arrivée d'Ambroise Paré qui vint interrompre leur conversation. Le célèbre chirurgien déclara Jeanne hors de tout danger, prescrivit les soins nécessaires pour la rétablir entièrement, et prit congé des nouveaux amis qui se séparèrent, avec promesse de se revoir le lendemain à la vesprée.

Théodore de Bèze et Torquato Tasso regagnèrent leur logis à pied.

Michel de Montaigne pria le chirurgien royal de faire descendre de mule un de ses va-

lets et de lui prêter cette monture, pour qu'il pût regagner plus vite et plus commodément sa demeure.

VI.

PHÉNOMÈNE VIVANT.

Le lendemain, vers le soir, Torquato Tasso et Michel de Montaigne arrivèrent au rendez-vous que leur avait assigné, chez le statuaire, Théodore de Bèze. Ce dernier ne tarda point à les rejoindre, et tous les quatre sortirent emmenant Jeanne.

Tandis que Théodore marchait devant ses compagnons, ceux-ci remarquèrent le changement apporté par leur guide dans ses vêtements. Aux longs habits de ministre huguenot, au grand rabat, signe caractéristique des professeurs de Genève, il avait substitué un manteau et une casaque de soldat. Enfin une longue rapière pendait à son côté, et une toque à panache couvrait sa tête en se penchant d'une façon gaillarde sur l'oreille gauche.

Après avoir fait traverser à ceux qui l'accompagnaient plusieurs rues, Théodore de Bèze se dirigea vers le Pont-Neuf, et montra du doigt une vaste tente, devant laquelle huit ou dix musiciens montés sur des bateaux jouaient de la trompe et du cor, tandis qu'une sorte d'histrion, bigarrement vêtu, criait :

— Entrez, messeigneurs, entrez!... C'est ici que l'on voit les incomparables écuyers et le merveilleux nain dit *le phénomène vivant!*

— C'est ici que je vous mène, dit gravement le ministre.

Ses compagnons s'entre-regardèrent, et Jean Goujon ne put réprimer un gros éclat de rire.

— Sur mon ame, dit-il, mon cher docteur, il fallait me dire que vous étiez curieux de voir les écuyers qui depuis quelques mois attirent à leur spectacle la cour et la ville, et ne point vous targuer de l'intérêt que vous pre-

nez à l'histoire dont nous a parlé la pauvre Jeanne !

— Silence, Jean, silence; avant de condamner, connaissez. En sortant de cette tente, peut-être même avant d'en sortir, avouerez-vous que ma conduite n'est point frivole et insensée, comme vous le supposez. Entourez-moi, mes amis, de manière à ce que je ne puisse pas être reconnu. Une fois placés, observez Jeanne et prenez garde qu'elle ne trahisse son émotion par des paroles ou par des cris.

En disant cela il tira de sa bourse quelques pièces de monnaie, les remit à un saltimbanque qui se tenait à la porte, et tous cinq allèrent se placer dans la partie la moins

éclairée des gradins qui garnissaient la tente et laissaient au milieu une sorte de manége d'assez grande dimension.

L'assemblée était nombreuse : aussi la musique qui s'évertuait à faire tant de bruit au dehors, rentra dans la loge, se mit à sonner de plus belle et le spectacle commença.

Tandis que les écuyers exécutaient toutes les merveilles de l'art de la voltige et de la danse debout sur la selle de cheval, Montaigne se penchait vers Torquato Tasso, dans lequel, grâce à sa jeunesse, il trouvait un auditeur plus attentif.

— Quelque adresse quemontrent ces gens

ci, disait-il, ils ne valent pas l'écuyer le plus savant, le plus sûr, le mieux advenant à mener un cheval à raison que j'ai connu; je veux parler du sieur Carnevalet, qui servait notre roi Henri second; mais je n'estime point, du reste, qu'en suffisance et en grâce à cheval nulle nation nous emporte.

« J'ai veu un homme donner carrière à deux pieds sur sa selle, démonter sa selle, et au retour la relever, raccommoder et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallée; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derrière des bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se jectant d'un pied à terre, tenant l'aultre dans l'estrier; et autres pareilles singeries de quoy il vivoit. On a veu de mon temps à Constantinople, continua-t-il, deux hommes sur un cheval, lesquels en sa plus roide

course se rejectoient, à tours, à terre, et puis sur sa selle, et un qui seulement des dents bridoit et harnachoit son cheval; un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride, ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc; plusieurs qui, les jambes contremont, donnoient carrière, la teste plantée sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez aux harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils et sous ses orteils des réales, comme si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de son assiette (1). »

---

(1) Montaigne, *Essais*.

Pendant qu'il parlait ainsi, l'attention de celui qui l'écoutait et la sienne propre furent détournées par un murmure d'émotion et d'attente qui se répandait dans la salle. On venait d'amener à l'entrée du manége un cheval monstrueux de taille, les crins en désordre et sans selle ; le gigantesque animal, l'œil en feu, frappait impatiemment l'arène de ses pieds, humait l'air de ses larges naseaux et pouvait à peine être contenu par deux écuyers attachés à sa bride. Tout-à-coup une détonation de mousqueterie se fit entendre ; les écuyers arrachent la bride du cheval, et une créature étrange, monstrueuse, s'élance sur le sauvage étalon. Alors on s'écrie de toutes parts dans la foule : *Voilà le phénomène vivant! voilà le phénomène vivant!* Tels étaient la préoccupation de l'enthousiasme que personne, excepté les quatre amis, ne s'aperçu-

rent de l'évanouissement de Jeanne, tombée comme morte à leurs pieds, en s'écriant :

— Raoul! c'est Raoul!

Celui dans lequel la fidèle nourrice avait reconnu son jeune maître était un nain dont les bras démesurément longs et la tête énorme se rattachait à un corps difforme, terminé par des jambes velues et de longs pieds de singe ; une chevelure rousse, semblable à la crinière d'un lion, l'enveloppait de toutes parts et venait ajouter encore à l'horreur inspirée par deux yeux farouches et une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture.

Dès que l'animal sentit sur son dos ce cavalier terrible, il voulut se cabrer et ne plus

suivre la piste. L'autre, sans s'inquiéter de ces démonstrations hostiles, se dressa d'un bond sur la croupe nue de l'animal furieux, et là, debout et armé d'un fouet, il se mit à frapper à coup redoublés l'étalon récalcitrant. Une lutte courte, mais formidable, s'ensuivit, durant laquelle un nuage de sable s'éleva autour des deux monstres, les déroba aux yeux et ne permit plus de juger du combat que par les hennissements du cheval et les cris de l'homme. Enfin, les hennissements se turent, les cris s'apaisèrent, et l'on vit le nain, vainqueur, reprendre sa course dans le manége. Debout sur le cheval soumis, il se livra à mille tours extravagants et plus propres encore à inspirer l'épouvante que l'admiration; tantôt il bondissait en l'air, tournait deux fois sur lui-même et retombait d'aplomb sur sa monture; tantôt il s'enfonçait une épée dans la

gorge et faisait ainsi deux ou trois fois le tour du manége. Après cela il se couchait, ne tenait plus à la croupe que par un pied et se laissait aller la tête en bas comme s'il eût été mort; puis il se redressait tout-a-coup, jetait dans les airs quelques poignards qu'il portait à sa ceinture, et se jouait près d'un quart d'heure avec ses armes tranchantes et acérées qu'il recevait et rejetait sans recevoir la moindre blessure.

Mais la plus étrange chose qu'il fit, le tour dont s'émurent le plus les spectateurs, ce fut quand on lui apporta un paquet de cire; il la prit dans les mains, la mania, la pétrit, et ne tarda pas à lui donner la forme d'un enfant nègre, dont il colora la chevelure et les yeux avec une singulière rapidité. Ensuite il

jeta en l'air cette figure improvisée, il la reçut dans les mains, il la fit passer sous les naseaux de son cheval, et tel était l'art avec lequel cette statue était faite que l'on craignait pour elle, que l'on tremblait à chacun de ses bonds comme si elle eût été un enfant véritable. Au moment où les spectateurs se livraient à ces émotions, le monstre saisit le petit nègre, le porta à ses lèvres, parut en dévorer les entrailles et le rejeta sanglant parmi la foule, tandis qu'il disparaissait avec son cheval au milieu du bruit, des gerbes de feu et des nuages de fumée que lançait autour de lui un artifice allumé tout-à-coup.

Pendant que l'on applaudissait avec frénésie et que les spectateurs vidaient les gra-

dins, Jean Goujon ramassait la statuette de cire tombée à ses pieds et la montrait non sans surprise à ses compagnons occupés à soutenir Jeanne à peine revenue à elle et qui répétait avec des larmes :

— Raoul! mon jeune maître, Raoul!

— Regardez, disait-il, oubliant Jeanne, Raoul et tous le reste, regardez! Quelques instants lui ont suffi pour faire une admirable ébauche de statue. Tout se trouve en harmonie dans cette œuvre improvisée; on y reconnaît une science profonde de l'anatomie! Cet étrange artiste, par quelques indications habiles, a su donner de la vérité, a su donner une existence véritable à ce corps. Je m'estimerais heureux si je parvenais à en faire au-

tant après une journée de travail et d'inspiration. Il ne faut point qu'un pareil homme continue à végéter misérablement dans la vie de saltimbanque qu'il mène; il faut qu'il devienne un grand et sublime statuaire.

En parlant ainsi, l'œil du vieillard étincelait et sa voix tremblait d'enthousiasme et de joie.

— Vous êtes un noble cœur, Jean, répondit Théodore de Bèze, le plus noble cœur que j'aie jamais connu. Mais soyez sans crainte; le *phénomène vivant* échangera bientôt son nom et sa vile profession pour le titre de baron de Montélimart.

— Lui, baron de Montélimart! s'écria Montaigne.

— Oui. L'émotion et les paroles de Jeanne ne vous ont-elles point tout appris? Déjà, d'ailleurs, le hasard m'a fait connaître que le *phénomène vivant* était une pauvre créature trouvée mourante, il y a quelques années, dans un torrent du Dauphiné. Recueilli par des bohémiens, ceux-ci pansèrent les blessures dont il était couvert, parvinrent à le guérir et lui enseignèrent les tours de leur métier, pour lequel sa laideur le rendait si propre. Le travail et l'exercice ont développé ses forces et son adresse, voilà comment vous l'avez vu ce soir exécuter des choses si merveilleuses. Depuis qu'il habite Paris avec les saltinbamques ses compagnons, il mène une vie encore plus sauvage et retirée que jamais; il n'a point voulu, non-seulement se loger avec eux, mais même leur indiquer la demeure qu'il habite avec son cheval, seule créature au

monde pour laquelle il témoigne de l'affection.

Je tiens ces détails d'un écuyer du roi de Navarre, que son goût pour l'équitation ainsi que son habileté en ce genre ont mis fort avant dans la confiance des bateleurs. Il a su leur tirer brin à brin ces renseignements. Or, l'émotion de Jeanne, le lieu où les bohémiens ont trouvé l'enfant et jusqu'à son infirmité, tout me donne la certitude que le *phénomène vivant* n'est autre que le jeune Raoul de Montélimart, de l'héritage duquel le baron des Adrets veut s'emparer. Mais que sont donc devenus maître Jean Goujon et le jeune Italien ?

— Ils nous auront perdu dans la foule ,

répliqua Montaigne; tenons-nous ici à l'écart avec cette femme, ils ne tarderont sans doute point à venir nous rejoindre. Et que comptez-vous faire de votre découverte, qui me paraît appuyée de preuves satisfaisantes?

— Démasquer le baron des Adrets, ce lâche apostat! le faire chasser de la cour avec ignominie et l'obliger à restituer à son véritable possesseur le domaine de Montélimart.

— C'est là, messire Théodore de Bèze, une entreprise hasardeuse et dont plus d'un cas fâcheux peut résulter pour vous. Le baron des Adrets est puissant, fort en faveur près de la reine-mère, et capable de tout pour se défaire d'un ennemi.

— Comptez-vous pour rien, seigneur de Montaigne, mon nom, la haute position que j'occupe dans l'église protestante et l'influence de mon caractère. Qui donc oserait lever le poignard sur Théodore de Bèze? qui donc oserait refuser de lui rendre justice, la demandât-il contre la reine-mère elle-même? Coligny, le roi de Navarre, tous les huguenots enfin, ne se lèveraient-il pas à un signe de ma main pour me seconder, pour me défendre? Vous le voyez, les catholiques tremblent devant les protestants; car la peur seule aurait pu obtenir d'eux les concessions immenses et sans nombre qu'ils nous ont faites. Je vous le répéte, avant quelques jours le baron des Adrets sera reconnu pour un lâche et pour un assassin d'enfant; avant quelques jours il sera dépouillé de cette grande fortune qui le rend si fier et si redouté! Il ne faut

qu'un souffle de l'orage pour briser le cèdre du Liban.

— Si vous êtes sûr du succès, messire Théodore de Bèze, je ne dis plus rien. Cependant, tâchez d'en être bien sûr avant de rien entreprendre, ajouta Montaigne avec un de ses imperceptibles sourires pleins de sarcasme et de dedain... Mais je pense que nos deux compagnons ne nous rejoindront plus; car voici la foule tout-à-fait dissipée. Voulez-vous que je vous ramène à votre logis, je me suis fait suivre par mes valets, dont j'aperçois là-bas les torches.

Il siffla d'une manière particulière, et quatre valets arrivèrent, montés sur des mules et tenant un beau cheval par la bride.

— Que deux de vous descendent et donnent leurs mules à ce seigneur et à cette femme, ordonna Montaigne.

Théodore de Bèze refusa.

— Je vous rends grâce, dit-il; j'ai quelques renseignements à prendre avant de quitter ces lieux et il faut que je prévienne le statuaire que j'emmène Jeanne chez moi.

Messire Michel salua le ministre, piqua des deux et disparut.

Au moment ou Théodore de Bèze s'éloignait également avec Jeanne, les écuyers sortaient du manége; le *phénomène vivant* s'en

alla l'un des derniers; il était monté sur son cheval, et le Ministre crut remarquer que deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, suivaient de loin le saltinbamque.

VII.

L'ARTISTE.

Théodore de Bèze ne s'était point trompé; deux hommes suivaient le *phénomène vivant*, et ces deux hommes qu'il n'avait pu reconnaître étaient Jean Goujon et Torquato Tasso. Sans perdre de vue le personnage étrange qui

excitait à un si haut point leur intérêt, ils se tenaient derrière lui à quelque distance, mais de manière à entendre les paroles qu'il adressait à son cheval.

— Allons, Tristan, lui disait-il, allons, mon ami, ne marche point vite; ton corps ruisselle de sueur et il serait dangereux pour toi, dans un état pareil, de rester immobile devant le râtelier de ton humide et venteuse écurie Marchez au pas, s'il vous plaît, Tristan, ou bien nous nous fâcherons, et vous savez que dans nos querelles je suis toujours le plus fort, ajouta-t-il en serrant la bride au cheval qui pressait le pas pour gagner plus promptement l'écurie. Tristan se cabra, sans que le cavalier lui fît la moindre concession, et après une lutte de quelques instants, l'animal dut

céder et recommença sa marche au pas, non sans de nouvelles paroles d'encouragement et de consolation de celui qui le montait.

— C'est pour ton bien, Tristan, rien que pour ton bien; crois-tu qu'il m'amuse plus que toi de traverser au pas ces rues tristes et fangeuses. Console-toi, mon camarade.

Sans cesser les exhortations caressantes qu'il adressait à Tristan, ils avancèrent et finirent par se trouver, dans le quartier *des Innocents*, devant une mâsure abandonnée et composée d'une seule chambre, dans laquelle entrèrent de plain-pied l'homme et le cheval. Jean Goujon et le jeune Italien pénétrèrent également dans ce lieu, qui tenait plus d'une écurie que d'une habitation humaine, et se

placèrent près de la porte, de façon à être aperçus difficilement par le nain.

Celui-ci descendit de cheval, battit le briquet, alluma une torche fumeuse qu'il ficha contre le mur, et, quittant le manteau qui l'enveloppait se dépouilla de ses vêtements de baladin. Il laissa nus ses épaules difformes et ses bras robustes; puis, rejetant ses longs cheveux jaunes derrière sa tête, il plaça Tristan devant un râtelier, où il ne l'attacha point cependant, et se mit à essuyer le cheval avec des soins pleins de tendresse. Quand il en eût fini avec l'étrille, le peigne et les bouchons de paille, il couvrit de son propre pourpoint la noble bête, qui fit entendre un hennissement prolongé. Au bruit de ce remerciement, le nain, qui s'était éloigné, revint sur ses pas, embrassa les naseaux fumants de l'ami qui

semblait lui reprocher de le quitter sans lui donner ces marques habituelles de tendresse, et, détachant la torche, il s'en fut la placer dans une autre partie de la chambre.

— Tu as raison, Tristan, depuis quelques jours je te néglige; depuis quelques jours je ne suis plus le même pour toi. Que veux-tu? c'est cette idée qui me poursuit et dont je ne puis me débarrasser. Bien des fois je l'avais vaincue, mais depuis que nous sommes à Paris, depuis que je rencontre à chaque pas les chefs-d'œuvres de Jean Goujon, la tê teme brûle, et une voix mystérieuse me crie sans cesse : Travaille! travaille! Et pourquoi? Et comment? Voilà huit jours que je ne cesse de donner à cette figure tout le temps que n'exigent point de moi les devoirs de ma triste profession... Que suis-je parvenu à produire?

rien qui vaille mes nuits sans sommeil et la journée que nous avons passée, toi sans avoine et moi sans pain, afin de payer cet amas de terre glaise.

En parlant ainsi il promenait sa torche devant une statue ébauchée. Jean Goujon, oubliant le mystère avec lequel il était entré dans la demeure de l'écuyer, s'avança brusquement. Le nain s'empara d'un bâton énorme et allait se jeter sur celui qui venait ainsi le surprendre, quand Torquato se jeta entre le vieillard et lui.

— Arrêtez ! s'écria-t-il, respectez Jean Goujon.

Le nain resta le bras levé et dans un état

d'émotion et d'étonnement difficile à décrire.

— Jean Goujon chez moi! s'écria-t-il, c'est un rêve! je deviens donc fou! il ne me manquait plus que ce malheur... Mais non! c'est bien lui, je le reconnais; car mon premier soin en arrivant à Paris a été de chercher à le voir. Quel motif vous amène en mon pauvre gîte, maître? Le hasard!

— Non... le désir de te voir...

— Moi! et qui donc a pu vous dire ma demeure?

Nous t'avons suivi pour la découvrir.

— Pourquoi?

— Parce que la statuette de nègre que tu as faite ce soir, au manége, m'a révélé qu'il y avait en toi le germe d'un grand artiste! parce que cette statuette de saint Jean me confirme dans cette pensée. Regardez? seigneur Torquato, regardez! quelle noblesse naïve, quelle douceur angélique dans les traits du disciple bien-aimé pour lequel le Sauveur n'avait que des paroles tendres, le seul de ses apôtres qu'il ne voulût point soumettre aux tourments des martyrs! La pose est vraie, mais la draperie manque de largeur et d'élégance. Ces plis courts et brusques pourraient convenir à Paul qui tient l'épée, Jean doit laisser retomber avec grâce ses longs et souples vêtements. Cela est beau du reste, cela est très-beau. Il faut quitter ta profession d'écuyer pour devenir un sta-

tuaire, pour devenir mon élève, si tu veux.

— Seigneur Jean Goujon, si vous êtes en effet ce maître célèbre, ne vous raillez point; car, voyez-vous, ce serait vous jouer de ma raison et de ma vie.

— Jeune homme, je parle sérieusement, et si mes paroles, toutes graves et toutes solennelles qu'elles sont, ne pouvaient vous convaincre, regardez les larmes d'admiration qui mouillent les yeux de ce cavalier à l'aspect de votre œuvre. Du reste, je vais vous donner des preuves que tout ceci n'est point un rêve. La reine-mère, madame Catherine de Médicis, m'a commandé un Christ pour son oratoire; je dois lui en présenter le modèle sous huit jours, et je comptais en com-

mencer demain l'ébauche. C'est vous que je charge de ce travail. Le Christ doit être modelé de grandeur naturelle et sur la croix. J'ai reçu de la reine cinquante pièces d'or, en voici la moitié; vous aurez le reste demain. Quand il s'agira de couler votre œuvre en bronze, nous reparlerons d'argent. Voyons, ces conventions-là vous arrangent-elles?

Le nain tremblait de tous ces membres et portait tour-à-tour des regards pleins de surprise et d'égarement sur Jean Goujon et sur Torquato; la sueur ruisselait sur son visage, et il lui avait fallu s'adosser contre la muraille, car ses jambes ne le soutenaient qu'avec peine.

— Dieu et la très-sainte Vierge vous bé-

nissent, maître, pour les paroles que vous venez de me dire; car vous venez de m'apporter la première joie véritable que mon cœur ait jamais éprouvée. Pauvre enfant difforme, recueilli dans l'eau d'un fossé, ma triste jeunesse s'est écoulée jusqu'ici dans la misère et dans l'abjection... Hélas! les misérables auxquels je dois la vie ne se sont que trop cruellement payés à mes dépens de ce fatal bienfait! de mauvais traitements, des coups, du mépris et de honteuses spéculations sur ma laideur et mes infirmités, voilà ma vie jusqu'à présent!... On riait quand on me voyait manier de la terre et parler de votre art sublime, et voilà que cet art devient le mien, maître! voilà que vous me voulez accepter pour votre élève! Voilà que vous me confiez un travail que la reine vous avait commandé! Je ne sollicite plus qu'une grâce

de Dieu, c'est de ne point succomber à la joie, c'est de vivre pour jouir de tout ce bonheur. Alerte! mon Tristan, voici les bons jours qui nous arrivent. Alerte! unique ami de mes jours d'épreuves! Plus de manége public, plus de honte pour nous! Tu deviens le cheval d'un cavalier libre; tu deviens l'ami d'un statuaire! Relève ta tête! tu n'appartiens plus à un baladin, tu n'es plus un baladin, Tristan! Pardonnez-moi, messeigneurs, mais c'est que la joie m'enivre! et puis Tristan a été si longtemps mon unique ami!...

Et il tomba épuisé, hors de lui, aux pieds de Jean Goujon.

— Livrez-vous en liberté à vos émotions... Je viendrai vous revoir avant deux jours;

mais avant de nous séparer il faut au moins que je sache votre nom ; comment vous appelez-vous?

— Mon nom? Est-ce que les enfants trouvés ont un nom? Est-ce que les baladins ont un nom? Ils m'appellent *phénomène vivant,* voilà tout. Je n'ai point d'autre nom pour les maîtres dont je suis l'esclave, pour les spectateurs que ma présence effraie, et qui achètent le droit de me huer ou de m'applaudir quand je risque ma vie pour les amuser.

— Eh bien! ce nom deviendra célèbre, si nous ne t'en pouvons trouver un autre que tu puisses porter légalement, répliqua le statuaire, se rappelant les conjectures de Téodore de Bèze.

Phénomène prit les mains de Jean Goujon dans ses mains longues et velues.

— Est-ce que vous êtes le génie de ma destinée, lui demanda-t-il ? Est-ce que les paroles que vous venez de dire font allusion à des événements dont la vieille bohémienne qui m'élevait a laissé parfois échapper quelques mots? A l'entendre, je n'étais point un enfant vulgaire; mes vêtements, quand on m'avait trouvé dans un torrent, étaient riches et armoiriés; si quelque grand courroux n'était pas à redouter pour moi, ajoutait-elle, ta fortune et la mienne pourraient devenir brillantes, inouïes !

— Ce n'est point moi qui dois vous parler de ces choses, mon ami, quoique à vrai dire

il m'en soit revenu quelques paroles. Mais qu'importent pour vous le rang et la fortune, puisque la Providence vous a départi le plus grand, le plus merveilleux de ses dons, le génie! puisqu'elle vous a mis sur mon chemin pour que je vous conduise à l'indépendance et à la gloire? Adieu. Je vous reverrai bientôt. Et il sortit emmenant son compagnon.

Resté seul, Phénomène se couvrit le visage des deux mains et demeura plongé quelques instants dans une méditation profonde, car tout ce qu'il venait de voir, tout ce qu'il venait d'entendre bruissait confusément dans sa tête brûlante. Tout-à-coup il se leva, saisit de la terre glaise, et se mit à établir, avec une rapidité merveilleuse, le Christ dont lui avait parlé Jean Goujon. Quand l'obscurité disparut devant l'aube, quand les premiers rayons

de l'aurore vinrent jeter la splendeur de leur pourpre à travers les fenêtres mal closes, déjà la statue commençait à représenter un ensemble plein d'énergie, et l'on pouvait comprendre dans cette ébauche une pensée puissante et féconde !

Phénomène, satisfait du travail qu'il avait produit durant sa veille, frappa gaiement l'une contre l'autre ses deux larges mains; puis il se tourna vers Tristan qui, tout étonné de voir son maître debout à pareille heure, le regardait d'un air qui semblait demander l'explication de tout cela.

— C'est le talisman qui doit changer notre destinée, mon bon cheval ! c'est une statue

qui doit être présentée à la reine-mère et qu'elle placera dans son oratoire. Je ne briserai point cela après l'avoir achevé, comme j'en avais l'habitude pour mes autres ouvrages. Non, Tristan! mon maître Tristan, des fondeurs, des ouvriers habiles viendront l'enlever avec précaution pour la couler en bronze, en vrai bronze, contre lequel le temps ne pourra rien; en bronze qui durera des siècles et sur lequel on lira le nom de ton maître Phénomène, ce nom pauvre et bafoué. Sans compter que nous avons de l'or, et que vous recevrez tout-à-l'heure, vous Tristan, une double ration d'avoine, une couverture bonne et chaude pour vous envelopper, et de la litière jusqu'aux genoux. Et ne croyez pas que je vous reprenne mon pourpoint pour m'en couvrir, Tristan! non, sur mon âme! Fi du manteau et des habits de baladin! Je veux les

jeter au feu pour porter les vêtements que porte tout le monde. Je n'aurai plus les longs cheveux qui me rendent effroyable, je taillerai ma barbe comme ce beau jeune homme qui faisait hier compagnie à Jean Goujon. Hélas! Tristan, je ne serai jamais élégant, charmant comme lui, mais du moins je ne resterai plus un objet de dégoût et d'horrible curiosité! Et puis la gloire! la gloire, vois-tu, Tristan, cela rend beau! La gloire! de la gloire à moi! Mon Dieu, tant de bonheur est-il vrai? Mes rêves les plus impossibles vont se réaliser! Je sors de la fange pour monter au ciel! O Tristan! mon noble Tristan, que la miséricorde de Dieu est grande et que ses vues sont infinies.

Phénomène, après avoir tendrement embrassé le cheval qui retourna gravement à son

râtelier, prit trois ou quatre pièces d'or que lui avait données la veille Jean Goujon , et s'enveloppa de son manteau; car il ne put se résoudre à sortir avec ses habits de baladin, les seuls qu'il possédât.

Une heure après, il revint, portant un paquet d'habits et accompagné de deux hommes chargés de provisions pour lui et de foin et d'avoine pour Tristan. Les portefaix sortis, Phénomène donna la provende à son cheval, prit lui-même quelque aliment et se remit à l'œuvre avec ardeur.

VIII.

CHEZ LA REINE.

Le lendemain de la soirée où Théodore de Bèze avait conduit au manége du *phénomène vivant* ses trois amis et Jeanne, le ministre, après avoir reçu la confidence de ce que leur avait dit la veille le jeune homme, suivait pensif le chemin du Louvre, s'ingéniant à trou-

ver les moyens de faire éclater plus sûrement sur la tête du baron des Adrets l'orage qu'il y avait amassé. Telle était la force de sa préoccupation qu'il en oubliait de guider sa mule et qu'il la laissait marcher presque au hasard... Tout-à-coup l'animal trébuche, tombe et entraîne son cavalier dans sa chute, tandis que de bruyants éclats de rire partent autour d'eux. Théodore de Bèze lève les yeux : c'était le jeune roi Charles IX qui, d'un coup de son épée, venait de décapiter la mule.

En reconnaissant Théodore de Bèze et surtout à la vue du mécontentement exprimé par le visage austère du ministre, le roi mit trève à sa gaieté et se joignit à ses pages pour relever le vieillard.

— Excusez-moi, mon père, lui dit-il, mais

je n'aurais jamais pu soupçonner que ce grand chapeau qui vous couvrait le visage cachait la physionomie respectable de l'un de nos plus chers et plus amés sujets... Votre monture tendait le cou de façon si complaisante que, par une réminiscence des jeux de ma jeunesse, je n'ai pu résister à la folie de la décoller d'un seul revers d'épée. Du reste, cette aventure si mauvaise pour vous devient bonne pour moi, car elle va me procurer, ainsi qu'à la reine ma mère, le plaisir de vous garder une heure ou deux au Louvre, plaisir que vous ne nous accordez que trop rarement. Donnez-moi le bras et venez, tandis que mes pages choisiront pour vous, dans mes écuries, les deux meilleures de mes mules en échange de celle qui n'est plus. *Requiescat in pace.*

En parlant ainsi, Charles obligeait Théodore à s'appuyer sur le bras qu'il lui présentait et le conduisit dans les appartements de la reine, qui reçut le chef de l'église réformée avec une grâce extrême.

— Quelles pensées sérieuses, mon père, vous préoccupent au point de ne vous pas laisser voir notre royal et folâtre fils, demanda-t-elle? d'ordinaire il fait assez de bruit pour que personne n'ignore sa présence.

— Un grand crime à réparer, un acte de justice à réclamer de Votre Majesté, madame.

— Dites le nom du coupable, reprit la reine; vous nous êtes trop cher, messire de

Bèze, pour que son rang et son crédit, quels qu'ils soient, puissent le dérober à notre courroux.

Ces paroles furent prononcées avec une chaleur et une apparence de bonne foi dont le vieillard eût été dupe sans l'imperceptible sourire, plein de fiel et de raillerie qui les accompagnait; il feignit néanmoins de les croire sincères et répondit :

— C'est contre le baron des Adrets que je viens vous réclamer justice.

Cette fois, une joie franche éclata dans les yeux de la reine, et elle échangea rapidement avec Charles IX un regard de triomphe et de vengeance.

— Parlez! messire! nous vous écoutons comme si nous jugions sur notre lit de justice.

— C'est au nom du fils de sa femme que je parle; au nom du véritable héritier de la baronnie de Montélimart. J'accuse le baron des Adrets d'avoir lâchement assassiné ce jeune homme et de s'être emparé par dol de ses domaines.

Ensuite Théodore de Bèze raconta longuement de quelle façon il avait découvert l'existence de Raoul parmi les bohémiens, comment la fidèle Jeanne l'avait reconnu, et les paroles que le jeune homme avait dites la veille au soir à Jean Goujon et à Torquato.

Je n'ai point voulu me mettre en rapport

personnel avec ce jeune homme, afin que la vérité puisse éclater dans toute sa force. Que Votre Majesté fasse amener devant elle, d'une part le baron Raoul et sa nourrice, de l'autre le baron des Adrets et sa femme que je sais tous les deux arrivés à Paris; que ni les uns ni les autres ne soient prévenus à l'avance de cette entrevue; le ciel et votre sagesse feront le reste.

— Soit! dit la reine, qui voyait à cela le double plaisir d'une scène de commérage et d'intrigue, jointe au plaisir de se venger du baron des Adrets, contre lequel l'animait un sentiment bien visible de haine. Que l'on fasse venir le grand-prévôt du palais!... Maître, rendez-vous sur-le-champ au logis de messire de Bèze; vous y trouverez une femme nommée Jeanne que vous ferez amener ici, sans

qu'elle puisse communiquer avec personne. Pendant ce temps-là une autre escouade de vos cavaliers ira quérir le bateleur nommé *Phénomène vivant*, dont la demeure est près de la fontaine des Innocents et l'amènera également ici. Enfin, vous ferez remettre au baron des Adrets cet ordre que le roi va signer de sa main, et qui ordonne audit seigneur baron de comparaître sur-le-champ en notre présence, lui et son épouse. Allez.

Le grand-prévôt reçut l'ordre signé de la main du roi et sortit.

Quand il se fut éloigné et qu'elle eût vu, sur son invitation, le ministre Théodore de Bèze passer dans une chambre voisine, Catherine de Médicis et Charles IX se livrèrent

à un rire dont l'expression avait quelque chose d'infernal.

— Bons huguenots! dit la reine, ils viennent se livrer à nous les uns et les autres. Ce baron des Adrets, moitié protestant et moitié catholique, qui deux fois a fait abjuration de chacune de ces deux croyances, refusait naguère de prendre avec nous parti contre les réformés dans le grand coup de demain soir. Il ne peut, disait-il, tirer l'épée contre ceux qu'il appelait encore il y a peu de jours du nom de frères. Beau scrupule dans un assassin d'enfant et dans un voleur de baronnie! Il faudra bien qu'il y vienne maintenant, ou sur mon âme, Charles, nous lui reprendrons ses domaines pour les jeter à celui dont parle Théodore de Bèze, en fût-il réellement ou non le véritable ayant-droit. Si cet homme

est catholique, tant mieux; s'il est protestant nous en hériterons bientôt.

Tandis qu'elle parlait de la sorte, son œil reluisait comme l'œil d'un tigre qui sent une proie.

IX.

LA STATUE.

Au moment où une crise si décisive se préparait dans sa destinée, Phénomène, tout entier à l'œuvre que lui avait commandée Jean Goujon, avait fait venir un modèle et travaillait avec une activité qu'il n'avait jamais éprouvée, même dans ses plus ardentes

heures d'enthousiasme. Le sang empourprait son visage; des flots de sueur baignaient son front, et sa respiration entrecoupée sortait avec peine de sa large poitrine. A chaque instant il détruisait ce qu'il venait de faire, car rien ne pouvait le contenter, et la terre semblait rebelle sous ses doigts. Peu à peu, cependant, la statue prit une forme, et, quand le soir approcha, l'artiste, plein d'inspiration, achevait de l'ébaucher.

Alors il se recula de quelques pas et considéra son ouvrage... Bientôt à l'expression animée de ses traits succéda l'abattement le plus profond, et il jeta là son ébauchoir.

— Cela ne vaut rien, soupira-t-il; j'ai fait un homme et non pas un Dieu! j'ai fait un

vivant et non point un moribond. Quand il verra cela, Jean Goujon sourira de pitié et dira : « Je me suis trompé : cet homme n'est « bon qu'à sauter sur des chevaux! Oh! malheur! malheur!

— Maître, dit le modèle en reprenant les vêtements dont il s'était dépouillé pour poser devant le statuaire, faudra-t-il revenir demain?

— Entre ce passage de la vie à la mort, continua Phénomène sans l'entendre, il doit exister de mystérieuses douleurs, de sublimes effets que l'art ne peut deviner et qu'il saurait à peine reproduire... Il me faudrait aller étudier ces merveilles au lit de quelque

malade!... Oui, je le sens! si ma statue était exécutée comme je le comprends, si l'existence et le trépas se lisaient à la fois sur ces membres palpitants, si la tête s'inclinait réellement pour expirer, alors je surprendrais le secret de la nature et j'enfanterais une œuvre grande et vraie... Allons, pose, dit-il durement au modèle qui commençait à se vêtir. A bas ces habits!

Le modèle regarda Phénomène et eut peur.

— Voici la nuit qui paraît, maître, et je suis bien fatigué.

— Pose, te dis-je, et tâche d'exprimer dans tous tes membres la douleur de la

mort... Rien! rien! il ne sent rien! Et l'heure s'avance! et le temps se perd! Et je le comprends, je ne produirai rien! J'espérais de la gloire, je ne recueillerai que de la honte! Demain Jean Goujon m'accablera de mépris et de pitié! Allons donc, misérable! pose comme je te l'ordonne, et redoute tout de moi.

Le modéle, pâle et tremblant, s'efforça d'obéir; mais telle était sa terreur qu'il tomba sans connaissance.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du statuaire.

— C'est cela! s'écria-t-il. Oh! comme la défaillance court dans ces membres, comme

la face s'est décomposée! Voilà ce que je voulais! A l'œuvre! à l'œuvre!

Et il se mit à travailler avec une promptitude et un bonheur merveilleux... Encore un peu de temps, et la statue était finie, quand le modèle sortit de son évanouissement.

— Reste là! lui cria Phénomène, reste là sans remuer.

Mais le modèle éperdu de terreur se releva et voulut fuir.

— Reste, je te l'ordonne, répéta l'artiste en le saisissant.

— Laissez-moi! A l'aide! Au secours!

— Ma statue ne sera point finie! hurla le nain en saisissant la pauvre créature dans ses larges mains. Reste, ou tu es mort.

Un frisson convulsif parcourut tous les membres de l'infortuné.

— Au secours! bégaya-t-il en se débattant! au secours!

Durant cette lutte, Phénomène avait saisi un poignard qu'il tenait levé sur la poitrine du modèle... Soit que ce dernier se fût jeté sur le fer, soit que le statuaire l'eût frappé, un bruit sourd se fit entendre, suivi d'un soupir, et un cadavre vint tomber sanglant aux pieds de l'artiste... Phénomène alors, hors de lui, éperdu, dans un affeux délire,

reprit son ébauchoir et se mit à travailler devant ce corps qui se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Cela durait depuis près d'un quart d'heure quand il entendit heurter à sa porte et qu'il vit reluire, à travers les fenêtres de son logis, la rouge clarté de torches nombreuses.

— Ouvrez, c'est au nom du roi! lui disait-on.

A ces voix Phénomène revint à lui... Il comprit toute l'étendue de son crime, et, par un mouvement machinal de remords et de terreur, il alla se réfugier derrière son cheval et se cacha dans la litière, tandis que, las de

heurter en vain, les gens du prévôt prenaient le parti d'enfoncer la porte.

Le premier objet qui frappa leurs regards fut le cadavre du modèle qui gisait au milieu de la chambre.

— Un meurtre! horreur! s'écria le chef de l'escouade, un meurtre! Que l'on entoure la maison de manière à ce que l'assassin ne puisse s'évader. Monseigneur le prévôt du Louvre avait sans doute connaissance de ce crime lorsqu'il nous envoyait ici pour saisir le traître bohémien. Pris en flagrant délit, une bonne corde en fera prompte justice. Commencez les recherches, et n'oubliez pas de visiter cette litière épaisse.

En donnant cet ordre il s'avançait lui-même vers le refuge de Phénomène, dont il ne tarda point à découvrir le visage pâle et défiguré.

— Voici le coupable; emparez-vous-en, s'écria-t-il, et il voulut lui-même donner l'exemple à ses archers. Mais une ruade de Tristan brisa la poitrine du premier qui s'avança. Puis le terrible animal, sans cesser de faire de son corps un rempart à son maître, mit hors de combat, par ses coups de pieds et par ses morsures non moins funestes, cinq autres hommes et le chef lui-même. C'était quelque chose de grand et d'épouvantable à la fois que de voir ce cheval monstrueux bondir au milieu des gens armés qu'il renversait et foulait sous ses larges pieds. Revenu de sa

première stupeur, Phénomène vint en aide à son défenseur; alors commença une bataille en règle, durant laquelle on n'entendit plus que les hennissements du cheval, les cris de Phénomène, les plaintes des blessés et les détonations d'arquebusades... Après une lutte longue et désespérée, la victoire finit par rester au nombre : Tristan, percé de deux ou trois balles, tomba mourant aux pieds de son maître, et ce dernier, dans les mains duquel s'était brisé le poignard, seule arme qu'il eût, fut saisi, garotté et emmené au Louvre, au milieu des vociférations du peuple, que le bruit du combat avait amené de toutes parts.

Le baron des Adrets ne parut point surpris

du message qui lui enjoignait l'ordre de se rendre sur-le-champ, avec sa femme, en présence du roi. Le matin, en se séparant de la reine-mère, il avait lu dans les yeux de celle-ci qu'une prompte vengeance suivrait le refus dont il s'était courageusement armé pour repousser une horrible proposition ; car, tout cruel qu'il était, ce seigneur ne restait pas étranger à une sorte de générosité qui ne se taisait que devant de graves intérêts personnels.

Mais s'il n'éprouvait point de surprise, en revanche la plus cruelle inquiétude le poignait, et il redoutait d'autant plus le coup dont il allait être frappé qu'il ne le prévoyait pas, et que, par conséquent, il ne savait comment le parer. Toutes ses conjectures n'arrivaient à rien de réel. Il ne comprit la

vérité que seulement en présence de Jeanne.

—Il s'agit de Raoul, se dit-il; cette femme sait comment je me suis débarrassé de l'enfant et a tout dit. Il me reste à savoir comment elle a pu arriver jusqu'ici. Ah! j'aperçois Théodore de Bèze; tout s'explique maintenant... Il l'a voulu! malheur à lui! car je sais le moyen de détourner l'orage de dessus ma tête pour le faire éclater sur celle des insensés qui croient me perdre.

Cependant le roi et la reine prenaient silencieusement place sur un trône, tandis que Théodore de Bèze se tenait à leur droite, cachant à demi Jean Goujon, le jeune Italien Torquato et Michel de Montaigne qu'il avait amenés avec lui. Le baron des Adrets et sa

femme s'assirent de l'autre côté; Jeanne resta dans le milieu de la salle, courageuse et sans que la présence d'une si redoutable assemblée l'intimidât le moins du monde.

— Baronne des Adrets, dit la reine, nous vous invitons à lever votre voile et à nous dire si vous reconnaissez cette femme.

Ce fut le baron qui découvrit le visage de sa femme, car elle restait immobile et sans entendre.

A la vue de ces traits pâles, immobiles et d'une étrange beauté, un sourd frémissement se répandit parmi les spectateurs; Jeanne tomba aux pieds de sa maîtresse.

— Oh! madame reconnaissez-moi, s'écria-t-elle, car il s'agit de votre fils, du pauvre enfant dont les malheurs vous ont été déjà si funestes. Reconnaissez-moi, madame, reconnaissez-moi!

Aucune émotion n'altéra l'immobilité de cette figure glacée, elle n'abaissa même pas les yeux vers celle qui lui parlait.

— Et moi, madame, ne me reconnaissez-vous point? demanda Théodore de Bèze. Ne vous rappelez-vous point le jour où je bénis votre mariage dans le château de Rochecorbon?

La statue vivante ne fit pas un mouvement.

— Peut-être un autre personnage sera-t-il plus heureux, dit le roi qui prenait à cette scène tout l'intérêt qu'on prend à une péripétie de roman; holà !

A ces paroles un rideau se leva et Phénomène fut introduit. D'abord ébloui par la lumière et surpris de se trouver ainsi tout-à-coup en présence de la reine et du roi qu'il reconnut, le nain, d'ailleurs vivement troublé par le crime qu'il venait de commettre et par la lutte soutenue contre les gens de justice, porta lentement autour de lui des regards effarés. Mais quand Jeanne en pleurs s'avança vers lui et cria :

— Raoul !

Il oublia tout et se jeta dans les bras de sa nourrice.

— Vous! dit-il, vous! Jeanne! Oh! je vous reconnais! Ma tête brûle de mille souvenirs que la souffrance plus encore que le temps en avait effacés. Jeanne! ma bonne Jeanne!

La reine-mère et le roi s'agitaient sur leurs siéges; Théodore de Bèze triomphait; Jean Goujon et Torquato essuyaient des larmes; Montaigne se tenait caché derrière ses compagnons; le baron des Adrets semblait tout-à-fait désintéressé à cette reconnaissance.

Lorsque Raoul put se détacher des étreintes de Jeanne, il regarda les personnes qui l'entouraient; quand il se trouva devant le

baron, la colère et la haine contractèrent son visage.

— Voici mon assassin! voici le lâche qui m'a jeté du haut d'un rocher dans... Il n'acheva pas, car il venait de voir sa mère!... La parole expira sur ses lèvres tremblantes; il tomba sur ses genoux, étendit les mains vers elle et voulut dire : « ma mère », sans trouver la force d'articuler ce mot.

La baronne tourna les yeux vers lui.

D'abord rien n'altéra la morne impassibilité de ses traits, et l'on pouvait même croire que le regard qu'elle tenait attaché sur Raoul ne le voyait point; mais quand le malheureux jeune homme put balbutier enfin :

— Ma mère!

Quelque chose d'étrange se passa en elle : de longs frissonnements agitèrent tout son corps; par un geste rapide elle porta les deux mains à son front, comme si quelque subite douleur le déchirait! puis elle tomba sans connaissance.

— Ma mère! répétait Raoul en la soutenant, ma mère! ma mère! un regard, un seul regard pour votre fils!

Il l'obtint ce regard; car revenue de cette émotion terrible, elle pencha la tête sur l'épaule de Raoul et se mit à pleurer abondamment. C'étaient les premières larmes

qu'elle versait depuis le jour des fatals évènements de Rochecorbon.

Jeanne à deux genoux remerciait Dieu et les saints du miracle qu'ils venaient d'opérer.

— Eh bien! baron des Adrets, que dites-vous de tout ceci?

— Je dis que ce jeune homme est le baron Raoul de Montélimart, dont je n'avais pu jusqu'ici découvrir le sort.

— Ah! fit la reine surprise du calme et du sang-froid montrés par le baron. Et vous en êtes satisfait?

— Pourquoi non, madame? Son retour près de moi doit être béni, puisqu'il rend tout-à-fait la raison à celle qui n'en a été que trop longtemps privée! Venez, mon fils! je vous tends la main!

— Vous! vous! mon assassin?

— N'avez-vous jamais versé de sang, jeune homme, pour vous montrer si sévère? demanda d'une voix solennelle le baron, auquel Montaigne avait trouvé moyen de glisser tout bas quelques paroles... C'était le récit du meurtre commis par Raoul.

A ces mots, qui lui rappelaient son crime de tout-à-l'heure, Raoul frémit de tout ses membres et baissa la tête.

— Sire, continua le baron, et vous, madame, je viens à deux genoux vous demander la grâce du jeune baron de Montélimart qui, dans un moment de délire, a frappé d'un coup de poignard un manant qui lui servait de modèle. Vous ne voudrez point appesantir votre justice sur celui que la Providence a sauvé de tant de périls; vous ne voudrez point me mettre dans l'impossibilité de réparer envers lui des torts que je ne me reproche que trop.

— Il sera fait selon ses désirs, n'est-ce pas mon fils Charles? répondit la reine qui, tout en parlant au roi, cherchait à lire sur le visage du jeune baron ce qui se passait dans le cœur du jeune homme. Nous octroyons des lettres de grâce pleine et entière au baron Raoul de Montélimart.

— Toute une vie de pénitence ne suffira point pour expier mon crime, répondit Raoul; ce n'est point pour moi que je remercie Votre Majesté, c'est pour ma pauvre mère, c'est pour Jeanne! ma fidèle Jeanne!

— Vous parliez de pénitence, jeune homme, votre intention serait-elle d'entrer dans un couvent?

— Je ne le puis, madame, j'appartiens à la religion réformée.

La reine regarda le baron des Adrets et comprit tout.

— Merci pour tous les bienfaits que j'ai

obtenus de Votre Majesté depuis ce matin, dit-il avec amertume en s'agenouillant devant le trône; vous pouvez être sûre, madame, de mon obéissance sans borne.

Il appuya sur cette dernière phrase et reprit :

— Baron Raoul, retournez à mon logis avec votre mère et Jeanne! Les ordres de Sa Majesté la reine, que j'ai reçus ce matin, me retiendront hors du logis jusqu'à demain minuit; alors vous me reverrez. Quant à vous, messire Théodore de Bèze, je vous dois une vive reconnaissance pour votre zèle en cette affaire, et je vous en donnerai bientôt, je l'espère, des preuves, ainsi qu'à vous, maître Jean Goujon. Vous m'avez servi en croyant

me nuire; n'importe l'intention, puisque les résultats sont heureux ! Adieu.

Il y avait tant d'apparence de bonne foi dans la manière dont il s'exprimait que le ministre et le statuaire sortirent convaincus de la sincère reconnaissance du baron; Montaigne les suivit.

— Souvenez-vous de mon conte du loup et de l'agneau, dit-il; partez sur l'heure tous les deux, quittez Paris et gagnez en toute hâte quelque ville forte au pouvoir des protestants.

Et il disparut.

Jean Goujon haussa les épaules et se rendit

à son atelier du Louvre, où il comptait coucher, pour se mettre le lendemain de bonne heure à la besogne.

Théodore de Bèze, frappé des paroles de Montaigne, rentra chez lui, se couvrit des vêtements de cavalier dont il s'était affublé pour aller l'avant-veille au manége, monta sur le meilleur cheval de son écurie et partit pour Rochecorbon, escorté par quatre serviteurs dévoués.

Le lendemain dans la nuit, — la nuit de la Saint-Barthélemy ! — deux hommes, le chaperon couvert de larges croix blanches, se rencontrèrent aux environs du Louvre ; ils se reconnurent et se hâtèrent de s'accoster ; tous

les deux étaient pâles d'effroi et d'horreur. C'était Montaigne et Torquato.

— Je n'avais que trop prévu cette horrible nuit, dit Montaigne en prenant le bras du jeune Italien. Les insensés! pourquoi ne m'ont-ils point voulu croire? pourquoi ne se sont-ils pas enfuis à temps? Il faut néanmoins tâcher de sauver Jean Goujon, c'est pour cela que je suis sorti; car si je me montre prudent et raisonnable dans les chances ordinaires de la vie, je me sens du cœur et de la témérité quand il s'agit de la vie d'un ami.

— Qui vive! crièrent alors plusieurs voix; et les deux amis se virent entourés par une troupe de soldats furieux commandés par le

baron des Adrets. Celui-ci reconnut Montaigne.

— Arrêtez! arrêtez! Ne voyez-vous pas la croix blanche que portent ces deux gentilshommes! Dailleurs ils sont de mes amis les plus dévoués... Nous voïlà quittes, seigneur de Montaigne. Vous m'avez rendu service en m'engageant à faire bonne mine à mauvais jeu et en m'apprenant l'assassinat commis par Raoul, ce qui rendait ma partie facile à jouer; en échange, je vous sauve la vie. Je vous le répète, nous voilà quittes. Je vais régler mes comptes avec les autres; Théodore de Bèze est parti depuis hier, j'en suis fâché; mais il reste encore une importante curée à faire pour ces bons levriers de chasse. A mon hôtel, maintenant, soldats! Surtout n'enfoncez point les portes, voici les clefs.

La foule armée suivit le baron et entraîna Montaigne et Torquato dans son torrent impétueux.

On s'arrêta devant l'hôtel du baron, où des soldats pénétrèrent aussitôt... Tout-à-coup un cri se fit entendre, et trois personnes parurent sur le balcon se débattant au milieu des assassins. C'était Raoul percé de plusieurs coups de poignards; c'était sa mère et Jeanne qui s'attachaient à lui. Raoul et sa mère furent bientôt précipités sur le pavé et tombèrent aux pieds du comte des Adrets. Jeanne seule resta sur le balcon.

— Sauteuse! voyons si tu réussiras mieux ici qu'à Rochecorbon, lui cria des Adrets ivre de carnage et de colère.

Jeanne se signa.

— Je suis catholique, dit-elle, catholique comme ma noble maîtresse que vous venez d'assassiner! vous, son mari, vous qui deviez la protéger. Vous n'avez point de droit sur ma vie; mais puisque mon jeune maître n'est plus, puisqu'il gît là près de sa mère, il est de mon devoir de fidèle servante de les rejoindre! Adieu, baron! à vous l'enfer, à moi le ciel!

A ces mots elle se précipita et vint expirer sur le corps inanimés de Raoul et de sa mère (1).

---

(1) On voyait, avant la révolution de 1793, dans une des

Quand Michel Montaigne et Torquato, après s'être dérobés à ces scènes effroyables, purent enfin regagner le Louvre pour tâcher d'arriver jusqu'à Jean Goujon, il était trop tard; le roi Charles IX venait de frapper de son arquebuse le célèbre statuaire qui travaillait sur un échafaudage.

---

salles du Louvre, un Christ en Bronze, de grandeur naturelle et d'une admirable exécution. Ce Christ, attribué par le vulgaire à Jean Goujon ou à Michel-Ange, quoiqu'il fût impossible de confondre cependant les manières si dictinctes de ces deux maîtres, portait sur l'aile gauche de la croix qui le soutenait ce seul mot : *Phénomène.* Longtemps on fut sans s'expliquer la signification de ce mot, qui n'était autre chose sans doute que la signature de Raoul de Montélimart dit *Phénomène.* Quoi qu'il en soit de cette explication, le Christ du Louvre fut fondu en 1794 avec les cloches des églises et transformé en canon.

Montaigne et Torquato se regardèrent avec terreur et consternation.

— Adieu! dit le jeune Italien en serrant la main de Montaigne, adieu! je veux quitter aujourd'hui même cet horrible pays où l'on assassine au nom du ciel. Je retourne dans ma belle Italie, à Ferrare, près de la princesse Eléonore d'Este. Là, sans doute, le bonheur et la gloire rendront moins amers les souvenirs que j'emporte de la France. Adieu! ne nous reverrons-nous jamais dans ma patrie?

— Je l'espère, répliqua Montaigne. Dès que ces temps de discorde me le permettront, j'irai vous y visiter. Adieu.

Ils se revirent en effet à quelques années de là, en Italie et à Ferrare : ce fut dans un hopital de fous.

Un de ces fous se nommait Torquato Tasso.

LE FILS

DE LA

MARCHANDE DE GAUFRES.

I.

L'ACTE DE FOI.

A NICASIUS DE KEYSER.

A vous, mon cher Nicasius, cet épisode de l'histoire de notre grand Terburg! A vous, mon frère de Flandre, à vous qui déjà célèbre à vingt-cinq ans, commencez à rendre à la vieille école d'Anvers toute son antique

splendeur! Vous n'accuserez pas d'exagération romanesque mon récit, car déjà l'histoire de votre jeunesse, à vous qui ne faites que la commencer, égale au moins, en merveilleux et en naïveté, tout ce qui va suivre des aventures de l'artiste célèbre..... Pauvre petit berger, perdu dans les polders de Santvliet, ne meniez-vous point paître, il y a bien peu d'années, un troupeau de quelques moutons sur les rives où s'en vient mourir l'Escaut? Sans avoir jamais vu une ville, sans connaître d'autre langue qus le patois brabançon, vous passiez vos journées à dessiner, sur le sable, des figures que le flot venait effacer à l'instant, et vous poussâtes des cris de joie, lorsqu'un matin un peintre, amené près de vous par le hasard, vous donna du papier, des crayons, et vous en enseigna l'usage! Puis, à quelques semaines de là on

vit arriver à Anvers un bel enfant, aux yeux bleus et aux cheveux blonds qui tenait à la main un dessin, et qui demandait en flamand *où l'on apprenait à devenir peintre?* Le sourire de ses lèvre roses, la candeur de son visage, la régularité de ses traits ingénus, la merveilleuse exécution du dessin qu'il montrait, intéressèrent au jeune garçon. On lui donna du pain et un asile; il ne retourna pas dans les polders... Et quelques années après, tout le petit village de Santvliet, en habit de fête, des rameaux verts à la main, suivait, au bruit des cloches et de la mousqueterie, son curé qui allait recevoir, sur la limite de la paroisse, le peintre auquel on devait une grande page historique dont s'émerveillait la Belgique entière : la *Journée des éperons!*.... Et le roi Léopold vous serrait la main en vous

parlant de gloire! Et vous versiez des larmes de joie, mon noble Nicasius.

Aujourd'hui, vous avez fait, de la cabane de votre père, une heureuse et riche ferme. Enfermé dans l'antique église de la Vieille-Boucherie devenue un atelier, vous travaillez avec la persévérance que donne la conscience du génie. L'histoire *du Fils de la marchande de gaufres,* vous paraîtra toute simple, à vous, mon cher Nicasius, tandis qu'à Paris, sans doute, il n'est point de jeune fille même qui ne l'accusera d'invraisemblance et de romanesque. Car ici, le mariage consiste en une opération de commerce qu'il faut conclure en six semaines... C'est là un lieu-commun que chacun sait et accepte, jusque dans les pensionnats de demoiselles... Lisez donc cette

légende, mon Nicasius, lisez-là le soir, assis près de votre femme! Apprenez-lui le nom d'un ami, comme vous enfant de la Flandre, mais qui, moins heureux que vous, au milieu des découragements de la vie artistique, n'a point, pour se consoler, de rêves d'amours, d'espérance et de bonheur! Hélas! ici, l'on appartient tout entier au moment présent, sans pouvoir ni se remémorer le passé, ni se tourner vers l'avenir. Ici, hier a cent ans, et l'on n'ose jamais croire à l'existence de demain; on ne vit pas même au jour le jour, on vit au quart-d'heure le quart-d'heure!

Jamais procession du saint-sacrement, jámais combat de taureaux n'avait rassemblé sur la place de Madrid autant de monde

qu'il s'en trouvait le 13 décembre 1598. De tous côtés, des groupes de bourgeois, en habits de fête, et des bandes de montagnards avec leurs costumes pittoresques, arrivaient précipitamment et se disputaient les places d'unamphithéâtre immense, malgréle soleil de feu qui tombait d'aplomb sur cet amphithéâtre. A l'entour du vaste cirque, bâti en planches et improvisé en cinq jours, s'élevaient des barraques et des tentesdans lesquelles des marchands fabriquaient et vendaient toutes sortes de comestibles et de rafraîchissements propres à calmer la faim des curieux, et à rendre moins ardentes leur soif. Mais telle était la préoccupation générale, que peu de personnes songeaient à faire des emplètes chez ces industriels forains, étrangers, pour la plupart, et venus des villes voisines dans

l'espérance de faire, à Madrid, de bonnes affaires.

Tout-à-coup, un murmure unanime se fit entendre parmi la foule, et tous les regards se tournèrent du côté de la tribune royale. Un huissier venait d'en ouvrir les rideaux, et ces rideaux avaient laissé voir le roi Philippe II, entouré de sa famille et accompagné de son fils, l'infant don Philippe, destiné à lui succéder. C'était un étrange contraste que les deux visages de ces hommes, assis l'un à côté de l'autre, et qui semblaient deux symboles vivants, le vieux de la force et le jeune de la faiblesse. En effet, malgré les rides qui sillonnaient son front et qui se plissaient sur ses joues, malgré les traces visibles de souffrances physiques, violentes et fatales, on ne pouvait s'empêcher de subir

la puissance du regard froid, terne, mais aussi terrible que dominateur, de Philippe II. L'âge avait brisé sa taille sans la courber, et il y avait dans ses longues mains amaigries qui se posèrent sur la balustrade revêtue de velours rouge, quelque chose des grandes mains de Charles-Quint qui avait étreint, si longtemps et avec tant de force, le globe impérial et les destinées du monde. L'Infant, au contraire, petit, chétif, pâle, affaissé, quoiqu'il ne comptât guère plus de vingt ans, semblait, au premier abord et de loin, un vieillard plutôt qu'un jeune homme. Son œil timide ordinairement, abaissé vers la terre, ne s'élevait qu'à de rares intervalles et d'une façon furtive, pour errer çà et là, et se revoiler bientôt sous ses longues paupières. Lorsque le roi lui adressait la parole, et même seulement s'il se remuait quelque peu

dans la tribune, on voyait don Philippe tressaillir et chercher à réprimer le frisson qui parcourait tous son corps; enfin, tandis que le vieux monarque, le sourcil froncé et le poing crispé par les souffrances de la goutte qui le dévoraient en ce moment, regardait durement autour de lui, l'héritier du trône tournait entre ses doigts les grains d'un rosaire et balbutiait, de ses lèvres flétries, les paroles d'une oraison.

Sur ces entrefaites, on entendit des chants religieux commencer la prose lugubre du *Dies iræ, Dies illa;* des flots de moines de tous les ordres inondèrent l'intérieur du cirque; et quand il se furent agenouillés à un signe du grand-inquisiteur, debout dans une tribune élevée sur la même ligne que celle du roi, on vit paraître trente-trois mal-

heureux, coiffés du fatal san-benito, et revêtus de la robe ensoufrée que l'on mettait alors aux condamnés de l'inquisition destinés au supplice du feu.

Tandis qu'ils défilaient, enchaînés trois à trois, et qu'on leur faisait faire, à pas lents, le tour du cirque, deux femmes, placées dans une des tribunes réservées aux personnes de quelque importance, ou à celles qui avaient acheté ce privilége moyennant un écu d'or, contemplaient le lugubre spectacle. Leur émotion, bien plus que la couleur blonde de leurs cheveux et la blancheur éclatante de leur teint, attestait leur origine étrangère. Celle qui semblait la maîtresse pouvait compter vingt-quatre ans, et il était impossible de voir une beauté plus éclatante et plus accomplie que la sienne. Ses grands

yeux bleus, frangés de longs cils noirs, s'harmoniaient majestueusement avec un front vaste, couronné par une plantureuse chevelure blonde; l'attitude fière de sa taille souple, et admirablement porportionnée, la délicate perfection de ses mains, la somptuosité de ses habits de brocard, indiquaient une femme de haut rang. Au contraire, la jeune fille qui l'accompagnait, mignonne et délicate, ne montrait rien de l'imposante beauté de sa noble maîtresse, et plaisait par une grâce sans faste, accorte, fine et naïve. Elle avait grand'peine à retenir les larmes qui remplissaient ses yeux; la terreur faisait entrechoquer ses dents; tous ses membres tremblaient, et elle pensa défaillir quand la procession amena, sous la tribune, les condamnés parmi lesquels se trouvaient plusieurs jeunes filles et même des enfants.

— Oh! Madame l'archiduchesse, fit-elle en pâlissant. Quelle piteuse chose!

— Silence, Lydia, lui répondit la Dame, en employant aussi la langue allemande dans laquelle la jeune fille avait proféré sa lamentable exclamation. Silence, Lydia. Un seul mot, un seul témoignage de compassion peut éveiller l'attention sur nous et détruire nos projets.

— Par sainte Gudule! ne vaudrait-il pas mieux mener la vie d'une paysanne dans le pays de Groëtz ou dans notre paisible Flandre, que de venir chercher ici la grandeur! pensa Lydia. Mais elle garda cette réflexion pour elle, ferma les yeux et rassembla son voile autour de sa tête et sur ses oreilles, de

manière à ne rien voir et à entendre le moins possible de ce qui allait se passer.

La procession avait fait le tour de l'amphithéâtre et était venue s'arrêter en face des tribunes du roi et du grand inquisiteur. Alors une voix s'éleva parmi les condamnés:

— Sire, s'écria un de ses malheureux, sire, Votre Majesté ne me reconnaît-elle point ?

Philippe II, sans témoigner ni surprise, ni émotion, en s'entendant appeler ainsi, attacha son regards froid et dur sur celui qui venait de lui adresser la parole, et après l'avoir regardé quelque temps avec attention :

— Non, répondit-il, je ne vous reconnais pas.

— La captivité et les tortures m'ont donc bien changé; hélas! puisque Votre Majesté ne reconnaît point un de ses plus fidèles serviteurs, qui a servi bravement sous ses ordres en Picardie, et que vous aviez daigné remarquer aux siéges de Ham, de Noyon et de Saint-Quentin! Je suis Don Gaspardo de Sessa. Pouvez-vous être ainsi le témoin des tourments d'un fidèle serviteur? Sauvez-moi de cette mort cruelle que je n'ai point méritée.

— Quel est votre crime, demanda Philippe II?

— On m'accuse d'être protestant.

— Protestant! interrompit le roi : protestant! Si mon fils était aussi coupable que vous, je porterais moi-même le bois pour le brûler vif. Oui, ajouta-t-il, en se tournant vers le jeune prince qui se sentait défaillir, je deviendrais son propre bourreau.

Et il fit signe aux inquisiteurs de commencer.

N'attendez pas que je vous décrive l'horrible spectacle qui suivit le geste de Philippe II; les flammes du bûcher, les cris des suppliciés, étouffés par les chants des moines, l'attention et la joie cruelle de la foule. Il était six heures du soir quand tout fut accompli, et qu'après avoir vu jeter au vent ce qu'il restait des cendres des victimes, les spectateurs

se décidèrent à quitter leurs places et à regagner leurs logis.

Lydia et sa maîtresse, précédées de quatre valets et de deux pages qui leur ouvraient un passage à travers la populace, regagnèrent une magnifique litière qui les attendait non loin de la tribune, et se disposaient à regagner le logis, quand la jeune fille jeta tout-à-coup un cri desurprise, dans lequel l'oreille exercée de la jeune maîtresse reconnut au moins autant de joie que d'émotion. Elle porta les yeux autour d'elle et ne vit rien que des gens insignifiants et une barraque de toile, sur laquelle on lisait, écrite en espagnol et en flamand, cette enseigne :

A LA VIERGE MARIE,

FABRIQUE DE GAUFRES-COLICHES.

Une madone, peinte à l'huile sur une sorte de tableau, servait d'emblême parlant à cette boutique.

La comtesse Marguarita de Groëtz reporta rapidement ses regards, de la barraque sur Lydia, et vit au cou de la jeune fille un médaillon dans lequel se trouvait une miniature, représentant, avec des proportions plus petites, mais tout-à-fait exactes, la madone de l'enseigne. On ne pouvait s'y méprendre : c'était la même pose, la même couleur des draperies, la même expression de la tête de la mère divine et de l'enfant Jésus. Elle prit dans ses mains le médaillon, l'examina quelques instants et reconnut que la miniature à l'huile était exécutée avec une pensée et un talent des plus remarquables.

— Lydia, fit-elle sans paraître attacher de l'importance à la confrontation qu'elle venait de faire de l'enseigne et du médaillon, Lydia, je suis bien désireuse de goûter enfin de ces bonnes gaufres de Flandre que tu m'as vantées tant de fois dans nos causeries du matin. Je vais donner ordre au marchand de m'en apporter au palais.

Elle se pencha à la portière, et dit quelques mots à voix basse à l'un de ses pages : celui-ci entra dans la boutique et en ramena presque aussitôt une femme de cinquante ans environ, vêtue avec cette alléchante propreté qui n'a point cessé de caractériser les Flamandes depuis quatre siècles. Il y avait dans la physionomie de cette femme je ne sais quelle expression de bonté et de franchise, de loyauté et de bonté, qui lui gagnait

de suite la bienveillance. Elle salua profondément et avec une de ses meilleures révérences la grande dame qui lui faisait l'honneur de lui parler et attendit, en femme bien apprise, qu'elle daignât lui adresser la parole.

— Ma bonne mère, dit l'archiduchesse, je voudrais bien manger à souper de vos excellentes gaufres. Veuillez m'en faire ce soir avant six heures huit douzaines pour que je m'en régale ainsi que toute ma maison. Chacun vous indiquera le palais de la princesse Marguarita d'Autriche, archiduchesse de Graëtz.

A ce grand nom, la pauvre femme répondit par une révérence plus profonde encore que la première.

— Votre servante se conformera aux ordres de Votre Altesse, dit-elle en fort bons termes.

Tandis qu'elle parlait ainsi, un jeune homme occupé à l'intérieur de la barraque à fendre du bois pour alimenter les fourneaux de sa mère, vint sur le seuil avec sa brassée de fagots dans les bras. A la vue de la litière, il avança curieusement sa tête. Mais quand il aperçut Lydia, ses joues pâlirent, son regard s'éteignit, ses mains laissèrent échapper le bois qu'elles tenaient, et le pauvre garçon tomba sans connaissance. Lydia elle-même ne se trouvait guère dans un état d'émotion moins vive.

— A ce soir, au palais! se hâta de dire la

princesse Marguarita, pour couper court à un incident étrange qui commençait à exciter l'attention de ses gens.

Et la litière se remit en marche.

II.

REMEMBRANCE.

Pendant les premières minutes qui suivirent le départ de la litière, la pauvre Lydia, les yeux pleins de larmes, contint néanmoins ses sanglots. Mais bientôt la force de les réprimer lui manqua, et ils éclatèrent avec une

telle violence, que l'archiduchesse en éprouva de la pitié. Elle se pencha vers la jeune fille, passa son bras autour de sa taille et l'attira doucement à elle. Lydia cacha son joli visage dans le sein de sa maîtresse, et donna un libre cours à ses pleurs.

— Allons, mon enfant, point de folie ! dit Marguarita avec bonté. Les larmes n'apprennent rien et ne mènent à rien. Voici que nous approchons du logis; tâche de t'apaiser; essuie tes yeux, et viens tout-à-l'heure me conter la cause de tes peines. Peut-être trouverons-nous moyen de guérir ce gros chagrin.

Lydia, sans répondre, secoua tristement la tête et porta la main de sa maîtresse à ses lèvres. Puis rejetant son voile sur son visage

tout rouge et tout gonflé par les pleurs, elle descendit de la litière qui venait de s'arrêter, monta précipitamment à sa petite chambre, en ferma la porte en dedans, et se jeta sur son prie-Dieu, où elle balbutia une longue et fervente prière.

Un peu calmée, elle baigna ensuite ses yeux avec de l'eau fraîche, rajusta sa toilette et s'étendit dans un grand fauteuil pour y lire, plus à l'aise, les oraisons de son livre d'heures. Mais, peu à peu, ses yeux parcoururent seuls les pages du livre, et son imagination et ses souvenirs se reportèrent à un an de là, dans la petite ville de Zwoll, au fond de la province d'Ower-Issel. A Zwoll s'élevait une jolie maison, la plus grande et la plus belle de la ville, avec un pignon pointu, une façade ciselée, et des fenêtres en ogive qu'en-

touraient, d'une draperie de feuillage, les tortueux rameaux d'une vigne; et puis, une petite chambre avec un prie-Dieu en chêne noir, un lit tout blanc, et un bénitier couronné d'une image de la vierge Marie. Or, il y avait une heure que Lydia, chaque jour, attendait avec anxiété! une heure bien douce et bien lente à attendre! une heure que précédaient des minutes sans fin, et cette heure amenait le maître de dessin de la jeune fille. Pauvre Gérardus! comme il rougissait en prenant place au pupître, près de son élève! Comme sa voix tremblait lorsqu'il devait donner quelque conseil à la jeune fille! La durée de la leçon s'écoulait ainsi, sans qu'ils osassent lever les yeux l'un sur l'autre, sans qu'ils se disent autre chose que des paroles insignifiantes... Mais le paradis était dans leur cœur... Et quand l'horloge, attachée

contre le mur, venait à sonner le signal de la séparation, ils se levaient l'un et l'autre, comme deux exilés qui vont quitter leur patrie, et ils se quittaient déserts, glacés, et ne vivant plus que de la pensée du lendemain.

Cela durait depuis près de six mois, avec la même innocence. Ce temps écoulé, un jour, Gérardus vit que Lydia avait pleuré, et il sentit aussitôt des larmes emplir ses propres yeux. Lydia essaya de dire quelques paroles, mais ses sanglots l'en empêchèrent; Gérardus voulut demander à Lydia la cause de son désespoir, et il ne trouva lui-même que des sanglots. — Maître Gérardus, parvint enfin à balbutier la jeune fille, voici deux pièces d'or que mon père m'a chargée de

vous remettre pour prix de vos bonnes leçons, je...

Ses sanglots éclatèrent avec une nouvelle force.

— Je pars! s'écria-t-elle, je pars pour l'Allemagne! L'archiduchesse de Graëtz vient de me demander à mon père pour me placer près de sa fille, la comtesse Marguarita!... Demain, je quitte Zwoll, pour n'y plus revenir peut-être!

Gérardus sentit un vertige tourbillonner autour de son front et de ses yeux; une sueur froide mouilla son visage; ses genoux se dérobèrent sous lui.

Or, pendant que cela se passait, Brigitta, vieille et fidèle servante de messire Schaurmann, bourgmestre de Zwoll et père de Lydia, se livrait avec sollicitude à l'écurage d'un énorme chaudrôn de cuivre jaune qu'un orfèvre eût, je crois, acheté pour de l'or pur, tant ledit chaudron brillait aux yeux, tant il réfléchissait, avec splendeur et d'une manière précise, chaque détail de la cour au milieu de laquelle Brigitta, en corset et les bras nus, exécutait et parachevait son œuvre. Par un enfantillage, ou plutôt par amour propre d'artiste bien excusable, la digne ménagère ne se lassait pas de faire tourner entre ses mains un gros cylindre de cuivre, afin de voir s'y produire tour-à-tour les briques rouge de la muraille, le pignon pointu et les fenètres avec leur festons de vignes. Tout-à-coup, l'active servante tressaillit par un

mouvement de surprise et de terreur... A l'une des fenêtres auxquelles elle tournait le dos et dont l'imagese réfléchissait sur le chaudron, elle apercevait Lydia qui se penchait vers Gérardus, et qui lui laissait déposer un baiser sur son front. Puis les deux jeunes gens échangèrent des anneaux, se mirent à genoux et tendirent leurs mains vers le ciel.

— Jésus Maria ! que dirait-on si jamais on savait cela dans la ville de Zwoll! murmura Brigitta. La fille du plus riche bourgeois de la province d'Ower-Issel, aimer un pauvre peintre sans fortune et sans réputation! Que de chagrins elle se prépare, la pauvre petite.

Et des larmes tombèrent des yeux de Bri-

gitta sur le brillant chaudron où elles s'arrêtèrent en tremblant comme des perles.

Quand la nuit fut venue et que l'heure de monter dans sa chambrette eut sonné pour Lydia, la jeune fille qui, durant toute la journée, s'était plainte d'un violent mal de tête largement justifié par l'altération de ses traits, se retira chez elle. Brigitta l'y suivit : elle voulut gronder l'enfant qu'elle avait élevée et lui montrer les fatáles conséquences de son coupable amour; mais tandis qu'elle preparait son sermon, la jeune fille jeta ses deux bras au cou de sa bonne, l'attira vers elle, couvrit son vieux visage de baisers et l'accabla de tant de mignonneries que la digne créature sentit s'en aller tout son beau couroux, et oublia la leçon édifiante qu'elle élucubrait

depuis la fatale vision du chaudron de cuivre.

— Je sais tout! dit-elle. — Je sais tout, mademoiselle Lydia! Méchante enfant!

— Il a juré qu'il allait travailler à devenir riche, célèbre, noble même, pour pouvoir m'épouser! Dans quatre ans, il sera de retour au pays; il demandera ma main à mon père, et alors mon père s'estimera heureux et fier de l'appeler son gendre et de lui donner sa fille.

Brigitta hocha doucement la tête.

— Ce sont là des rêves de jeunes têtes!

soupira-t-elle... Si Gérardus ne devient rien de tout cela, que ferez-vous?

— Mais il est impossible, ma bonne, que Gérardus reste obscur et pauvre! Si tu savais combien il m'aime! Oh! non! Dieu ne peut pas avoir mis tant d'amour en des cœurs pour ne pas les réunir un jour... ne fût-ce que dans le ciel! car si je ne suis pas à lui, je ne serai pas à un autre... Mais je serai à lui, n'est-ce pas? Mais il deviendra riche et célèbre! Tiens, regarde, Brigitta, cette image de la Vierge qu'il a peinte pour moi et dont il m'a fait présent! Vois avec quel art merveilleux il a su donner, à la divine mère du Sauveur, un sourire céleste et une beauté divine.

— Mais, dit Brigitta, j'aurais pris cette

peinture plutôt pour votre portrait que pour l'image de la vierge Marie. Allons, ne rougissez pas, mon enfant!... Dieu veuille que vos beaux rêves ne finissent pas par un vilain réveil. Je vais commencer demain une neuvaine à Notre-Dame, afin que votre voyage soit conduit à bonne fin, ainsi que vos amours, ajouta-t-elle.

Et elles se séparèrent, Brigitta pour aller prier et dormir, Lydia pour penser toute la nuit à Gérardus, — Gérardus qu'elle ne devait plus revoir. Hélas! le lendemain matin, au moment où elle monta dans la voiture prête à l'emmener loin de Zwoll, Brigitta en l'embrassant, lui mit dans la main un bouquet de fleurs.

— C'est de lui! dit-elle.

Et depuis ce temps, les fleurs enfermées dans un médaillon derrière le portrait de la Vierge n'avaient point quitté le sein de Lydia.

Tels étaient les souvenirs qui revenaient un à un, montrer leurs faces à la fois douces et mélancoliques à la jeune fille, lorsque tout-à-coup on vint la prévenir que madame l'archiduchesse faisait demander sa demoiselle camérière. Lydia se hâta de descendre et d'obéir à l'ordre qui l'appelait près de sa maîtresse.

Quelque intérêt que l'archiduchesse Marguarita eût paru témoigner d'abord au roman de Lydia dont le hasard lui avait fait entrevoir les premières pages, elle ne tarda pas néanmoins à l'oublier, pour se laisser aller à

des préoccupations personnelles qui répandirent sur son beau front une tristesse et une inquiétude visibles. Lorsque ses femmes l'eurent débarrassée de ses atours d'apparat, et eurent substitué à ses robes de velours et de brocard d'or, des vêtements plus humbles et moins incommodes; quand sa lourde couronne d'archiduchesse eût cessé de sillonner, sous le poids de ses diamants et de son cercle d'or, la peau mignonne et délicate de ses tempes éclatantes de blancheur; elle renvoya ses femmes et vint se placer à une petite fenêtre qui donnait sur une rue écartée.... Là, bientôt sa physionnomie perdit peu à peu l'expression orgueilleuse qui lui était habituelle, et pâlit et rougit tour-à-tour dans les transes de l'anxiété et de l'attente. Enfin, un éclair de joie brilla dans ses yeux. car le bruit des

pas d'un cheval résonna sur les dalles de la ruelle.

Mais apparemment le cavalier qu'elle aperçut n'était point celui qu'elle attendait, car elle fit un geste de dépit, et une larme de colère tomba sur ses joues. Néanmoins, le cavalier, en passant sous les fenêtres de la princesse, la salua d'un air mystérieux; puis, à quelques pas de là, il s'arrêta, mit pied à tere, jeta la bride de son cheval à un page qui le suivait, et après avoir frappé d'une façon particulière à une porte qui n'était point l'entrée principale du palais, il ne tarda pas à être introduit près de l'archiduchesse par un vieux majordome.

Eh quoi! s'écria Marguarita avec amertume, don Philippe laissera-t-il encore passer cette

journée sans me rendre visite? A-t-il oublié que, de la semaine, je n'ai fait que de l'entrevoir à peine durant une heure? Pour de nouveaux époux, vous en conviendrez, la chose est peu ordinaire, seigneur comte de Lermes.

— Entourée de périls comme l'est Votre Altesse Royale, répliqua le seigneur, vous ne sauriez trop prendre de précautions contre ces périls dont le nombre et la rigueur augmentent sans cesse. Apprenez que le duc de Fuentès est de retour à Madrid, après avoir accompli une mission secrète dont l'avait chargé le roi. Il apporte à sa majesté catholique les protraits de sept princesses dont les familles se disputent l'honneur de l'alliance de don Philippe.

Marguarita pâlit et frissonna de tous ses membres; mais néanmoins affectant un grand calme :

— Quimporte, dit elle, puisque l'Infant est mon époux depuis quinze jours!

— Un geste du roi suffirait pour briser cette union secrète et ceux qui l'ont contractée. On ne désobéit pas impunément au roi, madame; la mère de don Carlos est là pour le témoigner. D'ailleurs, l'Infant avec la timidité de sa nature et l'effroi qu'il éprouve toujours en présence de son père, n'oserait jamais, ni faire l'aveu de sa désobéissance, ni résister à sa volonté. Le spectre de son frère se tient sans cesse entre lui et Philippe II... Usez de prudence, madame, car le péril est plus grand que vous ne le croyez.

— Oui! dit-elle avec amertume! oui, le péril est grand; plus grand que vous le pensez encore; car ce timide débauché, qui ne séduit que par la trahison et que par la ruse, maintenant que je lui appartiens, ne manquera pas de s'enflammer à la vue des portraits de toutes ces jeunes filles royales offertes à sa convoitise. Il se cachera derrière la volonté de son père; il fera briser notre union secrète et il me fera retourner à Graëtz, la honte au front et la mort dans le cœur... Et pourtant cet homme, comte de Lermes, cette femmelette sans caractère, je l'aime, moi, oui moi, dont les veines contiennent le sang le plus noble et le plus orgueilleux de l'Allemagne! Sans la faiblesse que m'a donnée ce fol amour, sans le mariage secret auquel j'ai consenti, le péril et le malheur ne seraient point sur ma tête..... N'importe! dit-elle, si

je succombe, ce ne sera point faute d'avoir lutté contre la fatalité, par tous les moyens, avec toute la persévérance et le courage permis à une créature humaine.

Elle cacha quelque temps son visage dans ses mains, puis elle releva tout-à-coup la tête avec sang-froid :

— Seigneur comte, demanda-t-elle, le duc de Fuentès a-t-il déjà vu le roi?

— Non, madame. Sa majesté catholique s'est trouvée trop souffrante après l'Acte-de-Foi pour recevoir le duc.

— Alors tout n'est pas perdu... Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je sens là que

je triompherai de la crise dans laquelle je me débats. Ecoutez-moi, monseigneur; vous savez que votre fortune est attachée à la mienne? Je vous ai fait l'ami et le confident d'un prince qui n'avait jamais eu ni confident, ni ami... Le jour où Philippe III règnera, je règnerai; et il n'y aura dans toutes les Espagnes qu'une seule puissance plus grande que la vôtre, la mienne... De plus, le jour où je tomberais, je vous écraserais dans ma chute, vous, mon confident et mon complice. Si je m'élève, vous vous éleverez, si je succombe, vous succomberez. Soyez-moi donc dévoué et fidèle, et que Dieu nous vienne en aide!... Il faut que je voie aujourd'hui, ce soir même, le duc de Fuentès. Je l'ai connu, il y deux ans à la cour du duc, mon père. Il s'était épris pour moi, malgré ses cinquante-huit ans, d'une passion romanesque. Je riais

alors de sa folie; aujourd'hui, je saurai m'en servir. Faites en sorte de le voir à l'instant. Parlez-lui de moi, dites-lui, comme cela est vrai, que depuis près d'une année, depuis la mort de mon père, j'habite Madrid avec la vieille marquise della Ribeira, femme de mon oncle et de mon tuteur. Ajoutez que je vous ai souvent parlé du duc de Fuentès, et qu'il sera, vous en êtes sûr, le bien venu en me rendant visite, ce soir! — ce soir! car demain je dois partir pour l'Estramadure. De cette entrevue dépend presque toute ma fortune.

Le comte de Lermes s'inclina, prit congé de l'archiduchesse, et se hâta d'aller mettre à exécution les ordres qu'elle lui avait donnés. Intriguant d'intelligence subalterne, incapable d'arriver aux grandeurs par sa propre

force, il s'était accroché au manteau de l'épouse secrète de don Philippe, et se laissant entraîner par elle, soit dans un abîme, soit sur les marches du trône, il agissait en serviteur aveuglément dévoué, parce que de son seul dévouement aveugle pouvait jaillir pour lui la fortune.

III.

UNE RUSE DE FEMME.

L'archiduchesse Marguarita, plongée dans ces inquiétudes et en proie à des agitations que l'on comprendra sans peine, avait, il est inutile de le dire, tout-à-fait oublié l'aventure de l'après-midi : Lydia et la marchande de

gaufres. Ce fut seulement lorsqu'à la fin de son dîner, ses regards distraits aperçurent, parmi les entre-mets, le blond faisceau des gaufres que le souvenir de cette aventure revint à sa mémoire. Elle remarqua, en outre, que Lydia n'était pas venue prendre sa place à la table, grave infraction aux règles de la discipline de la maison.

Marguarita interrogea la montre qui pendait à sa ceinture : plus d'une heure devait encore s'écouler avant le moment de la visite du duc de Fuentès. Pour se rendre moins rude l'éternité de cette heure d'attente et se distraire des émotions qui l'enfiévraient, elle se jeta dans le roman qui se trouvait sous sa main et ordonna que l'on entroduisît la faiseuse de gaufres : elle fit prévenir en même temps Lydia de se rendre à l'instant près d'elle.

La marchande, en face de la grande dame devant laquelle on l'amenait, ne témoigna ni de la fausse honte, ni moins encore une assurance exagérée. Elle se présenta modestement et avec simplicité. Agée de quarante ans environ, on remarquait sur son visage les traces d'une beauté cruellement défigurée par les sillons de la petite vérole. Mais ce qui la caractérisait surtout, c'était l'extrême propreté de ses vêtements de bure et l'harmonie presque élégante de son bonnet éclatant de fraîcheur, sa collerette plissée avec une patience et une régularité admirables, enfin, les manchettes qui ceignaient le haut de ses bras nus; bras dont les formes, un peu trop vigoureusement accusées, ne manquaient pourtant pas de grâce dans leurs proportions et dans leurs contours.

— Vos gaufres sont excellentes, ma bonne femme, dit l'archiduchesse en présentant une pièce d'or à la Flamande; elles sont dignes de votre enseigne, qui certes est bien belle.

— Dam! c'est l'ouvrage de mon fils, de mon cher Gérardus. Car, voyez-vous, madame, je n'ai point toujours fait mon métier, et je ne compte certes pas toujours le faire, de vendre des gaufres sur le marché d'une ville. Honnête fille d'un paysan, j'ai eu le malheur d'inspirer de l'amour au fils d'un riche marchand, et le malheur, plus grand encore, de partager cet amour. Nicolaüs était de quatre ans plus jeune que sa femme... Dix-huit mois après notre mariage, contracté malgré toute la famille de mon mari, je mis au monde un fils, mon Gérardus. Hélas! tandis que je me félicitais du bonheur d'être mère, une affreuse

maladie se rua sur moi. J'eus la petite vérole, je devins laide, et Nicolaüs cessa de m'aimer. Alors il se mit à me faire toutes sortes de chagrins, dissipa follement son patrimoine, disparut un beau jour de Zwoll, et m'abandonna sans ressource avec mon pauvre petit Gérardus, qui n'avait encore que cinq ans! J'eus un instant la pensée de mourir; mais Dieu me fit la grâce d'éloigner de mon cœur de si mauvaises pensées, et je me mis à travailler pour élever dignement mon fils. J'y réussis. Puis, treize années après, le bien-être et l'aisance rentrèrent dans mon humble ménage; car Gérardus se mit à dessiner et à peindre comme un ange, et c'était à qui paierait chèrement ses leçons et achèterait ses petits tableaux. Cela dura deux ans, au bout desquels je vis mon enfant devenir triste, souffrant et chétif. Rien ne lui profitait plus,

et quand je le serrais contre ma poitrine en lui demandant la cause de ses chagrins il ne me répondait que par ses larmes. Enfin, un jour il me dit :

— Mère, je ne suis point fait pour végéter inconnu dans une petite ville. La gloire et la fortune m'attendent dans les pays étrangers. Je veux partir pour l'Allemagne.

— Tu ne comptes pas, j'espère, lui répondis-je, partir sans ta mère?

Sans plus parler, je vendis tout ce que je possédais, et nous partîmes.

Gérardus en séjournant quelque temps dans chacune des villes où nous arrivions au-

rait pu gagner beaucoup d'argent à faire des portraits. Mais à peine avait-il passé deux jours quelque part, qu'il voulait aussitôt en repartir. Si bien que de l'Allemagne, nous arrivâmes à Madrid sans argent, sans ressource, sans pain. Allons, me dis-je, point de sotte fierté, il n'y a point de sots métiers, il n'y a que de sottes gens! On ne sait peut-être pas ici ce que c'est que des gaufres-coliches, et les dames espagnoles seraient bien peu friandes, si elles dédaignaient de faire connaissance avec des pâtisseries si délicieuses!... J'avais apporté un fer à gaufres, j'achetai, du prix de ma croix d'or, des œufs, de la farine et du sucre; je me mis à l'œuvre, et huit jours aprés, j'achetai de mes bénéfices une baraque à laquelle Gérardus voulut absolument mettre pour enseigne un portrait de la Sainte-Vierge qu'il venait de terminer.... Je serais

la plus heureuse des femmes, grâce à mon travail, sans la tristesse et sans la mauvaise santé de mon garçon. La moindre émotion le jette en des états à faire pitié : vous en avez été témoin ce matin, rien que de vous voir remarquer son tableau, il est tombé sans connaissance. Il aime tant son métier de peintre!

— Avez-vous amené votre fils avec vous?

— Oui, madame, il a voulu m'accompagner ici, car les rues de Madrid ne sont guère sûres le soir, m'a-t-il dit.

L'archiduchesse tira un son aigu du sifflet d'argent qu'elle portait à sa ceinture près de sa montre, et ordonna à un page qui parut à cet appel de lui amener le fils de la marchande

de gaufres. Au moment où Gerardus parut, Lydia soulevait la portière d'une autre entrée de l'appartement. Tous les deux demeurèrent interdits et dans un trouble dont sourit et prit pitié l'archiduchesse ; car elle connaissait maintenant avec clarté tout le roman des deux amoureux.

— Gerardus, dit-elle, vous êtes un habile peintre auquel il ne manque que du renom. Je veux vous faire acquérir ce renom, et si vous y parvenez, cela rendra possibles bien des choses encore impossibles. En échange, jurez-vous de m'être fidèle, dévoué et discret ; même quand il s'agirait du salut de votre tête ?

— Oh ! madame ! madame ! je paierais de

tout mon sang la protection et l'espoir que vous me promettez? Jugez si ma fidélité, si ma discrétion, si ma vie vous appartiennent!

— Eh bien! dit-elle, en lui tendant une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres, reconduisez votre mère chez elle, et revenez ici sur-le-champ avec vos couleurs et vos pinceaux. Lydia épiera votre retour à la fenêtre de mon cabinet, et vous introduira dans la petite pièce voisine de ce salon. Là vous attendrez mes ordres. — De leur entière et heureuse exécution dépend votre mariage avec ma camérière.

Gerardus à ces mots crut rêver, et dame Brigitta n'osa pas en croire ses oreilles.

— Faites vite ce que je vous dis, ajouta l'archiduchesse, et revenez promptement.

Gerardus emmena sa mère, et un quart-d'heure après, encore hors d'haleine, tant il avait couru vite, il tenait dans ses deux mains les mains de Lydia, et remémorait avec elle les temps heureux passés à Zwoll, sans oublier mille projets dorés et de tendresse pour l'avenir.

Tandis que Gerardus et Lydia se livraient au bonheur de se voir réunis et aux plus douces espérances, l'archiduchesse Marguarita, pâle et agitée par un tremblement convulsif, pouvait à peine maîtriser ses émotions. Il y eut un moment où elle se sentit tellement prête à étouffer, qu'il lui fallut courir à la fenêtre et l'ouvrir avec précipitation. La fraî-

cheur de la soirée, le silence de l'obscurité, les étoiles qui commençaient à resplendir au ciel rendirent un peu de calme à son esprit. Elle sentit avec bien-être la brise souffler sur son front et pénétrer dans ses cheveux : sa poitrine aspira fortement l'air plus pur qui l'entourait, et il y eut quelques moments durant lesquels son cœur sembla se desserrer et et battre avec moins de violence. Puis, à la cruelle excitation qui la poignait, succéda un abattement profond, une de ces douleurs mornes et ternes qui, sans rien ôter aux souffrances morales de leur énergie, diminuent la force fiévreuse qui seule les supporte.

— Ainsi, pensa-t-elle, voilà désormais ma destinée : la lutte et l'intrigue! L'intrigue à moi, noble et pure jeune fille, qui ne deman-

dais qu'à vivre heureuse et paisible! Oh! mes rêves, mes rêves insensés, vous à qui j'ai tout sacrifié, qu'êtes-vous devenus? Où vous êtes-vous enfuis? Et pourtant, mon Dieu! vous le savez, quand don Philippe vint passer un mois à la cour de ma mère, ce ne fut point la pensée ambitieuse de devenir reine d'Espagne qui fit battre mon cœur, qui s'empara de tout mon être! Oh! non, c'était la tristesse de ce jeune homme, à qui n'avait jamais souri une mère, et qui avait pour père le meurtrier de don Carlos! Voyez, me disait-il, je suis le petit-fils de Charles-Quint, et mon père me défend de toucher à la glorieuse épée de mon aïeul! Je dois régner un jour, et il faut me courber sous une servile obéissance! J'ai un cœur de dix-neuf ans, et je n'ai personne pour m'aimer! personne à qui pouvoir confier mes pensées! personne pour me consoler dans

mes douleurs, pour me soutenir dans mes abattements!... Ma mère est morte, et je ne suis entouré que de traîtres et d'espions. Oh! si une femme se dévouait à m'aimer, si son œil bleu s'attachait avec compassion sur moi; si elle recevait, pour les partager, les tristes confidences qui m'oppressent; alors, loin de me plaindre, je bénirais le ciel. Je ne serais plus malheureux!... Et je l'aimai, moi; et je le consolai. Puis les deux mois qu'il devait passer à Graëtz s'enfuirent comme un rêve, et je restai seule, seule avec mon désespoir et mon amour. Trois mois s'écoulèrent encore, trois mois comme l'éternité de l'enfer... Alors, des bruits vagues arrivèrent jusqu'à moi; ils parlaient de maladie, de don Philippe, de poison, de danger de mort; et c'était quand je venais de perdre mon père que ces rumeurs fatales vinrent me jeter dans

l'effroi. Alors j'oubliai tous mes intérêts, ma gloire, ma pudeur; je m'enfuis de l'Allemagne, j'arrivai à Madrid, sous je ne sais quel prétexte, et je revis don Philippe... Hélas! combien en le revoyant je compris toute l'étendue de ma faute. Ce ne fut point de la joie qu'il éprouva en me revoyant; ce fut de la terreur! « Si mon père connaissait notre amour, je serais perdu. » Voilà par quelles paroles de tendresse il m'accueillit! J'aurais voulu au prix de tout mon sang pouvoir m'enfuir au fond de mon Allemagne! y cacher à jamais mon désespoir et ma honte! mais il était trop tard. Et puis, malgré sa lâcheté, je l'aimais..... Alors a commencé pour moi une vie d'intrigue misérable et qui me fait monter le rouge au visage, rien que d'y penser. Le comte de Lermes, cet ambitieux sans cœur, cet ami par calcul, devint notre confi-

dent, et m'aida (il me fallait un complice pour cela, mon Dieu!), et m'aida à faire triompher l'amour de don Philippe de la terreur que lui inspirait son père. A la fin, après je ne sais combien de mois d'intrigues, de ruses, de piéges, de trames ourdies et dénouées, abandonnées et reprises; après d'humiliantes incertitudes; après avoir bu jusqu'au fond le calice de la honte, un moine bénit furtivement, pendant la nuit, le mariage de l'archiduchesse d'Autriche et de l'Infant d'Espagne, comme il eût uni la fille d'un marchand enlevée par un garçon de boutique. Triste nuit! fatal mariage! où l'époux pâle et tremblant détournait ses regards de dessus sa femme pour regarder avec terreur derrière lui, si les espions de son père n'étaient pas là. Enfin n'importe, j'étais sa femme; je croyais que rien au monde ne pourrait nous désunir,

ni sur la terre ni dans le ciel! Je pensais qu'en vivant obscure et ignorée, comme la plus inconnue des bourgeoises, rien ne troublerait mon froid et pâle bonheur! — Mais aujourd'hui que tout est remis en question : repos, amour, mariage même, d'un instant à l'autre je puis devenir une fille perdue qui a couvert sa faute du manteau déchiré d'une union dérisoire! On déclarera nulle la bénédiction nuptiale; on me chassera de Madrid avec l'enfant que je porte dans mon sein et don Philippe, triste un jour peut-être, se lèvera le lendemain avec satisfaction, en respirant à l'aise, et en disant : « Enfin, me voici hors de toutes ces craintes! » Et puis, il tiendra la main à une autre femme pour la faire asseoir sur le trône d'Espagne; sur mon trône à moi! Non! De par le salut de mon ame! non! Puisqu'ils m'obligent à l'intrigue

et à la ruse!... Eh bien! je les vaincrai tous, je les surpasserai tous en ruse et en intrigue!...

Elle ferma la fenêtre avec violence et, durant quelques secondes, elle parcourut l'appartement. Tout-à-coup, par une réaction puissante elle maîtrisa son émotion, essuya l'eau qui découlait en perles, de son front sur ses joues fiévreuses, et alla se placer devant une glace de Venise où elle rajusta ses cheveux. Puis, elle vint s'asseoir, dans une pose pleine d'élégance et de coquetterie, sur un vaste divan. Elle jouait paisiblement avec son éventail, quand un page annonça :

— Monseigneur le duc de Fuentès!

Tout âgé qu'il fût, au premier aspect, on

ne pouvait se défendre d'admirer la tournure chevaleresque et l'admirable régularité des traits du vieux seigneur. Mais bientôt, à cette impression favorable, succédait je ne sais quelle aversion pour le sourire plein de fatuité qui entr'ouvrait éternellement ses lèvres et pour la sottise vaniteuse imprimée dans toute sa physionomie. A la vue de ce ridicule personnage, et tandis qu'il lui débitait, avec afféterie, un compliment à la fois plein de banalité et d'impudence, la lèvre autrichienne de Marguarita se gonfla par un sentiment de mépris, et ce fut avec une sorte de dégoût qu'elle lui tendit la main, afin qu'il pût y déposer un baiser.

— N'est-ce point là, dit-elle, la récompense que les dames d'autrefois accordaient à leurs chevaliers?

— A ce titre, personne ne mérite mieux que moi une si précieuse récompense.

— Etes-vous bien sûr de la mériter! interrompit-elle en retirant quelque peu sa main. Car il fallait pour obtenir semblable guerdon, que les chevaliers revinssent fidèles! or, vous venez de voir de si nobles et de si belles dames!...

— Aucune d'elles ne saurait vous être comparée, madame.

— Ce sont là des flatteries!

— Des flatteries de la réalité desquelles il me serait bien aisé de vous convaincre.

— Et que je ne croirai pourtant que sur preuves, fit-elle en retirant tout-à-fait sa main qu'elle se disposait à recouvrir de son gant.

— Voulez-vous ces preuves ?

— Oh ! si vous me les donniez, fit-elle avec des inflexions de voix caressantes à troubler la raison du roi Philippe II lui-même, si vous me les donniez... mais pourquoi vais-je supposer du sérieux à de vaines paroles de pure galanterie? conclut-elle avec une adorable bouderie.

— Eh bien! jurez-moi le secret, et ces preuves, je vous les donnerai.

— Par quoi voulez-vous que je vous prête ce serment.

— Par vos yeux.

— Que je reste donc encore deux ans sans vous voir, beau sire errant, si je commets la plus légère indiscrétion.

— Eh bien! j'ai là, dans mon carrosse, les portraits des princesses parmi lesquelles l'Infant don Philippe doit choisir une épouse. Sa Majesté catholique m'a fait donner ordre de me rendre ce soir à dix heures, à l'Escurial, pour lui remettre ces portraits, et je me suis empressé de venir vous présenter mes hommages avant l'audience royale. Heur ne mar-

che-t-il pas toujours avant honneur? Je vais quérir ces portraits et vous les montrer, mais songez que si le roi pouvait soupçonner une pareille indiscrétion!...

— Voici un gage de mon silence, dit-elle en portant sa main aux lèvres du duc de Fuentès qui sortit, la joie et l'orgueil au cœur.

A peine eut-il mis le pied dehors que Marguarita s'élança vers le cabinet où se tenaient Gerardus et Lydia. Elle parla vite et bas à l'oreille de sa suivante; puis se tournant vers Gerardus : — Alerte! dit-elle. Si tu réussis, Lydia est à toi. Et elle revint dans le salon, calme en apparence, mais éprouvant en réa-

lité les plus exécrables transes de l'anxiété et de la peur.

Le duc de Fuentès rentra bientôt ; il portait une cassette d'émail richement incrustée de damasquinages en or, et il posa cette boîte sur un coussin aux pieds de Marguarita. Puis il s'agenouilla, débita je ne sais quel fade lieu-commun de compliments, et après avoir détaché, de la chaîne qu'il portait sur sa poitrine, une petite croix d'or ciselée et garnie de diamants, il ouvrit enfin le coffret. Six portraits, précieuses peintures faites par les artistes les plus célèbres de l'époque, reposaient sur les coussins de satin blanc de l'intérieur de la cassette. Il présenta chacun des portraits à Marguarita, dénigrant la princesse qu'il représentait, pour mieux exalter la beauté de l'archiduchesse. Celle-ci jetait un

regard de convoitise et d'impatience sur les miniatures, quand Lydia soulevant la protière du salon, fit un signe d'intelligence à sa maîtresse. Au même instant un page annonça :

— Son Altesse Royale l'Infant, monseigneur don Philippe.

—Je suis perdu ! s'écria le duc de Fuentès, qui pâlit. Si don Philippe connaît l'indiscrétion que je viens de commettre, s'il la révèle au roi, c'en est fait de ma fortune, et peut-être de ma vie.

— Mais ils n'en sauront rien, duc de Fuentès, interrompit Margarita. Et avec un sang-

froid, d'autant plus admirable que son cœur battait à rompre sa poitrine :

— Laissez-moi faire, dit-elle, et tout ira bien.

Elle prit la cassette, la plaça sur un fauteuil, et la cacha sous la portière de tapisserie que Lydia venait de soulever tout-à-l'heure. L'archiduchesse n'était point revenue à son fauteuil que don Philippe entra.

IV.

UN MOURANT.

L'Infant don Philippe était un jeune prince à la physionomie duquel on ne pouvait reprocher que trop de beauté : la fraîcheur féminine et rosée de sa carnation, la blancheur de sa peau, la petitesse de ses mains, les boucles dorées de sa longue chevelure et

la grâce mignonne de toute sa tournure, lui donnaient je ne sais quoi de belâtre et d'efféminé qui ne pouvait servir à personne, encore moins à l'héritier du trône d'Espagne et au fils de Philippe II. A la vue d'un étranger chez l'archiduchesse, il fit un mouvement de surprise, et remplaça par les manières les plus cérémonieuses et les plus strictes de l'étiquette, l'air tendrement conjugal avec lequel il était d'abord entré.

Sa contrainte augmenta plus encore, quand il reconnut le duc de Fuentès.

— Madame l'archiduchesse de Graëtz daignera-t-elle excuser ma visite, dit-il avec une dissimulation digne du fils de Philippe II, et en faisant une profonde révérence à Marguari-

ta? Depuis un an qu'elle habite Madrid, je n'avais point encore obtenu l'honneur d'être reçu par elle, une fatalité, que j'appellerais de la cruauté, m'avait toujours privé de ce bonheur. Aujourd'hui , en me rendant à l'Escurial, j'ai vu à la porte de votre palais le carrosse de Monseigneur le duc de Fuentès, et je suis venu partager avec lui le bonheur de vous présenter mes hommages respectueux.

Marguarita employa le même ton pour répliquer à celui auquel l'unissait un mariage secret, et l'entretien s'établit entre les trois personnages sur les lieux-communs auxquels on a recours quand on se connaît peu. Calmes en apparence, chacun des deux cavaliers supportait avec une impatiente contrainte la présence de l'autre. Plusieurs fois don Phi-

lippe, mécontent de voir un étranger entre lui et sa femme, fit un mouvement pour se lever et partir; mais un regard de Marguarita le retenait sur son fauteuil, et deux heures s'écoulèrent, deux heures mortelles pour tous les trois, au bout desquelles Marguarita remarqua un léger mouvement dans les plis de la portière. Alors elle échangea un regard d'intelligence avec le duc, tandis que don Philippe considérait, avec toute la préoccupation de l'ennui, une petite madone de Murillo, que l'archiduchesse venait de lui montrer. Puis elle laissa tomber un de ses gants, et comme le duc se baissait en même temps qu'elle pour le ramasser :

— La cassette est dans votre carrose, fit-elle.

Le duc voyait avec terreur s'écouler les heures qui rapprochaient le moment fixé pour l'audience royale, et ne calculait que trop tous les périls de sa situation : il sortit de l'enfer pour entrer dans un véritable paradis, à ces paroles furtives de l'archiduchesse, se leva, prit cérémonieusement congé d'elle et du prince, et sortit du salon.

— Enfin, mon Philippe! s'écria Marguarita, enfin nous voilà seuls!

Et elle présenta son front aux baisers du prince. Celui-ci, sans rien perdre de son sang-froid, alla droit à la portière, la souleva, vit le fauteuil que cachait la draperie, et ouvrit la petite porte de communication qui menait au cabinet où se trouvaient encore Lydia et Ge-

rardus. Sans laisser lire sur son visage la moindre émotion, sans même tourner la tête, il revint sur ses pas et se dirigea vers la porte de sortie.

—Philippe! Philippe! écoutez-moi, au nom du ciel, ne vous en allez pas ainsi! s'écria Margarita éperdue.

Alors l'Infant se retourna, fit une cérémonieuse révérence et dit d'une voix amère :

— Je suis le respectueux serviteur de Madame l'archiduchesse de Graëtz.

Et il quitta sa femme éperdue, sans vouloir

écouter ni ses explications ni son désespoir.

Quand le prince eut disparu, elle tomba sans connaissance sur le parquet.

— Monseigneur! monseigneur! s'écria Lydia, qui avait tout vu, tout entendu, et qui se hâta de courir à don Philippe : monseigneur, ma maîtresse se meurt.

Don Philippe continua sa marche sans paraître entendre les cris de la camérière, et monta paisiblement dans son carrosse qui prit le chemin de l'Escurial.

Dix heures sonnaient lorsque la voiture de

l'Infant s'arrêta devant le perron du château royal qui conduisait aux appartements du roi. Le vieux monarque, étendu sur un lit de repos, souleva la tête lorsqu'il entendit annoncer son fils, et lui fit signe d'avancer.

— Monseigneur l'Infant, lui dit-il, un nouvel accès de goutte vient de me saisir, et je sens que bientôt je quitterai ma couronne pour aller rendre compte à Dieu de ma vie et de mon règne! Il faut donc que je me hâte de terminer les actes qui doivent consolider l'œuvre que j'ai élevée avec tant de peine et au prix de tant de travaux et de luttes. Je ne veux point mourir avant de vous avoir marié.... J'ai envoyé secrètement le duc de Fuentès dans les diverses cours de l'Europe s'assurer par lui-même quelles étaient les

princesses les plus dignes, par l'illustration de leur famille et par l'éclat de leur beauté, de prendre place à côté de vous sur le trône d'Espagne. Voilà les portraits de six jeunes filles; choisissez une femme parmi elles. Il a été convenu entre les cours étrangères qui ont remis les portraits au duc, et qui se disputent l'honneur de notre alliance, que vous ne connaîtriez point, avant votre choix, le nom de celles que ces portraits représentent. Duc de Fuentès, avancez et remettez la cassette à monseigneur l'Infant.

Le duc ploya un genou en terre, ouvrit la cassette et présenta les portraits à l'infant.

Mais l'infant ne jeta même pas un coup d'œil sur les peintures et répondit :

— Sire, la princesse à qui Votre Majesté donnera la préférence sera pour moi la plus aimable.

— Alors, voyons, dit le roi, avec je ne sais quelle réminiscence de vert-galant! Dans le fait, l'expérience d'un vieillard vaut peut-être mieux, pour un bon conseil en semblable cas, que la naïveté d'un jeune homme. Duc de Fuentès, donnez-moi ces portraits.

A peine le roi eut-il jeté les yeux sur la cassette, qu'il se mit à hausser les épaules.

— En vérité, dit-il, je vous croyais de meilleur goût! Eh bien, il faut avouer que

le sang des rois de l'Europe n'est pas beau !

Le duc de Fuentès qui s'attendait à recevoir du roi des compliments d'une autre nature, se pencha pour regarder les portraits, et ne put réprimer un cri de surprise et de terreur. Tous étaient défigurés, et un art maudit, infernal, inexplicable avait fait de chacune de ces têtes charmantes, des modèles accomplis de laideur et encore plus de ridicule.

Le roi porta rapidement son regard de feu sur le duc et sur don Philippe. Don Philippe était resté calme et indifférent; le duc, pâle et consterné pouvait à peine se soutenir.

— On se joue ici de moi! rugit Philippe II. Duc de Fuentès, expliquez-moi sur l'heure les causes de votre surprise et de votre émotion.

— C'est de la magie! c'est de la magie! s'écria le malheureux seigneur. Tout-à-l'heure ces portraits se trouvaient encore tels que je les avais reçus... Et maintenant... maintenant un maléfice inexpliquable les a défigurés odieusement.

Le roi souleva la tête et attacha sur le duc un regard à la fois railleur, méprisant et irrité.

— Vous n'avez point, dit-il, d'autre moyen que la magie, pour expliquer comment ces

portraits ont été dénaturés? Je vais tâcher pourtant d'arriver à cette découverte par des voies humaines.

Il prit son poignard, et du pommeau de l'arme il frappa sur les glaces qui recouvraient chacun des portraits et qui se brisèrent en éclats. Puis les peintures mises à nu, il les frotta de son doigt, effaça les couleurs fraîches, et retrouva ainsi les tons originaux. Fuentès le regardait faire avec stupéfaction.

— Voilà le maléfice détruit! dit le monarque en jetant un double regard sur l'infant, qui ne sourcilla même pas, et sur le duc, plus que jamais prêt à défaillir.

— Seigneur de Fuentès, reprit le roi, vous

avez montré ces portraits à quelqu'un. Vous les avez laissés entre les mains d'une femme?

— De madame l'archiduchesse Marguarita de Graëtz.... Un seul instant.... s'écria le duc en tombant les genoux en terre.

Le roi regarda de nouveau son fils. Cette fois, un frisson parcourut tous les membres de don Philippe. Il avait peur.

— Voyons, monseigneur l'Infant, maintenant que le masque dont on avait affublé ces jolis visages a été enlevé, choisissez celle des princesses que vous voulez pour femme.

— En cela, comme en tout le reste, je me

conformerai aux ordres de votre majesté. Qu'Elle daigne me les faire connaître.

—Mes ordres sont que vous choisissiez une femme parmi les six princesses dont voici les portraits. Avancez.

Le malheureux Infant s'approchait de son père, et allait se pencher vers la cassette, quand il vit tout-à-coup le roi qui s'était mis sur son séant, blêmir, fermer les yeux et tomber lourdement. Aussitôt la plus vive agitation régna parmi les témoins de cette scène étrange. On courut chercher les médecins, et ils essayèrent tous les moyens possibles de rappeler le roi à la vie. Comme leurs efforts restaient inutiles, une discussion s'éleva entre les deux principaux chirurgiens de Madrid

don Gusmès et don Verando. Le premier voulait que l'on recourût à la saignée, le second repoussait ce moyen comme inutile et dangereux. Tout-à-coup le roi, sorti de la crise par la force seule de sa nature, souleva la tête, et dit d'une voix forte qui jeta la terreur parmi les assistants :

— Eh quoi! vous craignez de tirer quelques gouttes de sang à un roi qui en a fait répandre des fleuves entiers aux hérétiques. Saignez-moi sur l'heure, je vous l'ordonne.

Les médecins obéirent; mais à peine quelques gouttes de sang sortirent du bras royal. Les opérateurs se regardèrent entre eux avec

consternation. Le roi surprit ce regard et compris l'arrêt qu'il portait.

— Combien de temps me reste-t-il encore à vivre? demanda-t-il froidement.

Les médecins tressaillirent à cette terrible question. Mais le plus vieux, don Gusmès, eut bientôt le courage de répondre hardiment :

— Si les symptômes du mal qu'éprouve Votre Majesté ne changent point de caractère, dans trois heures elle devra se préparer à paraître devant Dieu.

— Vous ferez payer mille piastres au do-

teur Gusmès, dit le roi, en se tournant vers son fils, comme s'il eût reçu la nouvelle la plus indifférente.

Maintenant, duc de Fuentès, à nous deux! Vous allez sur l'heure vous rendre à Madrid, et m'amener l'archiduchesse Marguarita de Graëtz. Vous vous informerez, en même temps, s'il ne se trouve point chez elle une personne qui sache peindre; vous m'amènerez également cette personne pieds et poings liés. Songez, ajouta-t-il d'une voix sombre, qu'il me reste encore trois heures à vivre et j'entends être obéi dans un quart-d'heure.... Que tout le monde sorte maintenant; je veux rester seul avec mon confesseur.

Les assistants de la scène étrange qui ve-

nait de se passer obéirent aux ordres de Philippe II et se retirèrent en silence. Les portes de la chambre royale se refermèrent sur le pauvre moine qui, pieds nus, et un crucifix de bois à la main, s'assit près du monarque et se pencha pour recevoir, en juge, les aveux de celui qui tenait encore dans ses mains les destinées d'une partie du monde.

Une demi-heure s'écoula. Les portes se rouvrirent, le capucin parut et posant sa main sur l'épaule de Gerardus, amené depuis quelques instants avec l'archiduchesse, il le conduisit dans la chambre royale. Le jeune homme soutint avec courage le regard que jeta sur lui le terrible moribond.

— Tiens-tu à ta tête! demanda Philippe II;

réponds donc brièvement et avec vérité à mes questions. Ta grâce se trouve au bout de ta sincérité ; et les tortures t'ouvriraient la bouche si tu t'obstinais à tenir les dents serrées. Enfin, pour t'éviter de vains scrupules, regarde ces portraits défigurés par une ruse coupable.

— Madame l'archiduchesse n'est pour rien dans ce tour de page, répliqua Gerardus.

— Mon père, interrompit Philippe II, le temps est trop précieux pour que nous le perdions avec cet enfant. Remettez-le entre les mains de mon grand-prévôt, et amenez-moi l'archiduchesse Margarita. Veux-tu parler maintenant, jeune homme?

Mais le jeune homme salua respectueusement sans répondre et tourna son regard vers le moine, comme pour lui dire de le mener au grand-prévôt.

— Je lui donne un quart d'heure pour faire sa paix avec Dieu. Allez, j'attends l'archiduchesse.

Le moine sortit avec Gerardus, et rentra presque aussitôt suivi de la princesse Marguarita. Elle ne témoigna aucune faiblesse; seulement son teint paraissait un peu plus animé que de coutume.

Philippe fixa sur elle ses deux yeux flamboyans.

— Vous êtes la concubine de l'Infant, dit-il.

— Je suis sa femme, répliqua fièrement Margarita.

— Sa femme! rugit le roi. Quand avez-vous contracté ce fatal mariage? Ne saviez-vous donc pas l'histoire de don Carlos et le prix de sa désobéissance?

— Je le savais.

— Eh bien! puisque vous connaissiez le péril et que vous vous y êtes exposée volontairement, apprêtez-vous à en subir les conséquences. Mettez-vous à genoux devant ce

capucin, et faites votre confession. Tant que Philippe II vivra, il ne sera point dit qu'on lui aura désobéi impunément.

Le capucin étendit silencieusement la main vers une horloge qui se trouvait en face du lit, et montra au monarque l'aiguille qui avait déjà parcouru plus des deux tiers du cadran.

— Recevez la confession de cette femme! répliqua durement le roi.

Tandis que le capucin se retirait dans un coin de la chambre, et que, debout, il écoutait les paroles que Marguarita agenouillée lui disait d'une voix basse mais ferme, Philippe suivait des yeux tous les mouvements de la jeune femme.

— Êtes-vous prête ? lui demanda-t-il.

— Je suis prête, répondit-elle avec calme et se relevant.

— Mon père, faites entrer l'Infant.

L'Infant pouvait se soutenir à peine, tant ses jambes tremblantes pliaient sous lui. Une sueur froide découlait de son front sur son visage contracté par la terreur. Le roi, par un signe de tête, lui montra Marguarita, et dit en attachant sur son fils des regards insupportables :

— Elle va mourir.

L'Infant tomba aux pieds du roi.

— Grâce pour moi! grâce! mon père! Elle m'a entraîné à la désobéissance, par ses séductions! grâce!

Marguarita s'avança vers le roi.

— Sire, dit-elle, à présent je réclame la mort comme un droit. Il y va de votre honneur de ne pas laisser apprendre à l'Europe que l'Infant d'Espagne a pris pour femme une pauvre princesse autrichienne. Il ne faut pas que vos sujets croient que l'on puisse vous désobéir impunément. Je suis coupable du crime de lèse-majesté, je l'avoue. J'ai mérité la mort : livrez-moi au bourreau.

— Silence dit le roi.

— Cette femme m'a trahi, reprit l'Infant.

Ce soir même, tout-à-l'heure il y avait un jeune homme caché derrière une portière de son appartement.

Philippe II regarda Marguarita. Elle se contenta de sourire avec dédain et de hausser les épaules.

— C'était le peintre, dit-elle.

Le moine montra une seconde fois l'aiguille de l'horloge.

— Justice va se faire, répondit le roi. Que l'on ouvre les deux battants de cette porte et qu'on laisse entrer ici tout le monde.

A cet ordre répété par le moine, tous ceux

qui se trouvaient dans la pièce voisine, entrèrent en silence dans la chambre royale.

Philippe se souleva sur son lit, de manière à paraître plutôt assis que couché.

—Messeigneurs, dit-il, après avoir fait signe à Marguarita et à don Philippe de venir prendre place près de lui; des raisons politiques m'ont obligé à tenir cachée jusqu'ici l'union de mon fils l'Infant don Philippe et de l'archiduchesse de Graëtz, dona Marguarita. Aujourd'hui tout ce mystère doit cesser, et je proclame leur mariage.

Marguarita voulut interrompre le roi; mais il l'arrêta de son regard froid et sec.

— Croyez-vous que ce ne soit point un

châtiment que je vous impose? murmura-t-il à voix basse.

L'Infant s'agenouilla pour baiser la main de son père ; mais ce dernier retira sa main de manière cependant à ce que personne ne pût remarquer cet acte de froideur :

— Maintenant, qu'on apporte mon cercueil, mettez-vous tous à genoux, et priez pour le repos de l'ame du roi Philippe II.

Il commença lui-même d'une voix forte la prière des agonisants. Peu à peu ses paroles s'affaiblirent et devinrent un murmure faible. Ce murmure finit par s'éteindre

tout-à-fait, et le capucin quitta le chevet du lit pour venir s'agenouiller devant l'Infant don Philippe.

— Vous êtes le roi, sire, lui dit-il.

V.

DÉNOUEMENT.

Tandis que ces évènements s'accomplissaient au château de l'Escurial, Lydia attendait, dans les plus horribles angoisses, qu'il luî arrivât quelques nouvelles sur le sort de sa maîtresse et de son amant. Lorsque le

duc de Fuentès était venu arrêter l'archiduchesse et le jeune peintre, furieux de s'être vu la dupe de la jeune femme, puis croyant en outre seconder les intentions du roi, le vieux seigneur avait usé, envers Marguarita, et surtout envers Gerardus, d'une rigueur brutale, digne d'un geolier de profession ou d'un fat dupé. Non-seulement il n'avait point daigné instruire la princesse des causes qui motivaient son arrestation, mais encore il ne lui avait pas permis de changer de vêtements, ni même d'adresser, en secret, quelques paroles à sa camériste. Quant à Gerardus, il l'avait fait garrotter comme un criminel d'état. Enfin, sans écouter Lydia, qui voulait accompagner sa maîtresse, et qui se disait sa complice, pour obtenir de partager son sort et celui de Gerardus, il s'était mis à la tête de son convoi de prisonniers, en disant avec

grossièreté à la jeune fille, qu'elle ne reverrait sans doute plus ni sa maîtresse, ni le peintre, et après avoir fait entourer la maison de l'archiduchesse par des soldats qui avaient ordre de ne laisser sortir personne.

Une partie de la nuit se traîna, pour Lydia, en des transes que ne sauraient faire comprendre des paroles humaines. Enfin, vers deux heures du matin, elle entendit un carrosse s'arrêter devant la maison; et sur l'ordre d'un officier, les sentinelles qui gardaient à vue chacune des personnes attachées à la princesse, se retirèrent précipitamment. Alors, Lydia, sans trop savoir ce qu'elle faisait et dans une situation d'esprit qui tenait de la démence, allait se diriger au hasard vers l'Escurial, lorsqu'elle vit entrer l'archidu-

chesse, pâle comme la fille de Jaïre, en sortant du linceul.

— Oh! ma maîtresse! ma chère maîtresse! Quel malheur vous a donc frappée? s'écria-t-elle, oubliant ses angoisses, en face des fatales tortures qu'elle lisait sur le visage de de Marguarita.

— Je suis reine d'Espagne! répliqua la jeune femme. — Oui, Lydia, reine d'Espagne! Le vieux roi est mort, et avant de rendre son ame à Dieu, il a reconnu mon mariage, et m'a proclamée devant tous reine d'Espagne.... Et je donnerais ma vie, Lydia, que Dieu me pardonne ce blasphème! — Je donnerais ma part de paradis pour pouvoir arracher de mon front cette

exécrable couronne qui le brûle, et que je maudis. Si tu savais, mon enfant, comme celui à qui j'avais confié ma vie et man honneur, comme celui à qui j'avais tout sacrifié, jusqu'à ma conscience, s'est montré froidement égoïste et honteusement lâche! Oh! Lydia, Lydia! Il me jetait comme une proie à son père pour se sauver lui-même! Je ne ressens plus pour lui, dans mon cœur, que du mépris et de l'aversion... Et un lien éternel nous unit, un lien que rien ne saurait briser!... Tiens, vois-tu, je consentirais avec joie à vivre, pauvre, du travail de mes mains, à rester une fille perdue qui porte un enfant dans son sein, à cacher dans le fond d'un couvent le nom de mon père déshonoré par moi, pourvu que je cessasse d'être la femme de ce misérable! Oh! Lydia! Lydia! que de honte, que

de désespoir il y a sur la pauvre Marguarita.

Mais Lydia l'entendait sans l'écouter. A genoux près de l'archiduchesse, dont elle serrait une des mains dans ses mains, elle cherchait, en proie à une inquiétude affreuse, Gerardus qu'elle n'apercevait pas! Gerardus qu'elle avait vu, tout-à-l'heure, emmener garrotté entre deux alguazils. Enfin, ne pouvant plus résister à ses transes.

— Et ce jeune homme? demanda-t-elle à sa maîtresse, Gerardus, qu'est-il devenu?

— Oh! le lâche, que ce Philippe! s'écria Marguarita, qui, de son côté, ne prêtait guère d'attention aux paroles de sa camériste, et se mit à parcourir avec agitation l'appartement. Oh! l'indigne gentilhomme!... Honte et malheur sur moi, qui suis sa femme! Sa cou-

ronne brûle mon front..... Oh! que je voudrais l'en arracher!...

— Gerardus! mon Gerardus! demanda la jeune Flamande en larmes, éperdue, et qui étendit les bras vers sa maîtresse.

Marguarita s'arrêta.

— Gerardus, dit-elle, oh! c'est un noble et fidèle cœur que celui-là!...

— Mais, où est-il? Qu'est-il devenu, mon Dieu?...

— Malheureuse que je suis! fit l'archiduchesse en rappelant ses idées. Je l'ai aban-

donné, lui, qui s'était dévoué si généreusement! je l'ai laissé entre les mains du grand-prévôt. Oh! il faut le sauver! il faut courir à son aide!... Seigneur! j'accuse les autres d'ingratitude, et je suis plus ingrate qu'eux!...

— Ne perdons pas de temps, madame, au nom du ciel! interrompit Lydia avec tout le sang-froid que savent trouver les femmes au milieu d'une crise redoutable. Le carrosse qui vous a amenée ici se trouve encore là, dans la cour. Venez! venez! Et elle entraîna sa maîtresse, la fit monter dans la voiture, et s'écria :

— A l'Escurial, en toute hâte! A l'Escurial; ainsi l'ordonne sa majesté catholique la reine d'Espagne...

— Imprudente, tais-toi !...

— Ne voulez-vous donc pas le sauver! demanda la jeune fille avec passion.

— Vive sa majesté la reine! crièrent les laquais, à cette révélation officielle du titre de leur maîtresse.

Ces clameurs entendues par la foule que la nouvelle de la mort du roi avait répandue dans les rues de Madrid, furent répétées à l'instant. On entoura le carrosse, des torches s'allumèrent, et Marguarita arriva à l'Escurial entourée de l'enthousiasme d'une multitude nombreuse, et en véritable reine.

Cependant Gerardus attendait avec cou-

rage, mais non sans inquiétude, l'issue de la fatale aventure dans laquelle il jouait un rôle des plus périlleux. Enfermé dans une pièce voisine, et toujours pieds et poings liés, il prêtait l'oreille au moindre bruit, sans parvenir néanmoins à rien comprendre de l'agitation qu'il entendait autour de lui, quand il vit entrer le grand-prévôt, suivi de deux hommes d'assez lugubre mine.

— Quels ordres a donnés le roi à mon égard? se hâta de demander le pauvre jeune homme.

— Sa Majesté le roi, répliqua le grand-prévôt, vient de rendre son ame à Dieu.

Gerardus laissa échappa ce long soupir qui

témoigne qu'après avoir longtemps respiré mal à l'aise, on sent enfin sa poitrine se dilater. Mais sa joie ne fut pas longue, ni son haleine longtemps libre, car le grand-prévôt reprit :

— Dans cinq minutes, tu seras près de Sa Majesté.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il éperdu.

— Je veux dire que cette corde va serrer ton cou, et que tu gambaderas à la potence qui dresse ses bras derrière le château. Tu y seras en bonne compagnie, entre un gentilhomme protestant et une juive fort belle fille, ma foi, qui s'était laissé conter fleurette par

un joli majo de Madrid ! Fais ta prière et en route !

— Le roi a donc ordonné ma mort avant de mourir lui-même ?

— Non pas précisément ; mais le roi n'a jamais fait grâce aux gens qu'il me recommandait de la façon dont il a usé à ton égard. Or, si la mort ne l'eût point empêché de me donner ses ordres, tu eusses été pendu ! — Par conséquent, tu seras pendu. D'ailleurs, que veux-tu que je fasse de toi? Peut-être vais-je perdre mes fonctions de grand-prévôt. Le mérite a des ennemis partout ; il m'a fallu plus d'une fois passer un collier quelque peu rude au cou des amis de sa majesté catholique Philippe III, et il s'en souviendra pour me re-

prendre mon emploi et m'envoyer au diable! Donc, je veux avoir l'agrément de remplir encore une fois les devoirs de ma charge avant de la perdre. Allons, vite, un bon *in manus*, et en route!

En ce moment, la lueur des torches vint reluire à travers les fenêtres, et Gerardus entendit les cris de vive la reine!

— La reine! la reine! Qu'est-ce que cela veut dire?

— En route!

Et le prévôt fit signe aux deux alguazils d'entraîner le prisonnier; ceux-ci obéirent, et Gerardus ne songeait plus qu'à mourir en

chrétien, lorsque tout-à-coup il se trouva sur le perron de l'Escurial, en face d'une multitude immense qui entourait un carrosse et qui répétait :

— Vive la reine !

Un cri partit de ce carrosse, une femme s'en élança, courut à Gerardus et l'entoura de ses bras ! C'était Lydia.

— Oh ! venez ! venez ! Madame ! cria-t-elle à Marguarita. Venez ! ils veulent le faire mourir ! Sauvez mon Gerardus.

L'archiduchesse descendit de carrosse. Saluée par de nouvelles acclamations de la foule,

elle monta les marches du palais, et posant sa main sur l'épaule de Gerardus :

—Ce jeune homme est sous ma protection. Je lui fais grâce, dit-elle au grand-prévôt.

— Sa Majesté Catholique le roi Philippe troisième a seul le droit de faire grâce, répliqua le prévôt.

— Eh bien! menez le prisonnier devant le roi, s'écria la reine, sur le visage duquel se répandit le rouge de l'indignation et de la colère. Obéissez, je le veux, ajouta-t-elle en saisissant, non sans violence, le bras de l'officier. Obéissez, ou votre tête m'en répond!

Comme elle entrait dans le palais, elle se trouva face-à-face avec son mari.

—Encore ce jeune homme! s'écria-t-il avec rage.

Puis, remarquant la corde que Gerardus portait autour du cou, ses mains liées et les deux alguazils qui le suivaient :

— Vous avez prévenu mes ordres, dit-il au grand prévôt. Faites votre devoir à l'égard de cet homme.

— Il ne mourra point! il ne mourra point! s'écria Marguarita.

— Madame! reprit froidement Philippe III, vous vous êtes trop hâtée de faire la reine. Malgré toute cette populace à qui vous avez

montré votre couronne, quand la main mourante de mon père qui venait de la poser sur votre tête n'était pas encore refroidie ; malgré vos audacieuses prières, cet homme mourra, précisément par ce que vous êtes reine..... Car il a commis un crime de lèze-majesté; car je l'ai trouvé caché dans les appartements de Votre Majesté.

— Grâce! c'est mon fiancé! c'est moi qu'il aime! s'écria Lydia.

— La grâce de cet enfant! sa grâce! je la veux, sire, je la veux, reprit la reine en baissant la voix. Après avoir tremblé comme un lâche devant votre père, il ne vous manque plus que d'insulter votre femme plus lâchement encore.

Philippe III baissa les yeux, car il ne pouvait soutenir le regard puissant et magnétique de la reine : dompté par une irrésistible fascination, il sentit toute sa volonté factice s'évanouir. Pour dissimuler son trouble et sa faiblesse, il prit Lydia par la main et la conduisit devant le crucifix placé dans la chambre mortuaire de son père.

— Jure moi devant ce cadavre et sur ce cruficix que tu dis la vérité ! jure que ce jeune homme est ton amant, et qu'il se trouvait caché dans le cabinet par toi et sans que la reine le sût.

— Madame l'archiduchesse le savait ! répliqua Lydia. Gerardus était là caché par son ordre; mais c'était pour défigurer avec ses

pinceaux les portraits qu'avait apportés le duc de Fuentès.

— Oh! Marguarita! Marguarita! vous ne me trompiez donc point! votre amour.....

— Ne parlez donc point d'amour en ces tristes lieux, sire! Ordonnez qu'on mette en liberté ce jeune homme dont le seul crime est de s'être montré courageux et dévoué, répondit-elle en insistant avec amertume sur ces derniers mots.

Le roi fit signe au prévôt de s'éloigner, et tandis que Lydia se hâtait de détacher les cordes qui garrottaient les mains du peintre :

— Ai-je mon pardon, Margarita? demanda Philippe III, en tendant la main à sa femme. L'excès de mon amour a seul causé ma faute.

— Dieu vous pardonne, sire, dit-elle; vous avez bien cruellement brisé mon ame! Il n'y a plus pour moi de bonheur possible ici-bas.

— Je vous ferai oublier mes torts à force de repentir.

Marguarita jeta sur Philippe un regard glacé dans lequel ne restait plus aucune trace d'amour. Puis avec un sourire forcé et une affectation de tendresse, à travers laquelle se trahissaient le mépris et l'aversion, elle lui

tendit la main. Le roi porta cette main à ses lèvres, et tous les deux s'avancèrent vers le balcon.

— Vive le roi! vive la reine! s'écria la foule dès qu'elle les aperçut.

— Vive le roi! vive le roi! dit une voix derrière eux.

Philippe regarda, reconnut le duc de Lermes, passa son bras sous le bras du courtisan, et laissa là Marguarita qui répondait, avec amour, par des saluts de la main, aux acclamations enivrantes du peuple.

Quand elle se retourna, elle se trouva

seule sur le balcon avec Lydia et Gerardus.

— Enfans ! leur dit-elle en essuyant une larme, vous venez de voir ce que sera pendant toute sa durée le règne qui commence. Un roi faible, un ministre despote, et une reine abandonnée.

— Mon Dieu ! ajouta-t-elle, que vous me faites expier cruellement la couronne fatale que vous avez jetée sur ma tête, dans une heure de colère !

Un an après la mort du roi Philippe II, fils de Charles-Quint, la ville de Madrid fêta en grande pompe l'avènement solennel de l'infante Marguerite d'Autriche au trône des Es-

pagnes. Quand ces fêtes furent terminées, la reine, après avoir fait célébrer devant elle le mariage de Gérard Terburg et de Lydia, créa chevalier le jeune peintre, chargea le colonel de Pigoranda de lui donner l'accolade, et, dit le vieil historien Decamps : « Ajouta à cette illustration une chaîne d'or, une médaille, une riche épée et des éperons d'argent. »

Deux mois après, les nouveaux mariés, sur l'ordre exprès du roi, se séparèrent de leur bienfaitrice, quittèrent l'Espagne, et allèrent fixer leur séjour à Deventer, où bientôt la grande renommée du jeune peintre et la fortune considérable que lui valaient ses tableaux ne tardèrent point à la grande joie de dame Brigitta, de lui faire déférer par les bourgeois de cette ville, le titre important de bourgmestre. Après, quoique revêtu de cette

haute magistrature civique, et quoique dévoué aux affaires de ses concitoyens, Terburg n'en continua pas moins à produire des chefs-d'œuvre encore aujourd'hui objet de la plus vive et de la plus juste admiration. Il faut citer entre autres le *Congrès de Munster,* aujourd'hui propriété de M. le comte Anatole Demidoff, et dont Jacquand a fait une si merveilleuse copie, le *Militaire à la Femme,* la *Leçon de Musique*, la *Musicienne*, le *Conseil de Magistrats*, qui se trouvent au Louvre; le *Grand Intérieur,* et enfin la *Cour,* qui faisaient partie de la collection de l'Elysée, vendu à l'encan au mois d'avril 1837.

Quant à la reine Marguarita, elle passa tristement sa vie, à lutter contre l'influence despotique que le duc de Lermes, devenu premier ministre de Philippe III, exerçait

sur l'esprit faible et sur le caractère pusillanime de son maître. La naissance d'un fils put seule l'aider à supporter l'abandon de son mari; mais, comme elle écrivait à Lydia : « Une reine ne peut même pas être tout-à-fait « mère à la cour d'Espagne, et elle ne saurait « embrasser son fils, qu'à travers les réseaux « de l'étiquette. Donc il faut tenir en com- « passion une reine sans puissance, une fem- « me sans mari et une mère sans enfant ! »

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Melun. — Imprimerie de Desrues.